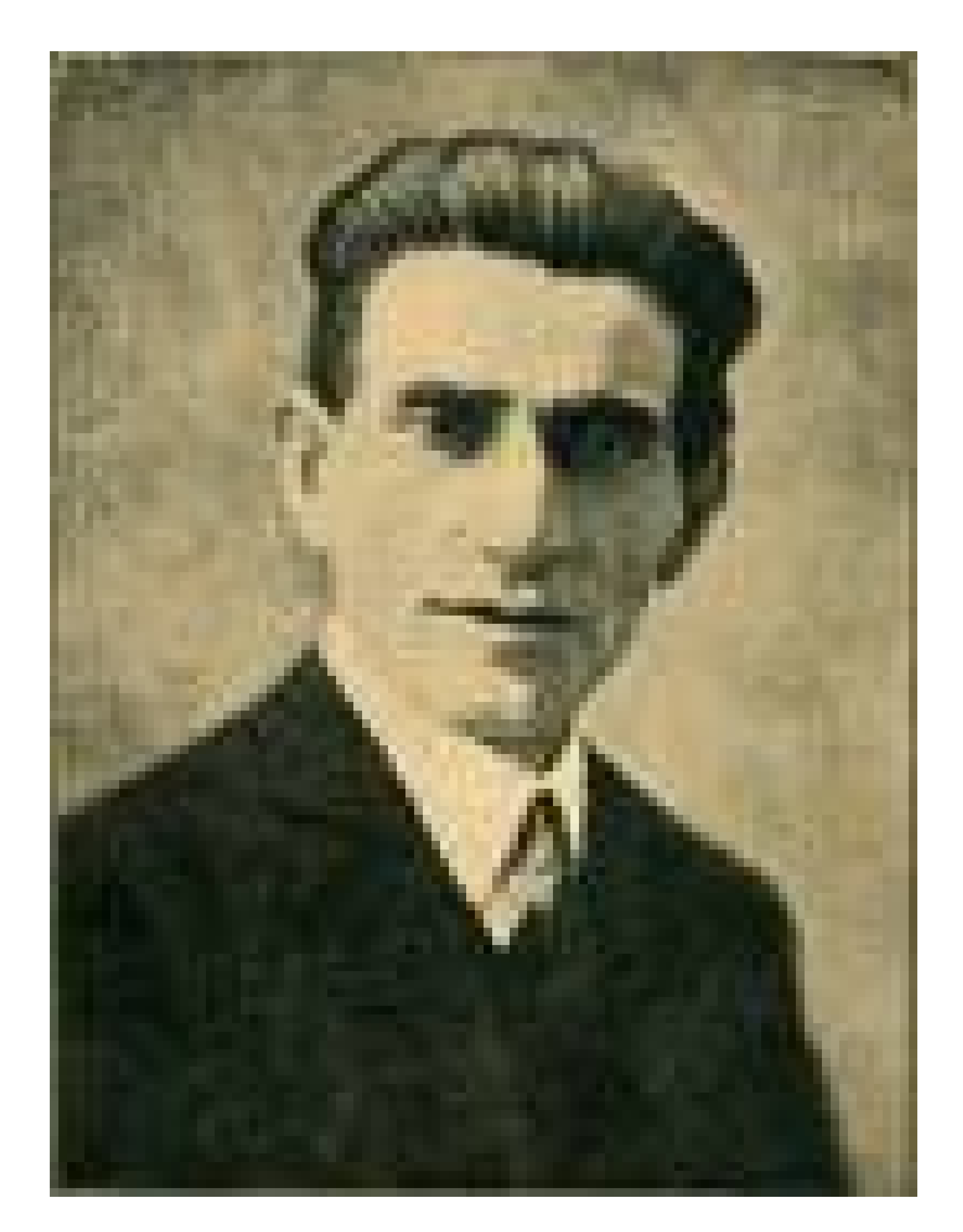


Panaït Istrati

MIKHAÏL

La Jeunesse d'Adrien Zograffi – Volume II

1926

À l’âme de

MIKHAÏL MIKHAJLOVITCH KAZANSKY

et

à mon ami

JACOB ROSENTHAL

Il était neuf heures du matin. Le vieux facteur du quartier frappa de sa verge la porte de la rue et cria :

– Adrien Zograffi !

– Attendez, père Gravila ! répondit Adrien ; je ne suis pas habillé.

« Tiens ! pensa le facteur, il est de retour, cet oiseau voyageur. »

Et, pénétrant dans la cour, il écarta, familièrement, du bout de sa canne, le rideau de tulle de la fenêtre ouverte et toute chargée de pots de fleurs – géranium, œillet, basilic – de la chambre d'Adrien. Il savait que le jeune homme, lorsqu'il était à la maison, ne prenait jamais une lettre de sa main sans lui donner deux sous « pour boire une tsouika(1) » : et s'il rentrait d'une de ses fugues qui scandalisaient la banlieue, le pourboire était « royal ».

Il le fut cette fois encore : par la fenêtre, sans montrer la tête, Adrien allongea le bras, prit la lettre et offrit cinquante centimes – centime-or d'un temps révolu –, car il aimait les facteurs par-dessus tout, « ces parias de nos institutions démocratiques, auxquels nous confions bonheur et malheur, et que l'État réduit à la mendicité ». Ainsi les définissait-il.

Père Gravila, tout content qu'il fût du pourboire, resta un peu perplexe : pour la première fois, Adrien se refusait à lui serrer la main, à lui raconter, rapidement, où et comment il avait passé son temps, tout ce qui lui faisait autant, sinon plus de plaisir, que le pourboire lui-même.

– Est-ce qu'il me boude ? demanda-t-il, à voix basse, à la mère du garçon, qui justement sortait pour s'accroupir sur la prispa, au soleil printanier.

– Ce n'est pas vous qu'il boude, c'est moi, fit la bonne mère. Nous nous chamaillons depuis hier soir qu'il est rentré. Eh ! Les diables d'enfants ! Il vaudrait mieux ne pas en avoir…

Pour approuver la mère Zoïtza, sans se faire entendre par le fils, père Gravila se livra à une pantomime longue et fort compliquée, que la pauvre femme suivait avec intérêt et qui voulait dire : « Oui… je te crois… ah, les enfants… je les connais, va… »

C'est alors qu'Adrien parut : gaillard de dix-huit ans, un peu maigrichon, très brun, cheveux épais, les yeux fauves, abrités de sourcils noirs et fournis, visage long et pâle, bouche charnue, petite

moustache pubère. Il était en veste grise, chemise de zéphyr, faux col et cravate impeccables, pantalon à rayures et babouches. Café turc dans une main, dans l'autre une cigarette, qu'il mit au coin des lèvres pour serrer la main du facteur :

– Bonjour, père Gravila !

– Sois le bienvenu, Adrien ! Bré(2), bré, que tu es beau ! On dirait un fils de parents riches. Cela doit coûter cher…

La mère, qui en savait quelque chose, lança au facteur un coup d'œil : « Tu parles ! » et dit :

– Au moins s'il écoutait mes conseils… Mais il en fait toujours à sa tête ; et c'est encore lui qui boude !

Adrien prit sa mère par le cou et l'embrassa, puis :

– Je ne boude pas, maman : je me défends…

Et, s'adressant au facteur :

– Figurez-vous, père Gravila : ma mère voudrait déjà me marier ! Trouvez-vous que c'est raisonnable ?

Mère Zoïtza se mit en colère :

– Pourquoi ne demandes-tu pas à père Gravila s'il est plus raisonnable de fuir sans cesse la maison et de rentrer toujours dans une tenue de mendiant ?

Sur quoi, le vieillard trouva plus sage de ne pas fourrer son doigt entre l'enclume et le marteau, et il s'éloigna en haussant les épaules.

*

Vieille mésintelligence entre la mère et le fils unique, douloureuse comme une plaie qui ne veut pas guérir.

Adrien, contrairement à ce que toute mère pauvre attend de son enfant, se refusait d'instinct à suivre la voie commune de tout jeune homme qui veut se créer « une bonne place » dans la vie. Nullement incapable, appliqué et même débrouillard, il faisait néanmoins preuve d'une inconstance qui exaspérait sa mère et l'exposait aux railleries du quartier, car ce « quartier », loin d'être meilleur que notre garçon, trouvait satisfaisant de médire sur le compte d'autrui. Il faut bien reconnaître qu'Adrien s'y prêtait à merveille.

De l'âge de douze ans, où il se gagea bravement comme domestique, au moment où nous le retrouvons ici, on ne pouvait plus compter les places qu'il avait faites en six ans. Bien pis, il quittait fréquemment la ville – sans la permission de sa mère et moins encore celle du quartier –, s'éclipsait pendant des mois, et l'on apprenait soudain qu'il était rentré, une nuit, « dans une tenue de mendiant ».

Alors les langues donnaient libre cours à leur besoin de bafouer :

– C’est un chenapan ! On voit bien que sa mère l’a ramassé en contrebande… Rien de bon ne sortira de ce garçon-là… Et Zoïtza ne l’aura pas volé ! C’est une punition…

Adrien était tout autre chose qu’un « chenapan ». Sa mère ne l’avait « ramassé » qu’à la manière dont toute femme peut ramasser un enfant, par la grâce du Seigneur, cela dût-il s’accomplir parfois sans la bénédiction de l’Église, comme dans le cas d’Adrien. Quant aux mauvais présages concernant son avenir, quant à la « punition » qu’eût méritée sa mère, en attendant que le ciel exprimât sa volonté, la banlieue imposait son opinion, qui faisait verser de chaudes larmes à la pauvre veuve, car, à force de se l’entendre dire, elle avait fini par croire que son fils était bel et bien un chenapan.

Elle finit par le croire, mais refusa de l’admettre devant autrui. Son fils ?

– Mon Dieu, disait-elle souvent, quel est son crime ? Il ne boit, ne se bat, ni ne vole, à l’exemple *des leurs.* Coureur, il ne l’est pas non plus. Il lit. La tête dans les bouquins, éternellement. Voilà ! Maintenant, qu’il soit rebelle, qu’il change de patron comme de chemise et qu’il vagabonde par monts et par vaux, ma foi, c’est bien vrai, mais de cela, personne ne souffre que moi. De quoi donc se mêle-t-on ? Que chacun s’occupe plutôt de la poutre qu’il a dans l’œil…

Paroles justes… Sagesse de femme simple… Mais, de la justice, de la sagesse, qu’en sait-il ce pauvre monde ? Il en fait fi et se livre, éperdu, à son injustice, ce qui, d’ailleurs, n’empêchait nullement Adrien de suivre son chemin.

Quel chemin ? Il serait bien difficile de le préciser. Ce fils de Zoïtza « la blanchisseuse » ne s’en était jamais tracé. Il se laissait plutôt conduire, pousser, presque projeter. Et il allait passionnément, incompris, isolé dans cette banlieue de Braïla comme dans un Sahara de l’esprit humain, sans guide, sans un ami, seul à gémir, seul à se réjouir. Pour lui, jouer des coudes, « se créer une bonne place dans la vie », c’était une idée commune, vulgaire, presque insensée, une lutte absurde qui préoccupait le monde, mais ne l’effleurait pas !

Il le disait à sa mère :

– Une bonne place dans la vie ? Quoi ? Ne vivre que pour devenir un gros patron, un gros marchand ? N’y a-t-il donc que l’aisance, le bien-être matériel, qui comptent ? Ces pauvres gens et toi-même, vous voudriez que j’emploie toutes mes heures, tous mes jours, toute ma vie à apprendre la façon dont on fait fortune, et à la fin, à en faire une. Alors, vous m’estimeriez… Mais, moi, je vous dis que je ne tiens pas à cette estime et que cette fortune me laisse indifférent.

» J'ai, sous mes yeux, l'existence misérable de ces gens aisés, je vois comment ils vivent, ce qu'ils aiment, ce qui les passionne. Eh bien, je ne les envie pas ! Pour rien au monde je ne changerais mes sentiments contre les leurs. Ce sont des vermisseaux humains. La grandeur de la vie leur échappe entièrement…

La mère comprenait mal. Elle objectait :

– Que diable entends-tu par « grandeur de la vie », quand on est pauvre comme nous ? Est-ce une « grandeur » que de trimer quinze heures par jour pour deux francs et nourrie, ainsi que tu me vois faire ? Toi qui lis tout le temps – comme si tu étais un pope –, que t'apportent-elles, tes lectures ? Élie l'épicier sait tout juste signer, et il est millionnaire. Fais donc mieux que lui : tâche d'abord de ne plus être journalier sans avenir, puis lis tant que tu voudras…

– Impossible, maman ! s'écriait Adrien. On ne peut pas en même temps servir Dieu et le diable.

– Mais quel est ton Dieu, Seigneur, pauvre de moi ! À quoi veux-tu arriver ? Quel but poursuis-tu ?

– Aucun. Je vis selon ma loi, demandant peu pour mon ventre – beaucoup, le plus possible, pour mon cœur, mon cerveau…

– Et que demandes-tu pour ton cœur, pour ton cerveau ?…

*

Là, halte !

Là s'arrêtait toujours leur éternel conflit. À cette question de la mère, le fils demeurait interdit. Mur chinois. Barrière infranchissable…

C'est en vain qu'Adrien, pendant longtemps, avait essayé d'expliquer à sa mère la façon dont il comprenait la vie : aimer les lettres et les arts ; goûter les beautés terrestres ; ne pas prendre place dans le rang de ceux qui écrasent les hommes ; donc se contenter matériellement du strict nécessaire ; vivre dans la justice et la fraternité ; adorer un ami cher ; faire le plus de bien autour de soi…

Là… Mère Zoïtza, quoique humaine et riche d'affection, savait d'expérience que la vie en décidait autrement, elle qui travaillait « quinze heures par jour pour deux francs et nourrie ».

Tristement, elle regardait son fils, muette. Et parfois, disait :

– Je suis comme la poule qui a couvé des canetons ; je ne peux pas suivre mon enfant là où il faut savoir nager !

Elle ne pouvait pas suivre ce caneton dans les eaux pures de l'idéalisme, où il voguait fort à son aise. En échange, restée humblement sur la berge, elle ne perdait pas de vue son drôle de poussin, qui se livrait à des ébats dont il rentrait toujours le ventre

creux, car ces eaux lumineuses ne nourrissaient pas, mais pas du tout ; et même cela coûtait cher de s'y baigner trop souvent. Lui ne s'en apercevait pas, à l'exemple des oiseaux du ciel, lesquels chantent et picorent ce qu'ils trouvent. Mais l'« oiseau » de père Gravila ne trouvait rien, si peu exigeant qu'il fût. Alors, la mère poule, qui n'aimait pas ces nages-là, grattait le sol pour deux, en redoublant d'efforts, et nourrissait l'étourdi qu'elle avait mis au monde.

Scandale de ce quartier, dont la psychologie est souvent pour le moins bizarre. Qu'un fils de « bonne famille » soit à la charge de la société jusqu'à vingt-cinq ans d'âge – lorsqu'il ne peut se vanter que d'un pauvre diplôme –, cela, le quartier le trouve naturel. Il s'en réjouit (« ah, le fils de notre chef de gare, vous verrez, il sera procureur ! »), il s'enivre du bonheur bâti sur sa misère, à l'exemple de la foule électorale qui crie *hourra* et exulte de joie quand elle voit ses maîtres boire du champagne à sa santé ! Mais que le désir sincère d'apprendre puisse brûler la poitrine d'un enfant qui a eu le malheur de naître dans une chaumière, voilà qui est inadmissible aux yeux du quartier : « Hé quoi !… Qu'est-ce qu'il a à crâner celui-là ? Que prétend-il savoir ? Il ne vaut pas plus qu'un autre, allez !… »

Adrien ne crânait pas, mais, pour la banlieue, toute tentative d'isolement c'est de la crânerie, quand ce n'est pas bien plus grave. Il ne répondait jamais à ces balivernes. Il se disait, en silence :

« Hé oui, je prétends comprendre plus que vous autres. Et je vaux beaucoup plus que votre futur procureur ! »

*

La secousse qu'Adrien venait de recevoir devant le facteur l'avait durement touché. Il rentra dans sa chambre et fit de nouveau son examen de conscience.

Certes, commérages à part, la banlieue n'avait pas tout à fait tort. La moitié du temps, il battait le pavé, ou lisait jour et nuit, ce qui revenait au même pour ces gens simples. Ceux-ci demandaient l'un ou l'autre : faire comme le fils du chef de gare, étudier « pour devenir procureur », ou bien rester dans le troupeau, travailler, se marier, faire des enfants et mourir. C'était net.

Ce qu'il faisait était moins net, lui qui changeait constamment de place, courait par tout le pays roumain, se piquait d'études, ne se liait avec personne et mangeait les pauvres sous que sa mère économisait péniblement à force de privations. Surtout, on ne lui pardonnait pas ces escapades ruineuses à Galatz, à Buzeu, à Giurgiu, dans de lointaines campagnes, d'où il revenait toujours sans une chemise, les vêtements en loques et mourant de faim. De retour à la maison, il trouvait un trousseau neuf, que mère Zoïtza lui confectionnait la nuit

en pleurant.

Oui, c'était ainsi, il le reconnaissait franchement, mais…

« Qu'y puis-je, mon Dieu, si je suis ainsi fait !… »

Et comme il avait aussi pour lui de la pitié, il s'accordait des circonstances atténuantes. N'a-t-il pas fait preuve de bonne volonté à l'âge de douze ans ? N'est-il pas allé tout seul se placer domestique à cet âge-là ? Puis, chez Kir Nicolas, le pâtissier voisin ; puis dans une grande épicerie ; puis, apprenti dans les ateliers des docks, manœuvre dans les ports, garçon de courses chez un armateur, pour apprendre enfin, ces deux dernières années, le métier de peintre en bâtiments auquel il s'était arrêté.

Il est vrai que les bouquins et les pérégrinations – ces bains lumineux du cœur et de l'esprit – lui dévoraient tous ses maigres bénéfices et le faisaient retomber promptement à la charge de sa mère, mais…

Ah ! ce « mais… » qui revenait sans cesse sur ses lèvres, comme une suprême excuse, à qui le dire ? Sur quelle poitrine amie coucher sa tête et sangloter et gémir doucement :

« Mais j'aime ces *choses-là*… Elles sont toute ma vie. Et si on me les enlève, la vie n'a plus de sens pour moi ; ce serait la nuit de mon âme… »

La tête entre les mains, seul dans sa chambre, Adrien criait en lui-même :

« À qui le dire ? Où est l'ami, l'amie, l'être humain qui m'entende et me comprenne ? Ou bien suis-je peut-être un déséquilibré ? »

Il se leva, lourdement, mit ses chaussures et sortit. Dans la cour, le lilas en plein épanouissement embaumait l'air. Il se couvrit le visage avec une grosse grappe, ferma les yeux et aspira profondément.

Sa mère était toujours accroupie sur la prispa et regardait ses mains brûlées par la lessive. Adrien les lui prit doucement et les baisa :

– Tu m'en veux beaucoup ?

– Non… Pas à toi… Mais à notre sort. Tu n'es pas méchant, je le sais…

– Je te promets de travailler d'une façon plus suivie. Je me plais à la peinture. Je suis plus libre. D'ailleurs, regarde : du dernier voyage, dans la Dobroudja, je rapporte près de cinquante francs, que j'ai mis de côté en moins de trois semaines. Tu ne m'as pas laissé le temps, hier soir, de te le dire. Les voici. Je ne garde que cent sous.

Attendrie, la mère empoigna la tête du garçon et lui embrassa les yeux :

– Oui, je sais que tu es mon fils !

À cette effusion des deux cœurs, une voix enrouée répondit :

– Ah ! les amoureux !… On dit bien qu'il ne faut jamais s'entremettre entre parents qui se disputent… Ils finissent toujours par faire la paix.

C'était la voix de la mère Jeanne, la propriétaire de l'immeuble – pauvre propriétaire de six pièces alignées comme des cubes et blanchies à la chaux, qui lui rapportaient en tout une vingtaine de francs par mois. Veuve, blanchisseuse elle aussi, comme sa bonne amie la mère d'Adrien, abandonnée par ses enfants et peinant dur pour gagner sa vie, mère Jeanne s'était réservé, pour pleurer sa vieillesse, une toute petite chambre au fond de la cour. Mais elle aussi avait un espoir qui la faisait vivre : c'était sa fille Léana, couturière habile qui travaillait depuis deux ans à Bucarest, pour mieux apprendre son métier. Elle était l'amie d'enfance d'Adrien et, selon le désir des parents, sa fiancée prédestinée. D'ailleurs, les deux enfants s'étaient toujours aimés, même trop, disait-on, car ils étaient du même âge et du même tempérament fougueux ; mais, depuis, le Danube avait charrié tant d'eau qu'aujourd'hui on ne savait plus au juste ce qu'il fallait croire de leurs amours d'hier.

Lors d'une courte apparition qu'elle avait faite à la maison, pour les fêtes du dernier Noël, Léana avait déclaré qu'elle ne voulait plus d'un fiancé vagabond. Adrien lui avait donné raison, un peu attristé, quoiqu'il ne pensât nullement au mariage. Mais sa mère, qui y pensait beaucoup, demeurait bien angoissée. La pauvre femme mettait tout son espoir dans ce mariage, qui devait enchaîner son fils, en lui créant un foyer. Pour la mère Jeanne, dans cette incertitude, sa réserve muette devant l'inconstance d'Adrien en disait long.

Et voilà qu'aujourd'hui même, les choses devaient être tirées au clair par l'arrivée de Léana. Elle avait prévenu sa mère et Adrien qu'elle quittait définitivement Bucarest pour s'établir à son compte à Braïla. On le savait depuis longtemps. La lettre reçue par Adrien dans la matinée (lettre assez amicale, quoiqu'un peu distante) fixait simplement son arrivée à midi.

C'est pourquoi il était « tiré à quatre épingles », bien plus par désir de plaire à son ancienne amie que pour la décider au mariage.

Joyeuse, fière de sa « demoiselle », qu'on appelait déjà « la Bucarestoise », mère Jeanne demanda à Adrien :

– Alors, tu vas la chercher à la gare ?

– C'est ce que je voudrais faire, à moins que vous ne pensiez

autrement, répondit le jeune homme.

– À condition d'être sage, tu peux y aller.

– Vous me permettez, tout de même, de l'embrasser ?

– Sagement…

*

C'était le 10 mai, jour de grande fête nationale.

Comme il avait une heure devant lui, jusqu'à midi, Adrien fit un long détour par la rue de la Quarantaine et le boulevard Couza, son chemin préféré pour aller en ville, depuis que sa mère avait emménagé dans cette vilaine rue Grivitza, droit chemin vers la Comorofca mal famée, qu'elle égalait en crimes et en puanteur sans pouvoir s'enorgueillir d'un Codine.

Sur le boulevard, grande parade, défilé de cavalerie sabre au clair, trompettes, poitrines chamarrées de décorations. Il détourna ses yeux : à de telles manifestations, Adrien était plus étranger qu'à ce qui pouvait se passer dans la lune. Mais son dégoût toucha à l'indignation quand il vit, un peu plus loin, une bande de lycéens emboîter le pas militaire, chanter la *Marche nationale* et crier, devant certaines boutiques : *À bas les Juifs !*

Du trottoir où il se trouvait, Adrien aperçut parmi les manifestants un ancien camarade d'école primaire, aujourd'hui « élève de sixième » et maraudeur notoire. Il voulut décamper, mais l'autre, se détachant de son groupe, vint à Adrien, les yeux congestionnés, et lui cria :

– Allons, Adrien, viens avec nous !

– Quoi faire ? demanda-t-il, étonné.

– Diable ! C'est le 10 mai ! Il faut montrer son cœur de Roumain !

– Et tu montres le tien en criant : *À bas les Juifs ?*

– Bien sûr… Ainsi font tous les bons patriotes !

– Alors, je ne veux pas être « bon patriote », conclut Adrien.

L'étudiant s'éloigna en ripostant :

– À la porte, les Phanariotes(3) !

C'est Adrien qui était le soi-disant Phanariote, parce que de père grec. Il sourit, en pensant que l'autre était de mère bulgare, pauvre et brave Bulgare que son mari, poivrot « pur Roumain », battait tous les jours.

À la gare, arrivant trop tôt, Adrien se réfugia au buffet, demanda un café, alluma une cigarette et pensa à son amie.

Il la désirait en dehors de toute question de mariage. Il se souvenait de leur enfance voluptueuse, quand, les mères parties au travail, Adrien se glissait dans la chambre de Léana, lui lisait *Paul et Virginie* et la dévorait des yeux. Elle, encore au lit, se laissait dévorer, jouait la comédie de l'innocence. Mais Adrien, qui ne la jouait point, en faisait sa précoce pâture. Ce garçon n'avait jamais connu l'innocence, la pureté, si par cela on entend l'ignorance du soupçon charnel. À l'âge de dix ans, il avait tout vu, tout deviné ; à quinze, il était homme en ce sens. Cela ne lui avait jamais nui ; par contre, il n'en était que plus sain. Et, libéré du trouble animal qui accable l'être humain et l'empêche de se réaliser, il avait pris son vol vers des sphères qui exigent de nous, pour être comprises, une âme entièrement débarrassée de ce lest morbide. Adrien, impulsif, sauvage, étranger à la morale du jour et aveuglément soumis aux lois de la Création, agissait, en toutes circonstances, de la façon la plus inconsciente. C'était là toute son innocence, barbare innocence.

De nouveau, il le prouva, dès que Léana descendit du train.

Il ne l'avait pas revue depuis deux ans. Il la sentit femme à sa mesure et devint une boule incandescente. Son cerveau se renversa, les pattes en l'air, le cœur bondit comme un lion enragé de son étroite cage et le sang en ébullition promena sa brûlante torche du sommet de la crinière à toutes les griffes de l'animal.

Il y avait de quoi. Cette sacrée Léana – pouliche née d'une Roumaine bâtarde et d'un Mongol bâtard – était faite pour l'amour plus que pour la couture, avec sa carrure moulée dans l'enfer du désir, sa taille souple de serpent, son visage d'Indienne aux yeux bridés, dont les prunelles meurtrières clouaient sur place le passant.

Le pauvre garçon – la bouche envahie par le besoin de mordre, les yeux couverts d'une épaisse buée qui montait de sa chaudière affolée – ne pipa mot, poussa Léana et son bagage vers une voiture, et là, par les rues tortueuses de la banlieue solitaire à cette heure, il sauta au cou de son amie et y mordit à pleines dents.

Toute « Bucarestoise » qu'elle fût, Léana oublia le cocher et lâcha un hennissement comme on n'en entend guère qu'à Braïla, dans les barques qui glissent le soir sur le Danube ou à l'ombre des mûriers par les après-midi torrides. Ce n'est pas que cela lui eût déplu (cela ne déplaît à aucune femme bien portante), mais Adrien lui avait fait très mal. Et pour lui prouver son origine braïloise, elle lui administra, promptement, une claque à la manière de chez nous :

– Tiens ! Ça t'apprendra, à l'avenir, à aller si fort…

– Si ce n'est que ça, intervint le cocher, il ira plus doucement, mais sûrement…

Le cocher était lui-même un ancien amoureux de Léana, aujourd'hui époux et père. Elle le lui rappela durement :

– Tu n'as qu'à garder ton chemin, pauvre bougre attelé que tu fais !

– Chacun son tour. Demain, tu en feras un d'Adrien.

– De ce barbare-ci ? Jamais ! Ce serait d'abord un très mauvais mari. Tout au plus, pourrais-je l'aimer…

– Le veinard ! De moi, tu n'as pas voulu.

– Toi, tu n'es que de ceux qui rendent les femmes mères : il y en a sur tous les chemins. Espèce d'ortie !

Adrien n'entendait rien. Il la laissait bavarder, se taisait et la humait, tel un chien.

Dans la rue Grivitza, le bruit de la voiture alerta tous les cabots, toutes les commères. Celles-ci, en train de déjeuner dans la cour, se précipitèrent aux portes, mastiquant leur dernière bouchée, le suif d'agneau rôti sur les lèvres qu'elles essuyaient avec le tablier. En descendant, Adrien entendit l'une d'elles qui disait :

– Ça ferait tout de même un beau couple… Dommage qu'il soit un si grand vaurien !…

Quelques heures plus tard, Adrien se levait, furieux…

– Non ! non ! Est-ce une vie, s'il faut sans cesse revenir à cette question empoisonnante ? Moi, je partirai un jour, et pour de bon !

Il sortit, en claquant la porte de la rue, à la grande curiosité des banlieusardes qui, accroupies devant leurs maisons, croquaient de la semence de tournesol.

La « question empoisonnante » qui avait contraint Adrien à partir en coup de vent, nous la connaissons.

Après les embrassades, après un copieux repas pris en commun, dans la cour arrosée et balayée, les deux mères et la jeune fille avaient ouvert sur Adrien les feux croisés de leurs batteries, tout doucement d'abord, puis, à mitraille ininterrompue :

« Il faut s'arrêter… Il faut se créer un avenir… Toute chose a son temps… Assez courir… Bientôt, exempté du service militaire (parce que fils unique de mère veuve), il y aura le mariage… Léana est là, toute prête… Et capable, elle… À dix-huit ans, elle a fait son chemin, la brave fille… Elle peut entretenir sa mère… Elle gagne plus qu'un homme… C'est un bon parti… »

Léana de son côté :

– Et à quoi bon tant lire, tant courir le pays ? À Bucarest c'est la

capitale et je n'ai pas vu les gens lire autre chose que les journaux… C'est même dangereux de trop savoir, on le dit bien là-bas, à Bucarest… On dit que cela fait rêver à l'idéal. Il n'y a pas d'idéal ! Je te le dis, moi, qui rentre de la capitale… Apprends bien ton métier, fais-toi patron, et gagne beaucoup, voilà l'idéal !

Adrien promenait ses yeux de l'une à l'autre et se disait :

« Seigneur, que le monde est laid ! »

Et ne pouvant plus y tenir, il s'en alla, les laissant toutes trois à leur entente cordiale.

Dehors : la charmante rue Grivitza, pierres concassées qui vous arrachaient les semelles ; nuées de poussière qui vous brûlaient les yeux ; grappes, devant les portes, de banlieusards multicolores qui s'envoyaient des quolibets ; le soleil enlaidi ; le ciel insipide. Les acacias en fleur semblant eux-mêmes se lamenter.

Les mains dans les poches, le regard à ses pieds (pour ne pas être obligé de saluer à droite et à gauche), Adrien se dirigea lentement vers la Comorofca :

« Ah, si au moins j'avais encore mon Codine ! J'irais avec lui dans les marais… Je m'oublierais un peu… Mais non : pas même un Codine. Pas un ami !… »

Puis :

« Tiens ! J'ai oublié Kir Nicolas… »

Et il obliqua brusquement vers la boutique du pâtissier, qu'il n'avait plus revu depuis un mois. Pour faire plaisir à son ancien « patron », et comme on était dans les quarante jours qui suivent les Pâques orthodoxes, Adrien le salua d'un « Christ a ressuscité », en grec.

– *En vérité Il a ressuscité !*… et toi aussi… répondit Kir Nicolas, tout joyeux. Qu'est-ce que tu es devenu, bré Adriani ? Voici un bon moment qu'on ne te voit plus…

– J'ai été en Dobroudja, Kir Nicolas. Ah, c'est un vrai coin d'Orient, là-bas !

– Alors, ça va, ce petit métier de peintre ?

– Oui, ça peut aller, mais je crois bien que je n'arriverai jamais à décorer des cathédrales ; le dessin n'est pas mon fort…

Voulant s'asseoir, il remarqua :

– C'est tellement plein de farine, chez toi…

– Eh oui, *poulaki mou*(4), comme dans une pâtisserie de « sale Albanais » ! Et toi, tu es propre comme un monsieur de la rue Royale :

ça se voit que la « Bucarestoise » t'a tourné la tête. Je vais te chercher une chaise.

À cet instant seulement, Adrien s'aperçut que, dans la boutique, il y avait encore une personne, un homme qui lisait un livre, assis sur un banc, et dont le visage penché sur sa lecture était complètement dissimulé par la casquette.

*

Un homme ! Y a-t-il un être plus banal qu'un homme ? S'intéresse-t-on à quelque chose moins qu'à un homme ? Se méfie-t-on de quoi que ce soit plus que d'un homme ? Même si c'est un homme qui lit. Tout le monde lit. S'ensuit-il qu'il faut prendre par les épaules un homme qui lit, le clouer contre le mur et lui dire : « Reste là, que je te regarde un peu dans les yeux » ?

Oh, regarder un homme dans les yeux, ce n'est pas une chose des plus faciles ! Ces yeux, voici qu'on en rencontre des milliers et des milliers. Leurs regards se croisent avec le vôtre, le temps d'une seconde, et tous passent, à droite, à gauche, pour ne plus jamais se revoir, comme les regards de ces troupeaux de bœufs qu'on mène à l'abattoir. Et nombre de ces yeux, nombre de ces regards sont certainement de ceux qui peuvent voir dans votre cœur et le comprendre. Mais ils passent à côté. Et vous passez. Et, le temps d'une seconde, nous avons raté l'ami qui nous était destiné, l'ami unique que la vie destine à tout être humain, si vil soit-il, l'ami qui veut vous donner sa lourde fortune, en vous déchargeant de la vôtre. Nous l'avons raté. Car nous sommes inférieurs à ces chiens qui se rencontrent en route, se flairent et se disent : « Attends un peu que je te regarde ! Tu es une pauvre bête qui me ressemble : peut-être as-tu quelque chose à me dire, une chose triste ou gaie, mais qui me concerne également, car je suis de la même espèce que toi. »

Un homme ? Il peut parler trente-six langues, y compris *l'espéranto,* et lorsqu'il voudrait s'adresser à un autre, il n'est pas sûr de pouvoir l'entendre. Il n'a même pas la curiosité du chien. Pourquoi aborder un homme ? Il peut ne pas être de la même opinion que vous (car les hommes ont des opinions), et alors il faut le tuer ou le laisser mourir seul, ce qui au fond revient au même.

*

Adrien regardait l'homme qui lisait, et celui-ci ne le regardait pas. Il savait que ça ne valait pas la peine de regarder un homme, surtout un homme qui était « propre comme un monsieur de la rue Royale », tandis que lui…

Lui : il était presque en guenilles, avec des bottes rapiécées et crottées, une chemise impossible et des cheveux en suçons, aux tempes

et sur la nuque, comme ces voyous sur qui l'on ne daignerait pas même cracher. S'arrête-t-on jamais à de tels parias ? Certes, il ne peut pas y avoir un homme dans de tels habits, tiendrait-il un livre à la main !

Et puis, en admettant qu'on veuille parler à un inconnu pareil : on ne peut pas le faire. Il y a une bienséance qui vous défend d'aller tout droit à lui et de lui dire :

« Pardon, monsieur, je voudrais voir ce que vous lisez. »

Et après avoir vu :

« Ah ! vous lisez ce livre ? Mais un livre comme celui que vous tenez dans vos mains ne se lit – ici, dans la rue Grivitza – que par une famille d'hommes extraordinaires ! Ces hommes, je les considère comme des astres, moi… Vous êtes un astre, monsieur ! Et puisque je suis le seul à vous comprendre, ici, dans ma banlieue de Braïla, je suis de votre famille. Voulez-vous donc me dire qui vous êtes et ce que vous pensez du triste état dans lequel vous vous trouvez ? »

Non. On ne peut pas parler de cette façon impolie. Il faut une recommandation. Et qui voulez-vous qui serve d'intermédiaire à ces deux astres ? Un troisième astre ?

Vous êtes bon ! Vous croyez que les astres poussent à Braïla comme les champignons ?

Adrien, qui n'était pas un garçon poli, passa droitement à côté de l'homme qui lisait, le livre sur les genoux, et jeta un coup d'œil de loup sur les deux pages ouvertes. Ça, c'est très malhonnête ! Mais il vaut la peine d'être quelquefois malhonnête dans la vie…

Le livre était un ouvrage français illustré : *Jack,* d'Alphonse Daudet ; et sur l'épaule du lecteur, Adrien vit en même temps une autre illustration, bien plus éclatante : un gros pou qui marchait en se dandinant comme un canard bien nourri…

(« Est-ce à si peu de chose que vous me préparez depuis un moment ? » dira tel lecteur. Oui, mon ami. C'est pour en arriver là, que je vous prépare. Mais quand cela n'est pas une fiction littéraire, quand c'est la vie même – vie belle, vie laide, vie féroce –, croyez-vous que c'est peu de chose ? Avez-vous vécu beaucoup de cas semblables ? Avez-vous connu beaucoup d'hommes qui dévoraient de l'art, pendant qu'ils étaient dévorés par les poux ? Pour ma part, après avoir roulé sur la terre trente ans durant, de l'Orient à l'Occident ; après avoir vécu dans mille bouges et frotté mes coudes à toutes les nationalités du globe ; après être tombé sur mille ombres ; avoir reçu mille crachats à la figure – je n'ai découvert que cet homme-là, mais il valait l'universel !)

Le fait capital qui mit en branle la passion amicale d'Adrien – passion qui grondait au fond de son cœur – fut que ce pouilleux lisait en français, et quel auteur ! celui qu'il venait de découvrir avec ce même *Jack,* si tendre, si humain, quoique méchamment traduit.

Être un misérable domestique au salaire de quinze francs par mois, chez un pâtissier crasseux de la rue Grivitza – à la porte de ce repaire d'apaches où, à cette époque-là, c'était une gloire pour l'adolescent d'ouvrir le ventre du premier de ses concitoyens qui se fût avisé de le contredire ; être un homme englouti par les ténèbres boueuses des bas-fonds, écrasé par l'injustice et la misère, et lire le français, aux yeux d'Adrien, qui avait sa propre expérience, cela tenait du miracle. Il ne voulut pas le croire. Il le dit :

– Vous *lisez,* dans ce livre, ou vous regardez les images ?

L'homme leva lentement la tête, comme s'il remontait des abîmes interplanétaires où il fait bon de s'étourdir, contempla Adrien de ses yeux éteints, des yeux qui se croyaient à mille lieues de tout regard divinement amical, et répondit, dans un roumain très estropié, un léger sourire sur ses lèvres gercées :

– *J'ai regardé images.*

Puis, clignotant deux ou trois fois, sans rien voir, sans rien pressentir – sans deviner le frère, l'ami, sa propre ombre qui le cherchait depuis toujours –, il rebaissa la tête et plongea de nouveau dans les Élysées souterraines de tout paria qui s'abreuve, s'enivre et vit de l'art. Mais le regard d'Adrien – regard d'ami solitaire qui n'avait jamais douté de l'existence de l'amitié pour laquelle il était né et qu'il attendait comme, pour s'épanouir, le bourgeon attend le soleil –, le regard d'Adrien avait, sur le coup, déchiré le redoutable voile des deux yeux qui ne voulaient rien montrer, et derrière ce voile il avait saisi la palpitation de la flamme qu'aucun désespoir ne saurait éteindre. Pour la première fois, Adrien se sentit brûler du feu d'Amour qui surpasse la vie et domine la mort.

L'ami, son ami, était là !

Kir Nicolas, rentrant avec la chaise, attrapa cette bribe de conversation roumaine entre Adrien et son domestique et cria, en grec :

– Il ne sait pas le roumain, Adriani. Mais il connaît bien la langue de ton père : parle-lui grec. En voilà un avec qui tu t'entendras sûrement ; il doit être *de ta race.*

Cette révélation inspirée d'un homme de bon sens n'ajouta rien à la

certitude d'Adrien, lequel resta songeur, presque indifférent, mais il n'en fut pas de même pour celui qui lisait. À son tour, celui-ci ressentit la secousse du grand orage passionnel qui approchait, surtout quand Kir Nicolas, s'adressant à lui, dit :

– Tiens, Mikhaïl : le voici, le jeune homme qui se nourrit de rêves, et dont je te parlais ces jours derniers.

Il avait parlé de lui ? Et qu'avait-il cru, Mikhaïl ? Quelle confiance le prisonnier condamné à la peine perpétuelle pourrait-il accorder à la parole d'un fantôme qui entrerait dans sa cellule et lui dirait :

« Sors d'ici !… Tu es libre !… »

Mikhaïl ferma lentement le livre. Il avait mis une allumette en guise de signet pour marquer sa page. Puis, sans bouger de sa place et sans rien répondre, un peu las de se voir interrompu, il considéra Adrien avec un intérêt plus éveillé, en souriant aimablement. Mais, son regard, son sourire, son air répondirent d'une façon catégorique :

« … Un jeune homme de la race de ceux qui se nourrissent de rêves ?… Je n'en crois rien… »

Adrien ne fit aucune attention à ce langage sceptique ; il le comprenait. Les mains dans les poches, il arpentait lentement la boutique. Il regardait tantôt ses pieds, tantôt la rue. Une sensation de bonheur et de crainte à la fois le rendait fiévreux. Il était instinctivement conscient de toute la valeur de sa découverte, il sentait à côté de lui l'homme de sa « race », *l'ami* que le destin lui avait envoyé de loin, Dieu savait d'où, et que la méchanceté humaine avait enlaidi pour mieux cacher ses vertus, telle la sorcière de la fable qui rendait hideux ses poulains « à vingt-quatre ailes », pour que *Fât-Frumos*(5) ne pût les reconnaître.

Il pensa :

« Que puis-je dire à cet homme ? Comment l'empoigner ? »

Et il donna un coup d'œil embarrassé à son complet neuf, désaccord criant avec la misère de Mikhaïl.

Puis, comme deux Albanais, amis du pâtissier, faisaient irruption dans la boutique, avec de gros rires et des plaisanteries, Adrien profita de cette entrée bruyante et se glissa dehors sans mot dire.

À toutes jambes, il courut vers sa maison, deux numéros plus bas que la pâtisserie, bondit à la cuisine et troqua sa mise irréprochable contre une blouse sale, un pantalon de travail, une casquette emplâtrée et des godillots en harmonie avec le reste.

Le voyant sortir dans cet état, Léana le crut fou :

– Que fais-tu, Adrien ?

– À tout à l'heure. J'ai rencontré mon patron, il a besoin d'un coup de main. Mais d'ici une heure, je serai de retour et nous irons ce soir voir le feu d'artifice. Dis cela à ma mère.

Et il fila sans attendre la réponse.

Dans la pâtisserie, il rentra d'un air calme. Kir Nicolas, qui prenait un verre de vin avec ses amis, éclata de rire :

– Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire, cet accoutrement ?

Adrien répondit, en allumant une cigarette :

– Voilà : je dois transporter du matériel au chantier qui ouvre demain, et je viens te prier de me prêter ton homme un moment pour m'aider.

Mikhaïl, qui avait repris sa lecture, leva la tête, étonné :

– Volontiers, s'écria Kir Nicolas ; aujourd'hui, c'est fête ; il n'a rien à faire. Va, Mikhaïl…

Ils sortirent. Adrien prit la direction du port.

*

À cette heure-là, vu le jour de débauche nationale, la banlieue hurlait, par mille gueules et cent instruments à cordes et à vent, sa joie enragée, son sommeil meurtrier, son trop-plein de vie assommeuse. Chansons, pétards, orgues de Barbarie, violons, cris furieux, jurons obscènes montaient de toutes parts et surtout de la Comorofca, comme autant de blasphèmes assourdissants pour la sensibilité d'Adrien ; il se bouchait les oreilles et fermait les yeux, se disant que la soirée n'allait pas finir sans quelques cadavres et quelques blessés, comme de coutume en tout jour férié. Devant les bistrots bondés, jeunes hommes et gamins aux regards provocants étalaient leurs couteaux engainés, plantés à la ceinture, une grappe de lilas ou une fleur de géranium à l'oreille ou entre les dents, un pied sur le tabouret, les yeux hors de la tête, les poings sans cesse frappant la table pour demander du vin, de l'eau-de-vie, du poison.

Pour sortir plus vite de cet enfer qui le vexait, Adrien se dirigea, d'un pas ferme, directement sur la descente qu'on appelle le Gué du Danube. Mikhaïl – petit de taille et trapu, environ vingt-cinq ans, tête grosse, visage rond, cheveux noirs et moustache blonde – avait fourré son livre dans une poche de son veston et trottait, à la gauche d'Adrien, d'un pas court alourdi par des bottes grossières. Il arrivait à l'épaule d'Adrien, ce qui permettait à ce dernier de l'observer discrètement et de se convaincre qu'il avait à faire à un homme bien élevé, simple, naturel, mais qu'un affublement de voyou défigurait tristement.

Dès qu'ils se trouvèrent dans la solitude du Gué, Adrien ralentit la marche et offrit à Mikhaïl sa blague à tabac. Celui-ci l'accepta, avec un faible mouvement d'hésitation. En roulant sa cigarette, un sourire imperceptiblement moqueur illuminait les lignes régulières de son visage nordique. Adrien s'en aperçut et l'interrogea avec franchise :

– Que pensez-vous en ce moment ?

Mikhaïl braqua sur l'indiscret deux bons yeux châtains aux paupières immenses :

– Cela vous intéresserait-il ?

– Beaucoup, si vous pouvez me le dire.

– Ce ne serait pas très avantageux pour vous !

– Ça ne fait rien : dites-le ! insista Adrien, secouant la tête.

Ah, comme il eût aimé recevoir de cet homme un coup de poing en pleine poitrine, un mot dur, quelque chose qui balayât ses craintes d'une totale indifférence de la part de Mikhaïl et qui lui fît espérer la possibilité d'un combat dont il se sentait d'avance vainqueur. De ses yeux dévorateurs d'amitié, il mendia cette provocation. Mikhaïl y alla à souhait. S'étant arrêté pour coller sa cigarette, il fut un moment songeur, puis, toujours en souriant :

– Eh bien : je pense que dans votre pays, les « rêveurs » eux-mêmes demandent l'aide d'un domestique à son patron, comme on lui demanderait son cheval ou son âne, c'est-à-dire sans s'occuper si l'intéressé y consent ou non, ainsi que vous venez de le faire avec moi.

– C'est tout à fait vrai, répondit Adrien, très calme. Et je n'ai qu'une excuse : c'est que je lui ai menti !

Mikhaïl, qui prenait du feu à la cigarette d'Adrien, recula, étonné :

– Comment, vous lui avez menti !

– Très bien : il ne s'agit d'aucun transport de matériel. Je voulais tout simplement me promener un peu avec vous, et je lui ai monté le coup. Mais marchons ! Nous irons dans le port, qui est désert aujourd'hui.

Mikhaïl eut l'air ébahi :

– Non, je n'y vais pas ! dit-il. Comment voulez-vous vous promener *avec moi ?*

– Et pourquoi pas ?

– Parce qu'on ne choisit pas des hommes comme moi, quand on veut se promener.

Et, disant cela, il rouvrit les deux bras d'une façon qui clamait toute sa misère extérieure. Adrien en eut le cœur serré. Il le prit par le bras :

– Mon ami, je vous ai choisi pour me promener avec vous parce que vous m'intéressez : je ne crois pas que vous êtes ce que…

– … Ne vous occupez pas de ce que je pourrais être ou ne pas être. Je ne suis surtout pas un objet de curiosité !

– Je ne vous prends pas pour un objet de curiosité, mais, au contraire, pour un homme que j'admire…

Mikhaïl croisa violemment les bras :

– Si ce n'est pas une raillerie, ce que vous venez de dire, je vous le demande : qu'est-ce que vous admirez en moi ? Mes poux ?

Adrien eut envie de pleurer de dépit. Devant lui, les bras croisés, sincère dans sa négation et se refusant à comprendre, le pauvre Mikhaïl se défendait contre son propre bien. Adrien, le désespoir dans l'âme, s'appuya contre un arbre et tâcha de saisir le mystère de cet homme intelligent qui fermait les yeux pour ne pas voir le jour. N'eût été la navrante sincérité dont son visage témoignait clairement, Adrien l'eût accusé de cynisme. Mais Mikhaïl aussi avait le droit de se croire en sécurité, sachant bien qu'à tout coin de rue on ne rencontre pas des yeux qui savent voir ce qui se cache sous des haillons couverts de vermine. Et il aimait mieux être seul à contempler les blessures de son cœur que d'admettre les regards indiscrets du premier venu, fussent-ils, ces regards, ceux d'un garçon plein de bonne volonté.

Mikhaïl avait l'avantage de s'exprimer avec facilité en grec, tandis qu'Adrien était obligé de chercher ses mots, surtout dans une conversation qui n'était pas courante. Néanmoins, il ne se rendit point. Brutalement, il lui dit :

– Mikhaïl, il est inutile de vous dérober : je vous reconnais !

L'autre eut un haut-le-corps :

– Qu'est-ce que vous reconnaissez ? Vous ne reconnaissez rien…

– Mais si : je reconnais un autre homme sous les habits puants où la vie vous a fourré.

Et il le tira brusquement par le veston.

Sous le choc, le noble, appelé par son nom, trembla dans ses vêtements de trimardeur. Il devint blême, comme le coupable devant le juge d'instruction qui le confond. Mais cela ne fit que le cabrer davantage dans son refus d'être reconnu, surpris dans un état qu'il considérait dégradant.

Il dit, tâchant de dissimuler son trouble :

– Vous ne m'avez pas demandé si je vous permettais de me parler

avec cette indiscrétion !

– Je n’avais pas besoin de cette permission : j’ai usé d’un droit…

– Et quel est ce droit ?

– Celui de ne pas rester indifférent devant l’injustice.

– Mais je ne vous réclame aucune mesure de justice. Je suis ici, envoyé par mon patron, pour vous aider à un travail manuel : je me prête à ce travail, et à rien de plus.

– Non, Mikhaïl ! Vous vous prêterez à un travail bien plus intelligent, celui de m’aider à vous comprendre et à apprendre ce que vous devez savoir brillamment, et c’est à moi de vous servir et de vous aimer.

Cette réplique rendit Mikhaïl pensif. Il s’évertua à éviter le regard fouilleur d’Adrien. Celui-ci, se croyant déjà victorieux, eut le tort de manquer de tact et – ainsi qu’il fit toute sa vie, quand il fut question d’amitié – força la loi et se jeta sur sa proie. Il ajouta :

– Vous quitterez sur-le-champ ce trou affreux où j’ai servi moi-même, voici quatre ans, et vous viendrez avec moi : je vous montrerai comment on peut vivre librement…

– … Vous êtes fou ! s’écria Mikhaïl, le regardant en face. Je ne vous connais pas.

– Vous ne me connaissez pas encore ?

– Comment « pas encore » ? Je ne vous connais pas du tout… On ne connaît pas un homme en une heure.

– Dommage ! fit Adrien, tristement, baissant la tête. Je pensais qu’au moins, pour aimer un homme, le temps ne comptait pas.

– Oui, mais pour aimer un homme, il faut d’abord le connaître.

– C’est le contraire qu’il faut dire : pour pouvoir connaître un homme, il faut d’abord l’aimer. Ceux qui nous intéressent se font aimer, et par cela même ils se livrent à nous et se font connaître. Je crois qu’il n’y a que l’amour qui ouvre tous les cœurs.

Mikhaïl toisa Adrien d’un coup d’œil chaudement intrigué, et, soudain, il l’interrogea haletant :

– Qui vous a appris tout cela ?

– Personne… dit Adrien simplement.

– Où l’avez-vous lu ?

– Dans mon cœur avant tout.

Mikhaïl regardait Adrien avec un étonnement voisin de la stupéfaction. Il dit :

– En admettant que vous sentiez tout ce que vous exprimez là : que voulez-vous de moi ?

– Je veux vous présenter à ma mère, qui est bonne et accepte tout ce que je lui demande. Puis, vous quitterez votre place et nous vivrons ensemble, en travaillant à quelque chose de plus facile, de mieux payé et de plus libre que ce que vous faites en ce moment. Et nous serons amis. Vous êtes seul au monde. Moi aussi, quoique j'aie ma mère. Vous serez son second fils, mon frère aîné. Je veux cela ! Voilà ce qui presse.

Cette fois, Mikhaïl crut qu'Adrien divaguait. Il sourit avec bonté et répondit :

– Je vous remercie pour les beaux sentiments que ma misère vous inspire, mais vous êtes un romantique qui prend ses illusions pour la réalité. Celle-ci, vous ne la connaissez pas, et je ne vous souhaite pas d'apprendre à la connaître à vos dépens. Allons, laissez-moi regagner mon « trou ».

Et il lui tendit la main, en ajoutant :

– Je garderai tout de même un bon souvenir de vous.

Adrien prit cette main entre les siennes, et il sentit la main amie, la main qu'on aime à garder longtemps, toujours, la main qu'on distingue, les yeux fermés, entre mille : le fluide qu'elle dégage ne trompe jamais, jamais ! Il la garda longuement, la tête baissée, les yeux à moitié clos, comme pour écouter les ordres d'un gouvernement infaillible, supérieur à la volonté des hommes ; puis, se rendant à l'impossible momentané, il dit :

– Je vous laisse, Mikhaïl, aller rejoindre votre triste état, si votre raison est à ce point obscurcie par votre misère que vous ne puissiez plus croire dans le salut de l'Amour, mais sachez que ce n'est pas la misère qui m'inspire les sentiments que vous discernez en moi. La détresse matérielle d'un être humain ne peut que m'inspirer de la pitié, tandis que ce que j'ai ressenti pour vous dès le premier instant, ç'a été de l'amour et de l'admiration. À mes yeux, vous n'êtes pas un écrasé, mais un fort. Et même si je vous avais rencontré sous l'enveloppe d'un prince fastueux, je vous aurais réclamé comme mon dû, car je ne reconnais qu'une seule naissance, une seule fraternité : *celle des hommes qui sont mus par des sentiments semblables, dans le bien ou dans le mal.* Allez, maintenant, et soyez certain que vous n'êtes plus seul.

Adrien resta cloué sur place. Il suivit du regard Mikhaïl, qui traînait ses bottes affreuses, comme une protestation de son droit sacré à une vie meilleure. Au moment de disparaître au coin du Gué du Danube, celui-ci tourna la tête vers Adrien et – pendant trois secondes, dans les

cent pas qui séparaient les deux amis de demain – deux regards se croisèrent, deux regards qui exprimaient un doute et une affirmation :

« Je crois. J'en suis sûr ! » disait l'un, avec la ferveur du visionnaire.

« Est-il possible ? » disait l'autre, troublé dans sa douloureuse certitude.

De tous les sentiments que le Créateur a plantés dans notre cœur, l'Amitié est celui que nous pouvons le moins expliquer et le seul qui distingue l'homme de la bête, le chien mis à part, puisque cet animal possède le sentiment de l'amour désintéressé à un degré qui va jusqu'au sacrifice, jusqu'à ne pouvoir survivre, parfois, à la mort de son maître.

Nous aimons nos parents parce qu'ils sont nos parents, et nos progénitures parce qu'elles sont nos progénitures. Nous aimons aussi nos frères et nos sœurs parce que ce sont nos frères et nos sœurs. Une femme, nous l'aimons, et elle nous aime, à partir d'un certain âge – Dieu ! Tu sais mieux que nous pourquoi. Et tous ces amours-là, nous les laissons s'effriter brusquement, un jour, lorsqu'il n'y a pas d'autres raisons qui nous forcent à les continuer.

Les bêtes n'agissent pas autrement, là-dessus. Il n'y a donc pas de quoi crâner.

Mais pourquoi nous éprenons-nous d'un homme, d'un inconnu – d'un étranger, parfois, avec lequel nous n'arrivons même pas à nous entendre ? Pourquoi nous mettons-nous à l'aimer éperdument, mais là, à ne pouvoir vivre sans lui ? Vous regardez ses yeux, qui sont semblables aux vôtres, et vous y apercevez l'infini de vos désirs. Son visage, qui flambe, vous avez envie de le garder longtemps entre vos mains. Et sur les siennes, qui se reposent souvent sur la table, comme les pattes d'un bon chien, vous résistez à peine au besoin de coucher tantôt la joue, tantôt le front brûlant, car cet amour-là n'est qu'une flamme, la seule flamme qui résiste aux orages de la vie, la seule qui s'alimente d'une huile que Dieu a créée sans penser « au mal ».

Cette amitié-là ne se rencontre qu'une seule fois dans la vie, et elle survient à son début ou jamais. Qui l'a connue touche à l'absolu : l'existence peut l'abreuver de son fiel tant qu'elle voudra, il restera bon. Et le malheureux qui ne l'a pas connue, c'est-à-dire, qui n'a pas été capable de la connaître, reviendra ici-bas jusqu'à ce que son cœur soit embrasé par elle – après quoi, sa place sera acquise dans la vie éternelle ou dans l'éternelle non-existence.

*

Adrien rentra chez lui transfiguré et comme étourdi. Il venait de

recevoir, en dépit des protestations de Mikhaïl, la confirmation de sa propre nature. Oui, maintenant il le voyait nettement : le monde n'était pas seulement cette débauche de matérialisme vulgaire, que toute une ville, et jusqu'à sa pauvre mère, s'acharnaient à lui montrer. Non. Il y avait aussi son monde à lui, le monde de ses livres et de ses rêves de toujours, le monde de son cœur. Il était restreint, ce monde, il était presque introuvable, mais comme son emprise, sa puissance, devenaient irrésistibles devant les forces aveugles de l'ignorance ! La preuve irréfutable, Adrien venait de la recevoir comme un coup de foudre : Mikhaïl, écrasé, en apparence vaincu, s'avérait le seul être humain, de tous ceux qu'il avait connus jusqu'alors, qui sût pénétrer dans ses entrailles avec la force des éléments.

Que lui faisaient-elles, les paroles échangées, la bousculade des mots qu'il avait eue avec Mikhaïl ? Autant en emporte le vent ! Pour lui, l'essentiel était qu'au contact de ce pouilleux qui lisait *Jack* en français, son cœur se fût mis en branle comme jamais, tout son être eût vibré d'une émotion encore inconnue, une émotion qui ne ressemblait ni à celle qu'il éprouvait pour sa mère, ni à celle que lui donnait Léana, ni à aucune autre de toutes les émotions dont son cœur avait été frappé – et Dieu seul savait combien elles étaient nombreuses, puisque sa vie n'était qu'émotions.

Libre à Mikhaïl de se défendre, de nier l'évidence et de se renier lui-même : cela, aux yeux d'Adrien, devait être pour des raisons tout aussi obscures que la chute d'une pierre sur la tête du juste. Cela n'était pas son affaire. Mikhaïl eût pu le battre, le chasser à coups de pied, lui hurler dans l'oreille toutes les négations qu'il aurait voulu : Adrien, sourd, aveugle, consultait son cœur, et son cœur lui disait : « Va toujours ! Vous êtes de la même race. Mais il a changé mille fois de peau, avant d'arriver dans la rue Grivitza. Cela rend l'homme sauvage. Néanmoins, il est ta part dans la vie et, toi, tu es la sienne. »

Au moment de passer devant la pâtisserie, il fit un bond de côté et alla s'adosser en face d'elle, contre une palissade d'où il contempla longuement la boutique de Kir Nicolas. Elle lui semblait maintenant un sanctuaire, et son ancien patron, le grand homme qui avait compris Mikhaïl, l'avait abrité pour le lui remettre, à lui, Adrien, que cette amitié prédestinait. Car, il n'y avait rien à dire : pourquoi n'allait-il pas plutôt s'unir à cette banlieue, où il était né, hurler avec elle, vivre sa vie de souffrances mesquines et de joies grotesques ? Et Mikhaïl, de son côté, pourquoi venait-il échouer justement dans cette boîte crasseuse de Braïla, à deux pas de sa demeure ? Pourquoi ne l'avait-on pas vu et apprécié depuis longtemps, si l'on croit que le monde est si riche en gens qui savent voir et aimer ? Non, non ! Il y avait là ce doigt

mystérieux qui guide le pas des hommes.

Heureux, loin de ce qui se passait autour de lui, Adrien fermait les yeux pour mieux voir Mikhaïl assis sur le banc, les jambes croisées, lisant de nouveau son *Jack* « en original », écrasé par le mystère des routes qu'il avait battues pour arriver là, et de temps en temps, sondé par le regard chaud de ce brave Kir Nicolas qui soupirait après son Albanie et se taisait. Adrien caressa cette image à jamais inoubliable, mais du même coup vit le terrible pou qui se dandinait sur l'épaule de son ami, et son cœur se serra, meurtri. Ah ! pour tirer Mikhaïl de cet état, aucun obstacle ne l'arrêtera, devrait-il chambarder la maison et mettre sa mère sur la braise. (À la féroce opposition de Mikhaïl il ne pensait déjà plus.)

Au même moment, le jet d'un lointain siphon l'atteignit. Des rires lui parvinrent, à travers les orgues de Barbarie, les violons et les hurlements des ivrognes. Une phrase retentit, une voix de femme :

– *Il* a trouvé chaussure à son pied et n'en revient pas !

C'était le quartier qui intervenait tendrement dans ses rêves. Adrien lui répondit, mentalement, en traversant la rue pour rentrer chez lui :

« C'est bien cela, chère banlieue, Tu as divinement raison ! »

*

Avec cette âme, projetée sur des rives impossibles, qu'Adrien rapportait en franchissant le seuil de sa maison, il trouva les siens à ce point rapetissés qu'une envie brusque le prit d'aller se jeter dans les bras de Mikhaïl et de lui dire :

« Toi seul saurais comprendre que je suis aussi étranger que toi dans mon propre pays et au foyer maternel ! »

Mais l'amour pour sa mère le fit vite revenir à de meilleurs sentiments. La scène qu'il avait sous les yeux était d'ailleurs pleine de tendresse. La mère Jeanne et l'un de ses fils, tous deux prêts à sortir, n'attendaient que la fin de la « toilette » de la mère Zoïtza, qui se laissait faire entre les mains habiles de Léana. Celle-ci, fière de son savoir, coiffait sa présumée « future belle-mère » en lui prodiguant des soins exagérés.

Il s'agissait d'aller tous les cinq faire un tour au jardin public avant le coucher du soleil. Entendant cela, pendant qu'il s'habillait dans sa chambre, Adrien eut un haut-le-corps : c'était un complot qu'on ourdissait contre lui ; un affichage, aux yeux de toute la ville, qui devait aboutir au mariage, une première sortie avec « fiancée », « belle-mère » et « beau-frère ». Il protesta rageusement :

– Je ne vais pas au jardin public en bande et en plein jour, surtout quand tous les porteurs de sabre s'y sont donné rendez-vous.

Léana répliqua, piquée :

– Ah, c'est comme ça que tu sais nous faire plaisir ? Nous sommes donc une « bande », pour toi ! Je me le rappellerai, le jour de nos fiançailles !

– Ne t'en fais pas, Léana ! dit la mère Zoïtza. Il est plus docile que tu ne le penses. Il viendra.

Ce bon cœur de mère ! Comment y résister ?

Adrien, sa toilette terminée, vint les rejoindre dans l'autre chambre, alors que Léana était encore aux plis du fichu de sa mère.

– Tu vois, Adrien, lui dit celle-ci, d'un ton câlin : si tu me donnes une bru aussi gentille que Léana, j'aurai grand plaisir à vieillir entre vous deux.

– Mais, maman, si vous êtes tous d'accord, je te la donne, pas plus tard que demain ! s'écria Adrien, jamais embarrassé pour satisfaire des vœux qui lui allaient à souhait.

Et confondant une « bru » avec une maîtresse, les yeux sur l'endiablée Léana, il compléta sa pensée :

– Oui : elle n'a qu'à habiter avec nous à partir de demain, cela me va !

– Non… pas à partir de demain, dit sa mère. Il faut que tu sois d'abord capable de nous nourrir.

Adrien sursauta :

« Ça y est ! Ça recommence ! »

Et il sortit, sans plus répondre.

Quelques minutes après, ils passaient, tous les cinq, devant le « trou » de Mikhaïl. Adrien baissa la tête. Une honte brusque lui glaça le dos. Il se sentait coupable de ce bonheur familial pendant que son ami restait là, étranger sans espoir. Une voix intérieure lui criait :

« Tu as une famille, quoi que tu en dises, alors que *lui,* il n'a plus personne au monde, que ses *Jack.* »

Et là-dessus, toute la mahalla(6) de s'esclaffer au passage de ce groupe composé d'un jeune homme « habillé comme un monsieur de la rue Royale » ; d'une « Bucarestoise » pimpante, le nez au vent ; du frère de celle-ci, banlieusard endimanché qui étouffait dans son méchant faux col, et de deux mères, presque également fières de leurs enfants et terriblement gênées dans leurs robes préhistoriques qui répandaient une affreuse odeur de naphtaline.

*

Le jardin public de Braïla permet d'imaginer ces fameux jardins

suspendus de Sémiramis, puisqu'il est lui aussi suspendu à pic au bord du plateau qui domine le majestueux Danube et son incomparable delta marécageux.

Entièrement clôturé, du côté de la ville, par des maisons seigneuriales, il semble avoir été autrefois un superbe parc réservé aux seuls riches. Mais aujourd'hui, grâce à ce satané « régime démocratique » qui abâtardit toute « beauté pure », rien n'est plus respecté, et c'est pourquoi, surtout les jours de fête, les allées du jardin sont envahies par une foule faubourienne qui apporte avec elle, en même temps que le pittoresque violent de ses couleurs et de son babil indiscret, toutes les odeurs possibles et imaginables dans un quartier du genre Comorofca.

Aussi, bon gré mal gré, les anciens riches ont dû céder le pas à l'envahisseur intempestif. Rarement pouvait-on voir encore, et aux seules heures de calme, la silhouette bouledogue de quelque prince du maïs, ou la tête blanche de l'armateur grec, au visage rendu grave par leur fortune acquise, traînant l'un et l'autre leurs jambes de goutteux sur le sable fin de ce lieu de repos.

Adrien, qui n'était pourtant ni un prince du maïs ni un grave armateur, choisissait comme eux, pour se promener dans le jardin, les jours et les heures où celui-ci était désert. (Les extrêmes se touchent.) On peut donc se figurer sa rage quand, ce 10 mai patriotique, y arrivant vers les cinq heures avec sa « bande », il trouva le paisible jardin entièrement possédé par la soldatesque et les corporations d'ouvriers de la ville. Il recula, effrayé devant les vagues furibondes d'une foule qui se mouvait péniblement sous la pluie de confettis et de serpentins, hurlant, se débattant, transpirant comme des forgerons et puant des pieds et des aisselles.

– Cela m'apprendra à l'avenir à vous suivre bêtement ! s'écria-t-il, furieux, en se frayant un passage dans la cohue.

Et une fois arrivé à la terrasse du buffet qui donne sur l'abîme, il s'y retrancha et promit de ne plus bouger. Les autres protestèrent en chœur :

– Ah, non ! On n'est pas venus ici pour s'installer à table comme les vieillards.

Sa mère gronda :

– Allons ! Ne fais pas l'ours… Va chercher des confettis et amuse un peu Léana. Lorsqu'on est jeune il faut bien vivre avec son temps.

Et Léana finit par vaincre sa résistance :

– Tu n'es pas mon lapin si tu me refuses ce plaisir ! Que veux-tu, je suis femme, j'aime bien me voir entourée !

Adrien céda, pour faire plaisir et aussi parce qu'il voulait crâner avec sa belle :

– Mais, dit-il, vous allez voir que le proverbe a raison de dire que lorsqu'on se fourre dans l'auge d'une porcherie, on est dévoré par les cochons.

Il fut prophète.

Dès qu'ils se furent mêlés à la foule, les bras chargés de sacs à confettis, des meutes de sous-offs et de civils aux gueules hilares les cernèrent. Les deux mères en furent écrasées. Adrien, Léana et son frère se défendirent de leur mieux, mais les « munitions » épuisées, ils ne purent à la fin que se couvrir le visage avec les bras et « battre en retraite », la « forteresse » étant « prise d'assaut ». Ces termes militaires, en vogue ce jour-là, furent poussés au-delà de toutes les limites de la bienséance, et Léana, cible de toutes les convoitises, dut subir des outrages et entendre des compliments qui lui firent plus d'une fois regretter d'avoir cherché ces « entourages-là ». Des mains cavalières – on ne pouvait plus savoir à qui elles appartenaient – allèrent jusqu'à la prendre par la taille, par le cou, lui fourrer des confettis dans le sein et même la pincer, pendant que ses compagnons étaient isolés et aveuglés par d'autres comparses.

Ils en étaient là, dans cette « partie de plaisir », quand soudain un combattant redoutable et providentiel surgit de la foule rassemblée et se rangea de leur côté, en tonnant d'une voix puissante :

– Alors, les brigands ! Qu'est-ce que ça veut dire, cette disproportion de forces ? Courage, Adrien !

Et empoignant des confettis dans son énorme sac, il engage, tout seul, une bataille, dans laquelle les bouts de papier multicolores arrivent parfois sur les visages des assaillants en même temps que sa lourde main – cela comme par hasard, involontairement. Il frappe avec une rapidité irrésistible, mitraille, aveugle, renverse les plus hardis et fait le vide autour de lui en un clin d'œil.

Dégagés, Adrien et Léana sont pleins de reconnaissance pour cet homme, mais ils ne le connaissent pas. Adrien se souvient de l'avoir aperçu au *tchéaïnik*(7), prenant le thé du soir. Et pourtant, il est un des hommes les plus sympathiques de la ville, le plus connu et le plus aimé de la jeunesse de l'époque : c'est Samoïla Petrov, de son état modeste entrepreneur poêlier, artiste peintre par vocation, sportsman hors ligne et grand admirateur des lettres. De nationalité russe, il est roumain par adoption. Il a fait son service dans le génie, il est sorti sergent, brillamment noté par ses supérieurs.

Grand, plus grand qu'Adrien, solidement charpenté et musclé par un exercice continuel, l'escrime et la nage, il portait fièrement sur ses

épaules une tête d'une vraie beauté mâle, unique à Braïla : la figure encadrée par une petite barbe noire et très frisée naturellement, abondants cheveux châtains sur lesquels on voyait de loin le beau panama en été, le feutre à grands bords en hiver – Petrov représentait, dans cette ville cosmopolite, le type accompli de l'artiste d'autrefois, expansif, généreux, très intelligent, beau parleur et désireux de s'instruire autant que de plaire aux femmes, qui lui couraient après comme des guêpes. Il était, en outre, un travailleur farouche dans son métier, et un vigoureux talent dans sa peinture au coloris étrange, tourmenté, admiré par les connaisseurs, et qui permettait tant d'espoirs.

*

Étourdis par la bataille, ils s'enfuirent hors du Jardin. Adrien prit la main de Petrov et lui dit :

– Nous vous remercions, monsieur, pour votre intervention imprévue et si efficace, mais nous avons l'honneur de vous connaître de vue. Qui êtes-vous ?

– Je suis Samoïla Petrov, répondit l'interrogé.

Et ôtant son chapeau, il donna une chaude poignée de main à tout le monde.

– Je crois vous avoir vu au tchéaïnik de Procop, sur la place de Galatz, dit Adrien.

– Parfaitement, où vous veniez, vous aussi, parfois, avec votre patron, *meister* Pétrak. J'ai souvent prêté l'oreille à votre conversation, qui m'a toujours paru intéressante. Ainsi, me suis-je renseigné et ai-je su votre nom. Et votre prédilection pour les livres, qui est aussi la mienne…

– Ah, vous aimez les livres ?

– Beaucoup. Ce sont mes meilleurs amis jusqu'à ce jour. Depuis, j'ai cherché sans cesse une occasion de faire votre connaissance, et voilà que le hasard m'a favorisé ce soir, d'une façon assez banale. Vous m'excuserez de vous avoir appelé par votre prénom : je voulais faire croire que nous étions des amis.

– Nous le serons réellement dans l'avenir, si vous le désirez, répondit Adrien, car les amis qui aiment les arts sont peu nombreux ; vous pouvez continuer à m'appeler par mon prénom. Je ferai volontiers comme vous et je vous appellerai tout simplement Samoïla. Cela vous va ?

– À merveille ! s'écria Petrov. Et si vous faites si peu de façons avec l'amitié, j'irai plus loin : je vous invite à venir me voir, quand vous voudrez, à mon atelier de peintre, avant neuf heures. Après cette

heure, je ne suis plus à la maison, sauf les jours où je n'ai aucun travail dehors. D'ailleurs j'espère que dorénavant nous prendrons le thé en commun, chez Procop.

Et, lui offrant sa carte, Petrov donna, avec un sincère enthousiasme, une foule de détails sur sa vie privée : son dur travail manuel, sa peinture, ses lectures, le sport, la façon dont il comprenait l'amitié et l'impossibilité d'en découvrir une qui lui aille.

Adrien l'écoutait depuis un quart d'heure, l'attention tendue, scrutait les yeux mobiles, les plis du visage qu'une peine intime semblait avoir pétri, enregistrait les inflexions de la voix tendre – et ne voulait pas en croire ses yeux :

« Comment ai-je vécu jusqu'à présent à Braïla sans avoir déjà remarqué cet homme ? » se demandait-il.

Il fut captivé d'emblée, ne voulut rien répondre en présence des siens, et donna simplement à Petrov un rendez-vous au tchéaïnik. Mais lorsqu'ils se séparèrent au coin du boulevard de la Vierge, Adrien savait déjà qu'ils étaient amis.

– Quel garçon charmant ! fit Léana.

Se répondant plutôt à lui-même qu'à elle, il dit :

– Oui, je crois ne pas avoir perdu ma journée, aujourd'hui.

Et sa pensée alla à Mikhaïl. Il le voyait rentrer dans son taudis puant, sceptique devant les bras ouverts de l'amitié, ne voulant pas croire aux miracles de la vie, se recroquevillant sur sa misère noire. Et devant ce symbole d'incrédulité tenace couvée dans la douleur, Adrien vit Petrov se lever rayonnant d'enthousiasme, de vie débordante et de folles espérances. Deux amitiés différentes qui surgissaient devant ses pas, le même jour : quelle belle récolte !

– C'est le 10 mai aujourd'hui, murmura-t-il.

Les confettis se détachaient de ses habits et tombaient en route. Le soleil couchant embrasait les vitres, dorait le pavé.

Le lendemain matin à cinq heures et demie, Adrien dormait profondément quand sa mère, prête à partir pour son travail, entra comme de coutume pour l'embrasser et lui apporter le café turc accompagné de l'inséparable cuillerée matinale de fruits confits.

– Il ne fait pas beau ce matin, lui dit-elle ; je dois courir, si je ne veux pas être surprise par la pluie.

Et son visage maigre, au front plissé par les soucis, se pencha sur les yeux ensommeillés de son fils, qui reçut le baiser maternel en flairant, du même coup, l'odeur du délicieux café qu'elle gardait encore sur les lèvres.

Dans la cour, elle héla sa compagne de misère, la mère de Léana, et les deux veuves sortirent en faisant claquer la porte de la rue, dont la ferraille disloquée hurlait à l'aube avec cette tristesse qui trouvait toujours un long écho dans le cœur d'Adrien.

« Quelle vie ! se dit-il, en allumant une cigarette. Elle fait cela depuis que je suis au monde. Elle n'a même pas le droit de couver son ennui, un jour ouvrable. »

Mais la pensée lui vint que c'était pour lui, en grande partie, qu'elle devait peiner si dur, aujourd'hui même, quand il était d'âge à lui venir en aide, et cette idée le chagrina. Il dépensait toutes les économies de sa pauvre mère. Il lui déplut aussi bien de le savoir que de se rendre compte que tout le monde le savait, mais il convint qu'il en était ainsi.

« Cependant je ne suis ni buveur, ni joueur, pensa-t-il. Je lis, voilà tout, et j'aime flâner quelquefois, c'est vrai. »

Flâner… N'est-ce pas une façon de vivre intensément, que de flâner parfois ? Et n'a-t-on pas le droit de « couver son ennui », de temps à autre, un jour ouvrable, en gardant la chambre ? Alors, qu'est-ce que la vie ?

Adrien promena son regard sur les murs blancs de sa chambre et sentit encore une fois combien il était seul à comprendre la vie de cette manière-là. Des piles de livres rangés sur sa table, un volume semblait se détacher et imposer son titre ; c'était : *Que faire ?* de Tchernychevski.

Oui, que faire ? Amour de mère, amour de fiancée : amours égoïstes qui voulaient faire de lui un homme rangé, un bon fils, bon père, bon époux. Merci ! Et si cela ne me plaît pas ? Dois-je me plier à votre façon de comprendre la vie ? Mais peut-on faire vivre un poisson dans un sac de clous ?

En s'habillant pour aller au travail, Adrien songeait :

« Et que diront-elles, demain, quand je leur amènerai ici Mikhaïl ? Ce sera du joli ! »

À l'idée que sa mère pourrait refuser de satisfaire cette exigence, il s'écria tout haut :

– Nom de Dieu ! Qu'elle essaie seulement ! Je m'en irai plutôt par le monde avec Mikhaïl.

Oui, Adrien, tu as raison : puisqu'il faut que tu vives ta vie, en obéissant à ton destin et puisque cela ne se fait pas sans trancher dans le vif, frappe, mon garçon.

Commence par frapper d'abord sur celle qui t'a donné la vie. Cela ne te coûtera pas cher, aujourd'hui.

*

Au moment de partir, Adrien aperçut dans la cour la silhouette du petit Séraphime, l'apprenti lipovan(8) de son patron. Les mains dans les poches, le museau en l'air, à la manière des chiens qui aboient à la lune, le gamin cria devant la fenêtre, avec son fort accent russe :

– Monsieur Adrien ! *Mastoro* Pétrak vous fait dire qu'il a pris une cuite, hier soir, plus que d'habitude, et qu'il n'y aura pas de chantier prêt ce matin.

– Et quand y en aura-t-il ?

– Peut-être à une heure, qu'il a dit.

– Bien, Séraphime… Entendu…

Et aussitôt il pensa à Mikhaïl :

« Il est six heures… Il doit sortir à l'instant avec sa marchandise, je le rattraperai encore avant qu'il parte. »

Mais, en passant devant les fenêtres de la belle chambre que Léana occupait sur la rue, il ne put s'empêcher d'y donner un coup d'œil de renard.

– Entre, lui cria-t-elle, encore couchée. Où vas-tu, du moment qu'il n'y a pas de travail ce matin ?

– Ah, tu as entendu Séraphime ? fit-il en entrant.

Et il ne sut plus quoi répondre pour lui mentir. Il avait été brusquement étourdi par l'odeur et le désordre sensuels qui régnaient dans cette chambre de jeune fille. Elle s'en aperçut et ramassa plus encore ses couvertures.

– Où vas-tu si tôt ?

– Je vais… je crois que je dois aller… pour…

Sa tête tournait comme une girouette, alors que des yeux et du nez il mettait la chambre sens dessus dessous, tant Léana était belle, ce matin-là, dans son lit.

– Allons, allons ! Ne cherche pas à me mentir ! Dis-moi la vérité : où vas-tu à cette heure-ci ?

Immobile au milieu de la pièce, la casquette à la main, il la regarda en face. La vérité ? En effet, s'il la lui disait ? Peut-être que son âme jeune, enthousiaste, le comprendrait. Ce serait autant de gagné pour le pauvre Mikhaïl. Et, à brûle-pourpoint, il la questionna, en lui caressant les cheveux :

– Dis-moi, Lénoutza : aimerais-tu mon frère, si j'en avais un ?

– Ça dépend ! fit-elle, avec malice. Mais de quel frère veux-tu

parler ? De Samoïla Petrov ?

– Non… Pas de lui… Samoïla, c'est facile de l'aimer : il est heureux ; alors que l'ami qui m'est très cher et que je voudrais te recommander, se présente moins bien, puisqu'il est malheureux.

– Qui est-il ? Tu me rends curieuse !

– C'est le domestique de Kir Nicolas, dit Adrien, aussi tranquillement que s'il eût dit : « C'est le fils du chef de gare, le futur procureur. »

La stupéfaction fit à ce point s'oublier Léana qu'elle rejeta sa couverture et leva vers le ciel, exaspérée, ses beaux bras nus :

– Seigneur ! Ce pouilleux ? N'es-tu pas fou, Adrien ?

Adrien entendit la vilaine insulte adressée à son ami en même temps qu'il suivait des yeux le mouvement de ce trésor charnel mis au jour, et un tel accouplement de beauté et de laideur lui apparut comme une imprécation lancée par une déesse vulgaire. Évanoui le plan qu'il caressait déjà, d'une vie heureuse entre sa mère, sa Lénoutza, et son Mikhaïl ! « Pouilleux ! »

Un poids écrasant pesait sur lui. Sans dire un mot, il se dirigea, défaillant, vers la porte. Léana cria. Il n'entendit qu'un bruit. Sa tête, pleine tout à l'heure de cette chambre voluptueuse où il eût aimé vivre une éternité, était remplie maintenant de l'image de Mikhaïl, le regardant une dernière fois avant qu'il se séparât de lui, et semblant dire :

« Je ne crois pas à tant de bonté… »

*

Mais son désespoir ne fut pas long. Dehors Adrien retrouva vite son aplomb : si Léana ne voulait pas de son ami, c'est lui qui en voudrait !

Il passa devant la pâtisserie et vit que les paniers à platchynta et covrigi(9) n'étaient plus à leur place, sur le four. Mikhaïl était donc parti. Il se mit à courir à toutes jambes vers le port, comme si un danger eût menacé la vie de son ami.

À la première descente, il hésita, se demandant s'il fallait prendre ce chemin ou le suivant, puis il s'y engagea quand même, le jugeant plus court, et lorsqu'il se trouva dans le labyrinthe des wagons à céréales, il eut le plaisir de voir Mikhaïl avancer lentement parmi les voies ferrées désertes. Il eut le plaisir, la douleur aussi, car Mikhaïl, le dos courbé sous le poids d'environ quinze kilos de marchandises, la courroie du panier passée autour du cou et chancelant à chaque pas, lui apparaissait comme le symbole même de la résignation. Il cria de loin :

– Mikhaïl !

Celui-ci se retourna avec lenteur et, à la vue d'Adrien, posa son panier à terre. Adrien le joignit d'un bond :

– Bonjour, Mikhaïl, dit-il, lui donnant la main. Je viens vous accompagner à la vente : je m'y connais.

– Vous faites bien, répondit Mikhaïl, lui serrant la main et souriant.

Adrien sentit du baume couler sur la plaie faite par Léana. La parole de Mikhaïl était chaude, sa poignée de main également, et son visage, enflammé par la fatigue, exprimait la joie par ses yeux, qui brillaient et regardaient franchement les yeux d'Adrien. Le jeune homme trouvait son ami bien moins farouche que lors de leur première rencontre.

– Mais, vous savez, ajouta Mikhaïl, nous ne pouvons pas nous attarder ici, car si j'arrive avec de la marchandise refroidie, les manœuvres vont jurer.

– C'est vrai, approuva Adrien. Il faut se débarrasser de ça au plus vite. Je faisais la même chose.

Et disant cela, il saisit le panier, passa la courroie sur une seule épaule et fila. Mikhaïl, pris au dépourvu, n'eut pas le temps de l'en empêcher. Il se mit à le suivre rapidement, en traînant ses bottes et en protestant :

– Non, je ne veux pas que vous portiez mon panier ! Ça, c'est mon affaire !

Mais l'autre, avec ses longues jambes et plus vigoureux, allait toujours :

– Ça ne fait rien ! Vous le reprendrez plus loin.

– Donnez-le-moi tout de suite ! Attendez !

– Tout à l'heure ! Un bout seulement, pour que vous puissiez souffler un peu. La courroie vous a fait une marque rouge sur le cou. Et puis, je suis plus fort que vous, soyez raisonnable !

Et Adrien allait presque en courant. Mikhaïl se résigna à le suivre de loin.

Au moment de déboucher sur le « quai n° 6 », où une fourmilière d'hommes en bras de chemise chargeaient un bateau hollandais, Adrien s'arrêta et passa le panier à son ami.

– Le voilà, maintenant, fit-il. Il n'y a pas de mal, je pense. On fait parfois cela, même pour un inconnu.

Mikhaïl lui prit les mains et lui dit, avec cette franchise, cette sincérité, qu'Adrien reconnut ensuite pendant toute leur amitié :

– Certainement, Adrien, je suis obligé de voir en vous un homme au

cœur brave, un cœur d'ami oriental. Pourvu que vous ne m'obligiez pas à ce qui me déplaît trop.

Adrien, sans faire cas de l'avertissement, fut si touché de cette première conquête qu'il se sentit de force, à ce moment, à empoigner un wagon avec ses deux bras et à le renverser.

*

Au foyer de travail du « poste n° 6 », où Mikhaïl vendait sa marchandise en moins d'une heure, les débardeurs sautèrent sur le panier dès qu'ils l'aperçurent. Ils le prenaient d'assaut pendant qu'il était encore chaud, car les covrigi froids n'ont plus de saveur et la platchynta figée n'est bonne que pour des chiens. Comme ils travaillaient à la tâche, personne ne pourrait les empêcher de manger, mais quelle tristesse de les voir mastiquer et avaler en courant avec le sac de cinquante ou de cent kilos sur l'épaule nue, meurtrie, la chemise trempée de sueur, le cou raidi !

Toujours pressés, ils débordent le vendeur. Mikhaïl doit défendre son panier contre les larcins, tenir sa marchandise couverte avec un sac et demander le sou d'avance. Cela n'empêche que, lorsque le panier est vide et qu'il compte l'argent de Kir Nicolas, bien des sous lui font défaut.

Adrien aide Mikhaïl de son mieux et crie aux manœuvres, qui le connaissent, qu'ils ne doivent jamais voler cet ami-là, car c'est un étranger d'une tout autre condition, mais que l'ignorance de la langue roumaine et la misère momentanée obligent à gagner ainsi son pain.

Puis, la vente finie, et Mikhaïl content de voir son panier se balancer sur son épaule, avec le sac et la boîte à sous, Adrien demanda :

– Vous plaisent-ils, nos gaillards du port, vos clients ?

– Ils m'amusent, s'exclama Mikhaïl, le regard perdu sur le fleuve.

– Ils vous amusent ? Pas toujours… Quand je faisais votre métier à la caserne et qu'ils me volaient, je ne trouvais là rien d'amusant, car je devais en rendre compte à Kir Nicolas.

– Je le dois, moi aussi, mais Kir Nicolas sait que ces « clients-là » sont capables de voler « les œufs sous la couveuse sans qu'elle s'en aperçoive ». J'y veille tant que je peux, mais ils me volent quand même. Cela m'amuse. Comment peut-on ne pas s'amuser lorsqu'on voit des hommes qui sont pour la plupart des pères de famille, des défenseurs de la patrie ? Ils témoignent devant la justice, élisent des maires et des députés, et ils viennent devant mon panier se livrer à toutes les singeries imaginables, pour arriver à la fin à m'escamoter un sou. Et remarquez que parfois je m'aperçois du vol à temps, mais c'est

si adroitement fait que je suis désarmé par cette adresse même : elle vaut, à elle seule, beaucoup plus qu'un sou. Et alors je me demande : pourquoi font-ils tant de prodiges pour un si maigre résultat ? Ils ne sont pas pauvres à ne pouvoir s'acheter cette gourmandise. Ils ne sont pas des voleurs non plus ; ils sont des travailleurs ; ils gagnent même de belles journées. Et si le voleur de profession n'a rien qui étonne, en revanche l'homme honnête qui gagne sa vie et se déshonore pour un sou est un paradoxe que je ne comprends pas. Le comprenez-vous ? interrogea Mikhaïl, avec le plus grand sérieux.

– Je n'ai pas songé à ces choses-là, répondit Adrien.

– Eh bien, pensez-y. Ce sont des bizarreries de la nature humaine. En y réfléchissant, vous devinerez la nature de l'amusement que j'y trouve.

– Et vous ne cherchez pas à leur reprendre la marchandise volée ? demanda Adrien.

– Non, je ne cherche pas. Il ne faut même pas tenter : ils vous tueraient plutôt que de reconnaître le larcin ; l'homme honnête se révolte alors, vexé, et il est prêt à commettre un crime pour sauver son honnêteté. C'est par des fautes semblables que commencent tous ceux qui deviennent plus tard de véritables bandits. Combien de braves gens, libres aujourd'hui, seraient depuis longtemps au bagne, si on leur avait infligé, à tous, trois mois de prison pour quelques gâteaux chipés. Une fois marqué par le fer de l'impitoyable justice, le meilleur des hommes perd le goût de l'honnêteté.

*

Adrien eût voulu l'écouter ainsi jusqu'au soir, mais Mikhaïl s'arrêta pour fouiller dans son panier :

– Aimeriez-vous manger un morceau de gâteau ou plutôt un craquelin ? demanda-t-il.

– Il vous en reste ?

– Je garde ma ration quotidienne : une livre de platchynta et trois covrigi, dont je ne mange que la moitié.

– Et pourquoi ne vendez-vous pas le reste pour vous faire des sous ?

– Parce que j'aime mieux les donner à de gentils enfants.

– Cependant, cela vous paierait le tabac.

– Le tabac, comme la nourriture, c'est l'affaire de Kir Nicolas.

– Eh bien, ce serait autant de gagné : à côté de vos quinze francs par mois, avec ce déchet vous en auriez vingt-cinq.

– J'ai plus que vingt-cinq, plus même que le double de vingt-cinq !

fit Mikhaïl, avec quelque mystère, dans le regard.

Et voyant qu'Adrien se donnait de la peine pour comprendre, il le prit doucement par le bras (première familiarité, sensible au cœur de celui qui la recevait !) et lui dit :

– Ne vous fatiguez pas le cerveau ! Vous y serez tout à l'heure, vous me comprendrez et vous me donnerez raison.

Tout en parlant, ils n'eurent ni l'un ni l'autre envie de manger. Mikhaïl rejeta son panier sur son dos et continua de longer la rive du fleuve, dans le sens opposé à la maison, vers la miroiterie de Violatos. Adrien s'en réjouit. Il appréhendait à chaque instant le retour de son ami à la boutique. Il savait d'ailleurs que Mikhaïl était maître de son temps jusqu'à midi – heure du sommeil –, vu son travail ininterrompu, depuis deux heures du matin, à la fabrication et à la vente de la marchandise. Mais Mikhaïl n'était pas habitué à dormir à ces heures-là, et passait toujours son temps à lire ou à flâner. Il avait ses courses et ses prédilections que personne ne connaissait, malgré les persistantes questions de Kir Nicolas. Puis, dans l'après-midi – lorsque maître et domestique avaient fait leur petit somme –, une nouvelle fournée sortait de la « locomotive » du « sale Albanais », une nouvelle vente avait lieu entre cinq et six heures, quand la journée de travail prenait fin, et Mikhaïl était libre. Alors il dînait et se couchait, quelquefois avant huit heures du soir.

C'était la même vie du temps d'Adrien. Et celui-ci se réjouissait maintenant de voir que son ami ne pensait pas au retour, semblait heureux, traînait avec nonchalance ses bottes cloutées et s'approchait toujours du point danubien où le bruit du port n'était plus qu'un écho et où commence la sauvage poésie des rives inhabitées. Bientôt, la miroiterie fut dépassée. Un peu plus loin, le quartier grec Karakioï poussa ses dernières maisonnettes, là tout en haut, jusqu'au bord du plateau sur lequel est bâtie la ville de Braïla, dont la fine taille de vraie belle fille se laisse ici enlacer par son amant infidèle, trop complaisant avec ses innombrables maîtresses parsemées sur sa longue route, des montagnes de la Forêt Noire jusqu'à Soulina qui reçoit de lui le dernier baiser – Danube au corps d'argent et à la crinière verte !

Ce Karakioï, aujourd'hui disparu – nid des Levantins à la Kir Nicolas –, qui chantera jamais ses joies et ses gémissements ? Célibataires ou mariés ; hommes, femmes et jusqu'aux enfants, portant tous dans la voix et le regard la nostalgie de leurs inoubliables patridas – qui nous dira l'ivresse navrante, les soupirs, les larmes, qu'il leur en coûtait de s'entendre traiter de « sale nation », chaque fois qu'ils mettaient le pied dans la rue ? Qui nous dira pourquoi tous descendaient dans ce Karakioï perché sur le Danube et sa forêt de mâts ? Pourquoi se serraient-ils les uns contre les autres au point d'arriver à arracher du

terrain au vide et à se créer ainsi ces cours aériennes qu'on voit soutenues par un enchevêtrement de poutres, à donner le frisson ?

Hélas !… Qui nous dira jamais pourquoi le cœur humain renferme la haine à côté de l'amour ?

Par une coïncidence qui devait sceller leur amitié, leur faire oublier leurs divergences de vues de plus tard, confondre leurs vies et les rendre inséparables, Mikhaïl se rencontrait avec Adrien dans le même immense amour de la nature : formidable jet de lumière qui obscurcit toutes nos mesquines opinions, nos pauvres idées, nos misérables jugements. Ils s'en aperçurent ensemble, en arrivant à cet endroit pittoresque ; ils furent saisis de ce plaisir muet qui se reflète dans le regard, lorsqu'on découvre la même passion chez celui qu'on aime. Leurs pas, conduits par la même volonté, s'arrêtèrent ici machinalement, et Mikhaïl le premier se laissa choir sur le limon durci de la berge. Adrien, attendri par les souvenirs de son cher Karakioï, leva les yeux vers les habitations nichées au bord de plateau :

– C'est là-haut, dit-il, que j'ai appris la langue grecque, il y a six ans, au prix d'inoubliables souffrances.

– Toute vraie conquête s'obtient au prix de souffrances, répondit Mikhaïl, qui s'occupait maintenant à découper son gâteau en cinq parties égales.

Adrien voulut lui demander pourquoi il faisait cela si savamment, quand des cris d'enfants, parlant le grec, retentirent du plateau :

– Tiens ! Mikhaïl est déjà là ! lança l'un d'eux.

– Qui-i-i ? s'écria un autre, plus loin.

– Mais Mikhaïl, je te dis, le marchand de gâteaux !

Puis, des noms grecs appelés à tue-tête :

– Hristos ! Stamati ! Vassili ! Venez vite !

– Voici mes amis, dit Mikhaïl, en se levant.

Les petits Grecs dégringolèrent les sentiers abrupts du talus, comme de vraies chèvres, entourèrent Mikhaïl – frimousses réjouies, nez au vent, yeux fureteurs – et lui prodiguèrent force coups de poing :

– Tu n'es pas venu hier, lui reprocha celui qui était le plus grand et qui menait la bande.

– Non, parce que c'était fête, s'excusa Mikhaïl, souriant et tout heureux de les revoir.

– Oh, fête, quelle fête ? grimaça l'enfant.

– Une *masquera !* s'exclama un autre.

Le premier, apercevant Adrien qui les regardait, curieux de cette familiarité, le désigna de la tête à Mikhaïl, et demanda :

– Qui c'est, celui-là ?

– C'est un ami.

– Ah, tu as maintenant un ami ?

– Oui, mais il n'aime pas mes gâteaux.

Mikhaïl avait bien visé : le petit, ne voyant plus un concurrent en Adrien, alla lui donner la main :

– Parles-tu le grec ? lui demanda-t-il.

– Oui.

– Mais tu n'es pas grec !

– Non, je suis roumain.

– Dommage ! fit le petit nationaliste.

– Pourquoi « dommage » ? demanda Adrien.

– Parce que nous sommes une grande nation, riposta l'enfant.

Adrien voulut le piquer :

– Oui, dit-il, vous êtes une grande nation, mais tu es quand même venu manger notre mamaliga(10).

– Jamais ! s'écria le gamin, furieux ; c'est une pâte à cochons !

– Tu as raison, Yani, dit Mikhaïl. Moi non plus je ne l'aime pas.

Et il procéda à la distribution de la platchynta, quand les regards des enfants soupesèrent rapidement le poids des morceaux.

– Vous êtes cinq aujourd'hui, au lieu de quatre, comme d'habitude, observa Mikhaïl, mais je vous donne ma part aussi, pour que vous trouviez votre compte.

Le plus âgé expliqua, en se pourléchant les babines :

– Sais-tu, Mikhaïl, qui est le nouveau ?

– Non.

– C'est Hristodoulos, dont je t'ai parlé, le fils de la pauvre Caliopi que son mari bat tous les soirs.

L'enfant ainsi présenté intervint, afin de rendre l'affirmation moins catégorique :

– Cependant, fit-il, hier soir papa est rentré si soûl qu'il n'a pas pu battre maman, mais il a brisé la lampe à pétrole et nous avons failli brûler.

– C'est un progrès ! dit Mikhaïl, regardant Adrien avec des yeux

tristes.

*

Peu après, les enfants partis, les deux amis reprirent leur route sur le limon, et Mikhaïl dit, d'une voix lourde d'émotion :

– Voyez-vous, Adrien, où je place mes économies ? Ces enfants sont toute ma famille dans votre beau pays ; ils sont les seuls qui m'aiment sincèrement, les seuls qui m'attendent avec plaisir ; ils m'ont aimé et attendu bien avant que je fusse marchand de gâteaux, alors que, à peine arrivé à Braïla, je rôdais, dans le port, crevant de faim. Ils sont les seuls aussi qui ne m'appellent pas « pouilleux », comme toute la rue Grivitza, depuis quinze jours qu'elle me connaît.

Adrien, ne pouvant plus maîtriser ses larmes, couvrit son visage, comme pour se protéger les yeux du soleil qui venait de rompre brusquement les nuages, et pleura en silence. Il avait compris avant que son ami eût parlé. Et les paroles vibrantes que Mikhaïl venait de prononcer ne firent que lui marteler le cœur. Le mot « pouilleux », qui lui rappelait Léana et la scène du matin, lui donna le coup de grâce.

Il prit la main de Mikhaïl et dit, en sanglotant :

– Pauvre ami… Je vous demande pardon… Je sais tout ce qui se passe…

Devant cet éclat de sincérité, Mikhaïl eut lui-même des larmes dans la voix :

– Allons, Adrien, soyons forts… Ne pleurons jamais que dans notre cœur. La vie n'est pas digne de nos larmes…

Mais Adrien pleura tout son soûl. Il voyait en Mikhaïl un homme terriblement accablé par l'injustice : le premier ami que son âme découvrait était un écrasé. Misère et offense, voilà ce que sa ville natale avait réservé à un tel homme.

Et il aurait voulu le faire immédiatement sortir de son taudis, l'amener à la maison et lui offrir tout ce dont il disposait, mais il se rendait compte qu'il y avait en Mikhaïl une volonté tenace trempée dans le malheur, pour laquelle il fallait avoir des égards, de la prudence, beaucoup de sincérité et d'amour, s'il voulait la désarmer.

Mikhaïl fut très ému de cette marque de bonté. Cela lui parut une véritable révélation. Malgré le mur qu'il avait élevé entre lui et le monde, malgré son scepticisme, il était trop intelligent, trop riche de vie intense, pour ne pas se convaincre qu'il n'y a pas de glace qui puisse résister au feu de l'amour. Certes, Adrien ne l'avait pas encore gagné, mais cet incident imprévu contribua merveilleusement à ouvrir une brèche dans la méfiance de Mikhaïl, à laisser passer la flamme qui devait réchauffer son cœur atteint par l'horrible gangrène du Néant.

Aussi, voyant qu'Adrien s'était engourdi, le visage caché dans ses mains, il lui toucha doucement l'épaule :

– Eh bien, voilà… J'avoue que vous me faites du bien, Adrien… Je me sens moins seul… Et je vous promets de me rencontrer avec vous de bon cœur, à l'avenir. C'est vrai, je n'y croyais pas, je ne me doutais pas, mais en effet vous êtes un ami, un ami…

Adrien le regarda, mine éplorée :

– Si je suis un ami, dit-il, comment voulez-vous que je reste indifférent à votre malheur ? Comment pourrais-je me séparer maintenant de vous et aller vivre là où je trouve de l'affection, un lit et un repas propres, tout en sachant que vous retournez à votre taudis et à votre solitude ? Si nous étions tous deux des misérables, alors oui. Mais, moi dans le bien-être et vous dans la détresse, cela, non ! Cette amitié-là n'est et ne sera jamais la mienne. Et vous, qui me forcez à cette indifférence, vous êtes injuste avec moi, vous êtes cruel. C'est affreux, affreux… Vous me faites mal…

Adrien avait raison. Mikhaïl était injuste avec lui. Et c'était vraiment affreux.

Assis là, près d'Adrien, avec, entre les mains, sa casquette qu'on eût dit ramassée dans une poubelle, ainsi que sa chemise sale ; son veston gris, déchiré partout, le col crasseux, les manches repliées trop longues ; avec sa culotte monstrueusement rapiécée ; ses bottes durcies et éculées ; ses poux qui surgissaient parfois pour disparaître à nouveau ; avec ses bras abandonnés entre les jambes, dans une attitude de paix impossible – et, au milieu de cet amas de misère, deux yeux qui vous fouillaient le cœur et le cerveau, qui comprenaient le regard doux de la bête et parlaient éloquemment à l'âme ouverte de l'amitié –, connaissez-vous, ô amis, une plus lamentable image de l'injustice ?

(Ami vaincu par la solitude, où que tu te trouves, dans ce monde, ressaisis-toi et sois grand comme la joie, comme la douleur, devant l'inconnu qui vient t'offrir promptement son cœur ! Ne marchande pas le trésor que tu caches au trésor qui t'est offert ! Quels que soient les orages qui aient pu dévaster tes espérances, sois noble, sois confiant, crois toujours à la propre chaleur de ton âme et ne la refuse jamais à l'assoiffé qui te la mendie : du moment que tu la sens en toi, tu peux être certain que tu n'es pas le seul à la posséder – car nul n'a le monopole de la belle vie –, et mieux vaut être dupe cent fois en une heure que de faire tort à un seul ami de ta trempe !)

*

Il était neuf heures quand un soleil aux rayons doux chassa complètement les nuages et la fraîcheur matinale. La surface du fleuve devint étincelante. La forêt de saules pleureurs, sur l'autre rive,

s'emplit de détails, et tout au fond apparurent, estompées sur l'horizon, les montagnes mélancoliques de la Dobroudja.

Les deux amis se taisaient dans la même crainte religieuse des choses inexprimables, mais avec des sentiments différents.

Adrien, le cœur gros, les yeux hagards, fixait le clapotement des vagues qui caressaient le sable et tâchait, comme avec de petites mains invisibles, de rassembler quelques idées, de leur donner une suite et de trouver une solution qui lui permît de vaincre l'opposition de Mikhaïl à ses projets généreux.

Mikhaïl était troublé lui aussi, mais il n'avait aucune peine à voir juste. Il savait ce qu'Adrien voulait, et il ne lui reprochait dans sa pensée que de vouloir son bien malgré lui, c'est-à-dire d'une façon qui blessait son amour-propre.

Le voyant calmé, il lui demanda :

– Travaillez-vous ce matin ?

– Non. À partir d'une heure seulement.

– Eh bien, voulez-vous que nous passions un moment ensemble de l'autre côté du fleuve ? Cela nous ferait du bien à tous les deux.

Adrien écarquilla les yeux : si on lui avait annoncé que son père avait ressuscité des morts, il ne se fût pas senti plus heureux.

– C'est vrai ? Vous ne plaisantez pas ? demanda-t-il, le cœur battant de joie.

Et son visage trahit un espoir si enfantin que Mikhaïl en éprouva des remords :

– Puisque je vous le dis, ce n'est pas une plaisanterie. Me croyez-vous un ours ?

– Il y a quelque apparence !

– Certes, quand je le veux ; mais pensez-vous que c'est à tort ?

– Je devine bien des choses…

– Il ne s'agit pas de deviner, car alors on est ou au-dessus ou au-dessous de la vérité… Il s'agit de voir ce qui est. Et maintenant, allez chercher une barque avec un rameur qui ne sache pas le grec.

Lorsque Adrien revint avec le batelier, Mikhaïl l'interrogea :

– Vous êtes-vous assuré qu'il ne comprend pas notre parler ?

– Oui.

– Comment ?

– Je lui ai demandé en grec de me passer sur l'autre rive et il ne m'a pas compris.

Mikhaïl songea :

« Il n'est pas bête, ce garçon. »

Et il monta le premier, allègrement, se plaçant de façon à avoir le dos tourné au rameur. Adrien s'assit à la poupe, en face de son ami, qu'il considéra avec frayeur après ce bref examen de capacité.

– Comme c'est bien, dit-il, de pouvoir parler une langue étrangère à des oreilles indiscrètes.

– Et c'est encore mieux d'en pouvoir parler plusieurs, car le grec est très répandu à Braïla, compléta Mikhaïl.

– Vous en connaissez beaucoup ?

– Quelques-unes…

– Lesquelles ? demanda Adrien, touchant à un de ses grands désirs : celui de connaître plusieurs langues.

Mikhaïl sourit, embarrassé – son adorable gêne, qui revenait chaque fois qu'il était trop directement questionné sur son savoir ou sur sa vie. Il répondit :

– … Vous avez vu le français. Vous verrez les autres lorsque les occasions se présenteront.

Cette réponse en eût dit long à tout autre qu'Adrien. Elle ne dit rien à notre jeune homme, qui tourna la question et crut la poser plus discrètement, en demandant :

– Vous n'êtes pas grec…

– Non… fit Mikhaïl, le visage coloré d'une certaine pudeur qui aurait dû désarmer Adrien, s'il avait eu un peu plus d'expérience de la vie.

Mais comme il n'en avait pas, il continua :

– … français ?

– Non plus…, dit Mikhaïl, regardant au fond de la barque.

Et levant brusquement la tête, la mine sévère, il appliqua au maladroit la première punition amicale :

– Je vous conseille, Adrien – si mon amitié vous intéresse et si vous voulez la gagner –, de ne plus être à l'avenir si indiscret avec moi. Il est des choses que je dois taire, pour vous et pour moi. Il en est d'autres à l'égard desquelles je ne vous demande qu'un peu de patience, pour que vous les appreniez. Quand je veux parler, il n'est nullement besoin de me tirer par la langue… Je parle. Et passons là-dessus…

Adrien comprit, bien mieux qu'on ne l'eût espéré d'un tempérament comme le sien.

*

Ils avaient traversé le fleuve. La barque se mit à longer la rive droite vers l'aval, se faufilant sous les branchages des saules à la manière d'une navette de tisserand. Quoique habitué à ce genre de promenade, Adrien n'avait jamais été plus ému qu'à cet instant où, pour la première fois de sa vie, il sentait enfin près de lui l'être humain qui le comprenait, l'ami qui venait de se faire aimer au point de vous bouleverser l'existence.

Alors, Mikhaïl, qui mettait de l'ordre dans son propre bouleversement, aborda de front son compagnon. Il dit :

– Expliquez-moi, Adrien : tout à l'heure, lorsque vous disiez que j'étais « injuste » avec vous et que je vous faisais du « mal », qu'en pensiez-vous ? Comment me voyez-vous ?

– Mais… répondit Adrien, craignant d'avoir vexé son ami ; je vous vois dans un état qui n'est pas conforme à votre dignité, et je pense que cela doit faire souffrir…

– Comment savez-vous que cela doit me faire souffrir ? Vous l'ai-je dit ?

– Non, mais je le suppose. La manière n'est pas agréable. J'en ai goûté.

– Et êtes-vous sûr que je suis dans la *misère ?*

Cette question paradoxale renversa Adrien. Il ne comprenait plus rien. Il écarquilla des yeux étonnés. Et sa mine fut telle que Mikhaïl éclata d'un rire bref, joyeux, qui désorienta l'autre davantage encore. Adrien ne savait plus que croire de cet homme qu'il considérait comme l'un des plus malheureux, et qui se riait de son malheur avec une vraie gaieté. Ainsi, du premier coup et avec facilité, Mikhaïl lui fit tomber l'arme des mains. Son naïf désarroi, fréquent devant tout paradoxe, son désappointement sincère devant tout renversement des vérités acquises, gagnèrent le cœur de Mikhaïl mieux que le plus bel acte de générosité. Il devait en faire plus tard un de ses délices.

– Donc, d'après vous, dit-il en maîtrisant son rire, il n'y aurait pas de plus triste état que le mien.

– À part la maladie et l'emprisonnement, non, il n'y en a pas.

– Eh bien, détrompez-vous. La misère, la vraie – celle qui rend la vie impossible –, ce n'est pas ce dénuement complet et cette crasse dans lesquels vous me voyez, mais bien l'abominable situation de l'homme qui possède toutes les ressources dont il a besoin pour goûter pleinement la vie qu'il aime, et qui ne peut le faire. J'ai connu cela et j'ai été vraiment misérable ! Aujourd'hui je suis heureux : je barbote comme un canard dans les eaux qui m'étaient inaccessibles autrefois.

Vous ne vous en apercevez pas ?

Adrien le regarda stupidement, sans pouvoir répondre, tandis que Mikhaïl montrait des yeux railleurs ; puis – avec un mouvement du bras qui voulait dire : « laissons ça » – il lui mit la main sur le genou :

– Je voudrais vous poser une question, fit-il.

– Parlez… demandez tout ce que vous voulez… Je n'ai pas de secret pour vous… s'écria Adrien dans un mouvement de dépit qui amusa Mikhaïl et le disposa favorablement.

– Avez-vous des amis intéressants ?

– Non. Je n'ai que des connaissances. L'amitié, telle que je la comprends, je ne l'ai pas encore rencontrée.

– Comment comprenez-vous l'amitié ?

Adrien répondit avec désinvolture :

– Mais, c'est simple, voilà : aimer l'art qu'on comprend, la nature et l'homme, jusqu'au-delà du sacrifice.

– Jusqu'au-delà du sacrifice ! s'exclama Mikhaïl, avec quelque tristesse. C'est l'idéal. Seulement, la vie n'entre pas tout entière dans le cercle que vous venez de tracer.

– Et pourquoi pas ? s'écria Adrien, enflammé. Celui qui aime tout ce qui est beau ne peut pas ne pas être généreux.

– Pas toujours, mais admettons votre conception : ce n'est pas tout. Il y a de profondes différences de race et d'éducation qui empêchent parfois les meilleurs hommes de s'entendre. Avez-vous lu quelque chose sur les caractères, les tempéraments, la nature des sensibilités humaines ?

– Non, je n'ai rien lu.

– Qu'est-ce que vous lisez ?

– De la littérature : je ne comprends que cela.

– Quels sont vos auteurs préférés ?

– Balzac, Dostoïevski et ceux qui les approchent.

– Qui vous a guidé vers eux ?

– Mon cœur.

– C'est énorme, si vous dites vrai. Mais la littérature seule ne suffit pas, car, en nous grisant, elle nous empêche souvent de nous instruire. Elle est, pour notre esprit, ce que les ailes sont à l'oiseau : si celui-ci vole sans défaillance, c'est grâce à son regard sûr, non pas à ses ailes. La poésie, c'est un chant d'une heure paisible, et par poésie je comprends toutes les beautés terrestres, toutes les manifestations de

l'art, tout ce qu'on peut aimer. Pourtant, hélas, après avoir chanté, il faut vivre. Et vivre, cela veut dire : lutter contre la vie.

– Vous plaisantez ! fit Adrien.

– … Écoutez toujours, poursuivit Mikhaïl, très sérieux. Imaginez-vous la vie comme une formidable machine, extrêmement complexe, mais entièrement démontée. Ses pièces représentent nos facultés, nos instincts, nos passions, nos besoins. Pour la faire fonctionner idéalement, il faudrait la monter idéalement, et cela ne se peut pas, car son technicien n'est pas encore né ; elle déroute toutes nos connaissances : j'entends pour la faire fonctionner sur les supports de la sociabilité, et parfois même dans le cadre intime d'une vie qui peut se passer de société.

» Les pièces de cette machine s'accordent à s'y méprendre : qu'importe la façon dont vous les ajustiez, elles obéissent, le tout se met en branle, va son train, se contente de ce qu'on lui donne, ou de ce qu'on lui laisse, à l'exemple de l'homme, auquel on peut enlever les jambes, les bras, les yeux, les oreilles, le nez, lui briser la figure, le rendre sourd, muet, impotent – il voudra et pourra toujours exister, car il n'est qu'une goutte de cette éternité qui se contente de rien.

» Ce mécanisme, c'est le monde. Au repos, il fait de la poésie : à deux, dans une chambre ; à mille, dans un théâtre ; ou à cent mille, dans un stade ; il présente une unité, une harmonie, presque parfaites. C'est que, à ces instants-là, il ne vit pas, il rêve. Ainsi : la commère hargneuse, qui verse des larmes de joie sur un roman à dénouement heureux ; les amis qui s'embrassent au coin des rues ; la populace qui exulte et fraternise au son d'un tambour ; les foules électorales qui portent en triomphe les démagogues. Il n'y a là rien à railler. Le premier pilier de la vie, et de la plus ignoble, c'est le désir du bien, la tendance à la générosité, à l'idéal. Mais ce n'est, là, que le rêve. Dès que la pauvre machine humaine cesse de rêver, dès qu'elle se met à vivre, tout s'embrouille, tout craque, tout se disloque, et l'on voit se cracher à la figure ceux qui s'étaient embrassés la veille. C'est la poésie qui voisine l'égout. C'est le rêve qui est coincé par les antagonismes de la vie. C'est la machine sociale qu'un rien fait marcher, mais que nul technicien ne peut faire fonctionner idéalement.

» Tâchez, Adrien, de ne pas trop vous laisser prendre dans ses engrenages : je me permets de vous dire cela parce que j'ai de la sympathie pour vous, et parce qu'il me semble que vous êtes de ceux qui sortent broyés de ces rouages.

*

Adrien sentit un baume lui emplir le cœur, en entendant Mikhaïl déclarer qu'il avait de la sympathie pour lui.

– Mais, répliqua-t-il, je crois qu'avec l'amour, on pourrait mettre les hommes d'accord.

– La vie ne permet pas d'autre amour que celui qui se rapporte à son propre égoïsme, répondit Mikhaïl froidement. Le reste : illusions.

– Comment ? s'écria Adrien ; mon amour est pour les autres : je partagerais jusqu'à mon sang pour vivre avec vous et avec d'autres semblables à vous !

– Il se peut. Mais vous ne comptez pas dans la vie.

– Et pourtant, je considérais cette façon d'être comme la meilleure partie de la vie.

– Bien sûr… Seulement, vous et moi, ou Pierre et Paul, nous sommes dans la vie ce qu'un cheveu est sur le corps : on peut se passer de lui, la vie continue. Car, en créant l'humanité, Dieu a dû procéder, je l'imagine, de la manière suivante : il a jeté d'abord dans son pétrin la glaise humaine telle que nous la voyons, c'est-à-dire pouvant vivoter dépourvue de tous sens et de tous membres. Mais, en l'abandonnant à une telle destinée, sa tonne d'argile n'aurait rien eu qui la fît vibrer à certaines heures ; et alors, le Créateur a trouvé cocasse de lui ajouter d'infimes grains de beauté, d'autres grains de talent, un rien de générosité, quelques brins d'intelligence aussi – à l'exemple du pâté de foie, auquel on ajoute une miette de truffe – puis, après avoir bien pétri sa marmelade, Notre Seigneur y a découpé ses créatures au hasard du couteau. C'est ce qui a donné lieu à la confusion, au malaise, car toutes ces humaines valeurs étaient inassimilables. Comme la truffe dans son pâté, elles sont restées solitaires et indigestes. N'empêche, l'illusion du parfum a réussi. Et c'est pourquoi ce malentendu est navrant.

Ces paroles, contraires à sa foi, attristèrent Adrien. Son regard se porta instinctivement sur la ville, où il essaya de voir le monde avec les yeux de Mikhaïl. Il n'y discerna rien. Il songeait à ses déboires, aux peines de sa mère, à son amour pour Léana dont l'esprit pratique le glaçait, et il voulut mettre le tout dans la sombre lumière projetée par son ami. Aucune conclusion précise n'apparut à ses raisonnements.

Il manquait d'expérience : il avait souffert avec des nerfs robustes d'adolescent oublieux du mal, et sans cesse travaillé par son besoin d'aimer ; il ne comprit pas la conception de vie de Mikhaïl. Mais comme il avait un grand respect pour cet homme, qu'il prenait maintenant pour un stoïque, Adrien s'avoua l'inanité de sa pseudo-instruction et se méprisa. Cela fit qu'il se retrancha davantage dans la certitude de ses sentiments. Là, tout était clair : il aimait sa mère, sa fiancée, le monde même, et il pardonnait à toute cette « argile truffée »

de le mal comprendre. Pour Mikhaïl, qui le comprenait, il éprouva un amour encore plus violent et décida de s'en emparer à tout prix. Cet étranger se révélait l'ami de ses rêves. Il ne le lâcherait pas.

Un navire qui se dirigeait vers Galatz passa à toute vapeur au milieu du fleuve. Des lames impétueuses vinrent se briser contre la rive et prirent leur barque par bâbord. Elle dansa pendant quelques minutes comme une coquille de noix, juste au moment où Mikhaïl, sa blague à tabac sur les genoux, voulait rouler une cigarette. Adrien aperçut le méchant tabac à quatre sous le paquet et l'arrêta :

– Ne fumez pas cette vilaine *mahorka,* dit-il ; tenez, j'en ai du meilleur.

Et il lui offrit avec insistance son tabac à dix sous les vingt grammes. Mikhaïl, visiblement contrarié, mais toujours son bon sourire aux lèvres, dut se soumettre, pour faire plaisir à ce grand enfant, puis, lorsqu'ils eurent allumé leurs cigarettes, il dit :

– Je crois, Adrien, que nous serons amis un jour, mais, pour en arriver là, ne devrons-nous pas commencer par nous battre ?

– Nous battre ? s'écria Adrien ; et pourquoi ?

– Parce que, entre autres défauts que vous devez avoir, j'en vois un qui est accablant pour certains êtres : c'est celui de vouloir donner à quelqu'un sans lui demander s'il désire, et c'est terrible, car on est plus malheureux de ne pas pouvoir accepter d'un homme qu'on estime que de se voir déposséder de son bien par la violence. La violence de la générosité est la plus affligeante de toutes, lorsqu'on ne peut la subir. Et cela arrive, si paradoxale que cette vérité vous paraisse.

– Mais, fit Adrien, perplexe, moi j'accepterais d'un ami avec la même facilité ! Je lui demanderais même, si j'avais besoin.

– C'est tout à fait dans les natures comme la vôtre : c'est le contrepoids de votre capacité de donner. Mais, mon pauvre ami, si vous êtes venu au monde bourré de cette violence, je vous plains : elle vous brouillera, un jour, avec tous les hommes, amis et indifférents.

Adrien s'emporta, rouge de colère :

– Alors, au diable ! Qu'est-ce que l'amitié, sinon l'amour pour l'homme ? Et peut-on concevoir un amour qui ne nous fasse pas donner tout ce que nous possédons, depuis l'argent, qui est ce qu'il y a de plus facile à donner, jusqu'à la vie, qui est le bien suprême ? N'y a-t-il, dans le monde, que l'amitié de brasserie, où chacun paie sa consommation ? N'éprouve-t-on pas la même joie réciproque à donner qu'à recevoir ? Ou voulez-vous me faire croire que je suis fou ?

Pelotonné sur ses genoux – sa position favorite lorsqu'il écoutait –, Mikhaïl regardait le fond de la barque et s'acharnait à secouer la cendre de sa cigarette au risque de se brûler le petit doigt. Il ne répondit rien. Adrien, ne sachant ce qu'il pensait, revint à la charge :

– Ne vous figurez pas qu'en me parlant de la sorte, vous arriverez à vous dérober à mes sens, ou à ébranler d'un iota ce que j'ai toujours senti battre là, dans ma poitrine. Quoi qu'il advienne de moi, et en dépit des prédictions que vous me faites, non, non, je ne cède pas ! Je sens comme ça, et s'il se trouve un seul homme au monde qui aime mon amitié, il me suffira, il sera pour moi toute l'humanité. Pour le découvrir, je bouleverserais la terre, et au cas où je ne le rencontrerais jamais, je croirais en lui, je croirais, je croirais !…

Mikhaïl avait jeté sa cigarette, et maintenant, une main dans l'eau, contemplait immobile le sillon qu'elle y traçait. Il évitait de regarder Adrien dans les yeux ; néanmoins, son attitude montrait qu'il écoutait avec une grande attention.

Adrien continua à vouloir le convaincre que le soleil brillait :

– Si vous me permettiez de passer à notre cas, il me serait plus facile de m'expliquer. Je vous ai vu, et j'ai tout de suite senti pour vous de l'attachement. Je sais à présent que vous êtes un homme instruit, donc, je ne me suis pas trompé, car j'ai deviné cela dès que votre regard s'est croisé avec le mien, hier, quand vous lisiez *Jack* et ne vous doutiez de rien. Je crois encore que vous avez un cœur d'ami, de véritable ami, tel que je l'entends. Je le crois et il est inutile de me demander pourquoi je le crois. Pourquoi ne l'ai-je pas cru avec d'autres ? Car je cherche l'amitié depuis que je me suis senti malheureux de goûter seul tant de beautés, que la Création a faites pour qu'elles soient partagées. Mais avec qui les partager, Seigneur, quand ni ma mère, ni celle que je considère comme ma fiancée, ni aucune de mes connaissances ne savent même pas de quoi il s'agit ? Et qui, mieux que vous, saurait comprendre comme il est dur de se sentir étranger dans sa propre ville et dans sa famille, navrant de se voir traiter de vaurien précisément parce qu'on porte en soi un monde de passions, un monde de rêves, les plus fortes joies de l'existence ? Il y a des moments où je fuis ces êtres que j'aime et où je viens ici, seul, crier ma rage à ce fleuve et lui demander un ami, un vaurien comme moi !

» Et quand les choses sont ainsi, vous voudriez que je fusse avec vous calculé, mesquin, égoïste ? Mais ce serait me rendre heureux et m'honorer que de me laisser prendre part à votre peine, ce serait rendre justice à l'amitié que d'accepter l'aide d'un ami comme une chose due. C'est la seule générosité pure que je connaisse ; toutes les autres sont intéressées. Je crois même que c'est la seule qui ne doive pas blesser.

» Partager son bien avec des parents qui ne sont que des parents, ou se dépouiller pour une femme qui n'est qu'une femme, dites-moi : quel est le lien de sang que j'ai, moi, avec ces gens qui se font l'aumône ? Non ! Le seul être qui aurait droit à ma vie, ce serait celui auquel je me livrerais et qui se livrerait à moi, *par amitié.* Tout le reste est digne d'une brute.

*

La barque côtoyait un îlot désertique, un peu surélevé et fourré de saules. Mikhaïl se leva brusquement, fit signe au batelier d'aborder et, sans attendre l'approche de la terre ferme, sauta dans l'eau basse jusqu'à mi-bottes.

– Dites à l'homme de nous attendre ! murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

Adrien avait deviné, dans la précipitation de son ami, que l'émotion le prenait à la gorge. Il débarqua à son tour et le suivit.

Mikhaïl alla jusqu'au bord d'une petite mare, entièrement couverte de gros nénuphars blancs, ou plutôt de leurs immenses feuilles, vaste tapis qui reposait lourdement sur la surface de l'eau dormante. Tout autour, une haie vivante de roseaux bordait ces perles aquatiques cachées dans la solitude marécageuse. Adrien s'approcha et resta ébloui devant ces pétales d'hermine veloutée, qui relevaient avec pudeur leurs corolles appuyées sur un bout de tige à peine visible. Il se pencha et saisit un bouton qui s'épanouissait. Une longue tige, de plus en plus épaisse et d'un beau vert, le suivit. Mikhaïl, qui restait muet à contempler, les mains dans les poches, dit à son ami :

– Il ne faut pas le rompre… Là, il est beau ; l'emporter, c'est le profaner…

Adrien le lâcha doucement. Il ne se souvenait plus d'avoir touché ces beaux lis sauvages depuis le temps, si éloigné, où, enfant, il accompagnait oncle Dimi à la coupe interdite des roseaux, et Codine à la chasse aux canards.

Les deux amis s'assirent sur l'herbe charnue qui avait poussé sur des monticules d'anciennes alluvions et qu'avait abondamment nourrie une humidité permanente.

Ils regardaient et se taisaient. Mikhaïl était courbé et comme enfoui dans le sol. Adrien avait enfoncé les mains dans l'herbe et grattait lentement la terre molle pour en sentir la fraîcheur.

Devant eux, la mare baignait dans les rayons tièdes que le soleil déversait sur elle. Une multitude d'insectes en jouissaient passionnément. Sur les miroirs, pas plus larges qu'une assiette, où l'eau n'était pas couverte par les feuilles de nénuphars, de petits moucherons

informes, comme des grains de chanvre, tournaient en rond avec une rapidité qui donnait le vertige. Les araignées d'eau patinaient en long et en large sans savoir pourquoi, tandis que des groupements de moustiques, affolés de plaisir, dansaient au-dessus de la mare avec une rage telle qu'on eût dit qu'ils voulaient monter les uns sur les autres. Parfois, des bourdons et des taons venaient explorer rapidement la région et s'en allaient mécontents.

Les regards des deux spectateurs allaient d'une scène à l'autre, mais ils se plaisaient à observer plus longuement l'attitude et les manières des grenouilles. Certaines s'ensoleillaient, montées sur les plantes, et se confondaient avec elles dans la même couleur vert jaunâtre ; d'autres, qui sortaient la tête de l'eau, fixaient un moment, d'un air stupide, les deux hommes assis là, et replongeaient, naïvement peureuses. Certains petits crapauds ne se gênaient guère pour continuer leur chasse aux moustiques, qu'ils avalaient goulûment, en lâchant après chaque bouchée un *oac !* De satisfaction. À les surprendre, les deux amis échangeaient un court regard où brillait un plaisir plus vif.

Le silence était souvent rompu par un beuglement lointain ou par les aboiements des chiens des fermes avoisinantes. Parfois, des cris qui sortaient de thorax puissants, des appels de noms, des bribes de conversations en roumain, en grec, en turc, hurlées d'une rive à l'autre des « bras du vieux Danube », des cliquettements de pompes sur les péniches et les calques, ainsi que des sifflets perçants de sirènes, venaient brutalement troubler la paix de cette fusion avec la nature et rappeler à nos deux contemplateurs que les hommes et leur vie n'étaient pas très loin d'eux. Alors, dans la plénitude de leurs âmes confondues, ces bruits tombaient comme des gouttes de pluie sur la surface lisse d'un étang.

Car il était certain qu'Adrien, sans s'en rendre compte, avait dû toucher magiquement et vaincre la résistance de quelque serrure secrète qui s'opposait à l'entrée de toute affection nouvelle dans le temple où Mikhaïl veillait sévèrement au chevet de sa tendresse blessée : en ce moment, les regards de la convalescente se posaient avec un bon sourire sur les deux mains qu'Adrien lui tendait. C'était certain : le trouble de Mikhaïl, son silence craintif, sa maîtrise angoissée en faisaient foi. Et Adrien, qui pressentait tout, se tenait coi, pareil à un coupable.

Mais celui qui est le dépositaire de l'universel amour ; celui qui sait guérir toutes les plaies et tout remettre d'aplomb, sans nous demander prières ni encens – celui-là comprit aussi bien la sincérité de l'offrande dont l'un des deux amis avait le cœur plein, que le désir de vivre dont l'autre se montrait assoiffé. Et, dans ce coin de nature non souillé par l'homme, le maître de la vie leur donna la bénédiction de l'amour, qui

devait les unir pour une amitié de huit ans ; une amitié qui devait être mise à toutes les épreuves d'une existence ingrate ; qui devait subir toutes les vicissitudes d'une vie errante, traînée dans la misère de plusieurs pays, et qui, cent fois blessée dans sa chair par la vulgarité humaine, cent fois asphyxiée par les buées irrespirables de sa propre imperfection, sut émerger des déluges qui l'emportaient, sut tenir tête aux orages qui la jetèrent maintes fois à terre, et put prononcer jusqu'à la fin les deux mots sacrés qui faisaient son essence : *Amour* et *Art*. La mort seule vint la trancher d'un coup d'épée, envoyer l'un des deux amoureux là où nous irons tous, et l'autre, seul dorénavant, le laisser courir le monde à la recherche de la vérité personnelle nécessaire à toute âme forte, pleurer sur les temps vécus ensemble et quémander à tous les horizons surgis sur son chemin un brin d'amitié qui ressemblât à la première.

*

Mikhaïl rompit plaintivement le silence. Sa parole était voilée, vibrante d'émotion, comme celle d'une jeune femme qui aurait longtemps pleuré. La riche musicalité de la langue grecque donnait un sens profond à sa pensée. Adrien l'entendait pour la première fois et en frémit. Il ne l'entendra plus que très rarement pendant leur amitié.

– Adrien… fit-il, sans broncher, les yeux toujours sur la mare… Je ne vous connais que très peu… J'ignore vos idées, je veux dire : votre façon de voir le monde, et je lis assez mal dans votre caractère. La nature humaine, plus elle est douée, mieux elle dissimule dans le profond de ses replis des aspects ignorés souvent de nous-mêmes et dont les apparitions soudaines dans les aventures de la vie ne sont pas toujours inoffensives. J'en ai fait de tristes expériences. Et si d'autres supportent avec calme ces surprises-là, moi je les endure fort mal : du choc que j'ai eu avec les hommes – avec les bons –, c'est moi qui suis sorti brisé. Je parle à votre cœur.

» Je sais que vous êtes avide de me connaître, d'apprendre qui je suis. C'est très naturel, d'autant plus que vous m'aimez et que vous en auriez le droit, mais cela ne se peut pas… Ce que je pourrai dire, je vous le dirai au fur et à mesure que vous gagnerez ma confiance. Mais sachez ici, une fois pour toutes, que jamais, jamais – seriez-vous un dieu d'amour et de discrétion –, vous ne connaîtrez mon passé. C'est dans ma nature d'être ainsi. D'ailleurs, cela n'aura aucune répercussion sur notre amitié… Je suis encore assez vivant, et si vous êtes digne d'être aimé, je vous aimerai comme nul autre au monde, et votre mère elle-même ne pourra faire plus.

» Et puis, imaginez-vous que je suis né le jour même où vous m'avez rencontré. Je n'ai pas de passé, il est mort, je l'ai enterré, oublions-le et passons à la vie…

» Je vous ai dit que je vous connais encore assez peu. Mais ce peu me suffit pour le moment. Comme vous, plus que vous – parce que je suis aidé par mon expérience, plus riche que la vôtre –, je me guide moi aussi avec les antennes de mes sentiments, et votre contact me paraît heureux.

» Ainsi, pour vous prouver ma confiance, je vous dirai que je suis né quelque part, dans le monde, de parents qui n'ont pas été pauvres. Où ? Peut-être le saurez-vous un jour, comme ma nationalité, qui ne ressort pas de mes papiers ni de mon accent, puisque je parle six langues dont trois aussi bien que ma langue maternelle.

» Mon enfance a été facile, heureuse, mais mon adolescence fut troublée par des idées politiques que mes parents haïssaient, que j'ai haïes moi-même par la suite – parce qu'elles m'avaient coûté mes plus belles illusions – et enfin, ma première jeunesse fut broyée par les remous de mon cœur… Je ne vous en dirai pas plus long…

» J'ai voyagé… Et la vie m'apparut laide. Elle l'est et elle ne l'est pas, mais les passionnés sont très peu conduits par la raison, et j'ai failli sombrer. Je fus sauvé par un joli et amusant miracle, que je pourrai vous narrer, une autre fois.

» Voilà tout ce que je puis vous dire maintenant… Gardez-le pour vous. Si quelqu'un vous interroge, dites que vous ne savez rien : le mensonge est excusable et même de rigueur lorsqu'il faut ménager la susceptibilité des autres, sauver leur honneur ou une vie. Et maintenant, passons au plus important : je m'adresse à votre intelligence.

» Vous pensez que je souffre. Certainement. Vous me voyez dans la misère. C'est l'évidence. Et vous brûlez de venir à mon secours. C'est très beau. Plus que beau : vous êtes, dans ma vie, le premier exemple d'amour chrétien uni à l'intelligence de l'homme moderne. Mais, mon cher Adrien, soyez sûr que ma souffrance et ma misère vous font plus de mal à vous qu'à moi. Et c'est pour faire honneur à votre peine sincère que je me suis décidé, ici, de sortir de ma carapace d'une façon bien plus marquée que cela n'était mon intention sur l'autre rive. Ainsi, apprenez ceci :

» J'ai eu des jours de fête, dans ma vie, de beaux jours baignés dans la lumière de toutes les joies. J'obtenais tout ce que, humainement et sainement, on peut demander à l'existence. Et comme j'ai un cœur sensible – beaucoup plus sensible à ce moment – et une intelligence assez vive – bien plus vive aujourd'hui –, je jouissais jusqu'à la douleur. Mais là fut mon désastre : j'ai cru, dur comme acier, que la vie, ma vie, n'était, ne devait être, que cela : jouissance. Or, le malheur, prompt et terrible comme la foudre, ne tarda pas à venir

m'assener, en plein bonheur, un de ces coups de gourdin qui sont d'autant plus terrassants que vous êtes moins préparé à les recevoir.

» Eh bien, je vous prie de me croire quand je vous dirai qu'après être sorti déplumé du purgatoire où j'ai payé la rançon de mon orgueil et où j'ai failli laisser jusqu'à ma peau, je me trouve maintenant devant vous avec les mêmes sources de jouissance qu'à l'époque où je n'avais qu'à appuyer sur un bouton pour avoir, dix minutes après, mon cheval, mon bel alezan, le seul être qui m'attire encore vers le passé, le seul qui me donne parfois des envies folles de partir, la tête en avant, les yeux fermés, vers les lieux de bonheur lâche que je ne reverrai plus jamais.

» Oui, mon ami, la vie fait de ces miracles : je suis resté intact. Bien mieux, j'ai découvert d'autres sources de bonheur, d'autres, insoupçonnées, plus abondantes, restées cachées pendant ma vie dans l'aisance. Celle-ci est comme une forte lumière qui vous aveugle : tous les détails – ces détails qui font la belle vie comme ils font le grand art – vous échappent.

» Je croyais sentir l'art et les splendeurs de la nature, mais j'écoutais la musique la plus navrante en embrassant le cou des dames, je leur lisais les meilleures lectures pour leur faire plutôt admirer mon talent de lecteur ; et quand je passais à cheval sous les branchages des allées, je cravachais les feuilles qui tombaient massacrées.

» La douleur, qui fut, physique et morale, également impitoyable, jeta sur ce gâchis de bonheur sa lumière discrète, qu'alimente cette huile inestimable qui s'appelle sincérité. La misère passa ensuite son éponge brûlante sur la fine pellicule de ma vanité et effaça toute trace de joies senties par une sensibilité malade. Et maintenant qu'il n'y a plus de gens pour épier mes attitudes qui devaient être parfaites, ni pour flatter un savoir que j'acquérais pour leur fausse admiration ; maintenant que j'admire cette mare pour sa beauté sauvage, que je lis un livre pour sa vraie valeur et que je ne fais plus un geste, que je ne dis plus un mot pour les yeux d'une belle ou pour le fin nez de mes rivaux, maintenant seulement je goûte la joie.

» C'est écrit : la misère et la douleur rendent l'homme sincère. Je vais plus loin : la souffrance crée des joies. La perfidie du bonheur facile, la lâcheté de la jouissance qui ne coûte rien, la béatitude sentimentale à la Narcisse, fatiguent nos nerfs, privent l'homme de ce que la vie renferme de plus amplement humain et tarissent les maigres sources de la vie unilatérale dont dispose tout être qui ignore les grands malheurs. Ces sources-là sont toutes pareilles aux sources d'eau vive qui, pour bien fonctionner, pour augmenter leur débit, ont besoin d'être entretenues, élargies, sondées. Eh bien, il n'y a qu'une seule sonde qui sache renouveler le débit de nos sources de joie : c'est la

souffrance. Oui, elle seule peut nous rendre sincères, mais à condition que l'homme accablé par elle ne soit pas, cette fois, admiré à rebours, car alors, s'il faut être léger toute sa vie, il vaut mieux sentir la légèreté de l'or qui file que la trace des poux qui restent. Je ne suis pas un admirateur de la misère, ni surtout gourmand de la souffrance stupide qu'elle donne, mais, une fois tombé dans son océan, j'aime mieux aller jusqu'au fond de ses entrailles que de barboter à la surface dans un désespoir ridicule : voilà d'où vient cette passivité, ce calme, cette acceptation que vous voyez en moi et qui vous effraient.

» Vous disiez quelque chose où il était question de ma dignité. La dignité est une de ces valeurs qui ne peuvent être perdues que si vous avez peur de les perdre. Nul n'est de taille à toucher à la dignité d'un homme, sauf si nous la confions aux mains d'une âme vulgaire, qui aussitôt crachera dessus. Elle constitue le plus pur cristal de notre personnalité, et il faut être fou pour l'exhiber à tout propos. Ainsi, figurez-vous que, toutes les fois qu'un manœuvre du port me tire par le nez, ou qu'il m'envoie une chiquenaude, je me mette à lui dire, me dressant de toute ma misère : « Hé là ! Pour qui me prenez-vous ? Mais vous ne savez donc pas que je suis X***, fils de M. X***, né dans le château d'X***, tout marchand de platchynta que vous me voyez ? » Non, il ne faut jamais faire cela. Vous n'auriez pas les rieurs de votre côté.

» Mais il advient que quelqu'un vous crie : « Pouilleux ! » comme il m'arrive souvent. Eh bien, si vous avez des poux, ils ont dit vrai ; si vous n'en avez pas, ils se sont trompés, et, dans un cas comme dans l'autre, ils ont voulu être méchants. Je dis « ils ont voulu », car bien souvent ce sont de braves cœurs, de braves gens qui ont monté sur leur machine une fausse pièce, et je vous ai dit que personne n'est parfait technicien de notre machine humaine. Mais admettons qu'ils soient vraiment méchants, qu'est-ce que cela signifie sinon qu'ils n'ont pas encore l'expérience de la vie ?

» Donc, ne vous tracassez point pour moi. Je suis bien. J'ai déjà touché au fond de cette mer, il y a un mois, en arrivant à Braïla, et à présent je commence à remonter. Vous voulez m'aider à grimper sur la rive ? J'accepte, mais à la condition absolue que personne ne s'aperçoive de votre pêche, je veux dire : de l'espèce de votre poisson. Je suis et veux rester pour tout le monde ce que tout le monde pense de moi : un marchand de platchynta, le domestique de Kir Nicolas, lequel, entre nous soit dit, dépasse de mille coudées la plupart de mes amis d'autrefois.

» Certes, beaucoup s'occuperont de nous, car le plus grand plaisir du vulgaire est de s'occuper des affaires des autres, mais tâchez qu'ils ne se doutent pas que j'ai une plaie : ils sauteraient immédiatement

pour y mettre le doigt.

» Et maintenant, filons.

*

Adrien remarqua qu'un pli vertical, très profond et qui lui donnait un air dur, s'était formé entre les sourcils de Mikhaïl pendant qu'il parlait. Ce pli et la dureté qu'il donnait au visage, Adrien les trouvait en contradiction flagrante avec la douceur que Mikhaïl mettait dans son intonation, la sobriété de ses mouvements et la pondération de sa parole. Il n'en sera pas toujours ainsi, et bientôt il connaîtra un Mikhaïl qui saura lui montrer ce que ce terrible pli signifiait pour lui lorsqu'il réapparaîtra à l'avenir par la faute d'Adrien.

La barque mit le cap sur la porte des Docks. Les deux amis qu'elle ramenait sur la rive gauche ne se dirent pas un mot pendant tout le parcours, et le batelier les crut brouillés. Quand leurs yeux se rencontraient, ils avaient l'air de se dire :

« Comme c'est beau ce que nous savons maintenant ! Mais il faut se taire ! »

Ils descendirent à la poissonnerie. Mikhaïl, la courroie du panier autour du cou, sauta le premier et tira sa boîte aux sous pour payer la course. Adrien l'arrêta avec un regard de reproche. Il y avait du monde près d'eux qui pouvait comprendre le grec. Il lui dit, tout bas :

– Vous voulez payer, vous ?

– Oui, dit Mikhaïl, souriant aimablement, mais l'air fautif.

– Alors, ce sont là nos conventions ? fit Adrien, la colère dans le regard.

Mikhaïl se tut, rentra sa boîte et baissa les yeux, noblement honteux.

(Misérable argent ! Tu es déjà là ? Tu commences déjà à souiller les mains de l'amitié et à empoisonner la vie de deux hommes qui te méprisent ? Voudrais-tu, dès à présent, pondre la discorde dans ce nid de fraternité naissante, prouver que tu es l'alpha et l'oméga de tout rapport entre les humains et que rien n'est au-dessus de ta domination ? Infecte trouvaille d'un cerveau médiocre ! Infamie qui te piques de justice ! Hé, Adrien ! Attention !)

Heureux ceux dont le cœur connaît la passion pour l'amitié. Elle seule nous sait rendre la solitude moins mortelle et la vie supportable.

Adrien se sépara de Mikhaïl dans un état de torpeur tel qu'il se

sentait incapable de penser à quoi que ce fût. Nul moyen de saisir une idée. Tout fuyait, tout glissait, comme du mercure. À vrai dire, les idées étaient là, peut-être même trop nombreuses, mais aussi trop fluides, trop bourrées de joie, ainsi que cela arrive lorsque le cœur monte dans le cerveau, pour notre bonheur, car le cerveau seul est un pitoyable instrument que le Seigneur aurait dû nous épargner.

Ces idées joyeuses, qui dansaient dans sa tête, ou peut-être dans son cœur, comme les milliers de moucherons au-dessus de la mare, Adrien les considérait d'un œil complaisant et paresseux, alors que, se dirigeant vers son chantier, il déambulait d'un pas ivre sur l'immense boulevard Carol, les Champs-Élysées de Braïla, dont la solitude à cette heure-là n'était troublée que par les cris d'un vieux Juif, marchand de pétrole :

– *Gaz, ga-az !*

Adrien, le voyant courbé sous le poids de ses deux bidons suspendus à une cobilitza(11), se dit en lui-même :

« Pour que tu puisses, mon pauvre, supporter cette vie-là, tu dois sûrement aimer quelqu'un comme j'aime, moi, Mikhaïl. »

Et il pensa aussitôt qu'il aimait encore sa mère et Léana. Très commodément, il mit ses trois amours d'accord. L'étaient-ils vraiment ?

Oui, dans son cœur !

L'après-midi se passa dans cette torpeur heureuse. Pour son bonheur, le travail n'avait pas « l'air bien méchant », autrement dit, les deux ouvriers présents et le patron lui-même n'étaient pas plus courageux qu'Adrien, mais pour des raisons différentes : ils avaient festoyé la veille, et malgré le « Blau Montag » du matin, ils n'étaient pas encore revenus de leurs fumées. Ils crurent Adrien sous l'action des mêmes fumées :

– Ah, mon vieux, lui dit meister Pétrak, tu as beau ouvrir les yeux mieux que nous, je vois bien que tes paupières sont aussi lourdes que les nôtres, va. Et je comprends ça, parbleu ! Le travail n'ayant rien d'épatant, les riches nous l'ont gracieusement offert à nous autres, les déshérités, pour que nous ne périssions pas d'ennui.

Le patron restait assis sur une caisse de blanc de zinc et n'avait pas trop envie de mettre sa salopette. Les deux autres ouvriers avaient revêtu les leurs, mais ils regardaient les outils comme on regarde des serpents venimeux. Seul le petit Séraphime, l'apprenti, paraissait vaillant : il dessinait des pourceaux au fusain sur un vieux mur.

Ce chantier était un ancien travail, abandonné en voie d'exécution

par la faute du client ; celui-ci ayant cessé les avances d'argent, meister Pétrak lui avait fait ses adieux jusqu'à nouvel ordre. On le reprenait maintenant parce que « le malin avait fini par casquer ». Et ceux qui connaissaient les déboires de telles reprises comprendront la mélancolie de nos artisans. Mateï, le décorateur, ne retrouvait plus le ton de ses myosotis, et Itzic, l'as de la fausse moulure, n'arrivait pas à faire ses raccords. Adrien, le plus humble de tous, alla remplir les « champs » de quelques panneaux. Quant au patron, il s'escrimait à continuer son faux bois abandonné depuis trois semaines.

Meister Pétrak ne brillait pas dans son métier, mais il était débrouillard et bon organisateur. Juste, généreux, affectueux et sachant comprendre l'âme ouvrière – cette âme qui n'a pas « droit à la paresse » – il se faisait aimer par les tâcherons les plus hargneux. C'était un géant, maigre comme une planche. Sa figure, également, n'avait pas sa pareille dans toute la ville : allongée en ellipse, le crâne chauve et pointu en forme d'œuf, une aubergine à la place du nez, deux lèvres qui devenaient quatre au moindre sourire, un menton comme une tomate, dont la fossette donnait du tracas au barbier, et des oreilles si pendantes qu'elles « attestaient, disait-il, l'origine de sa race ». Et cependant, jamais homme laid ne fut plus sympathique que meister Pétrak, non seulement parce qu'il riait avec des yeux qui exprimaient toute la joie de son cœur foncièrement bon, mais ses colères mêmes, devenues proverbiales, contribuaient à faire de lui l'homme le plus aimé au tchéaïnik de Procop, où il était la cible de toutes les railleries amicales et inoffensives que lui devait son physique.

C'était presque toujours après une de ses terribles colères, survenues dans un chantier, que meister Pétrak sortait en trombe pour revenir aussitôt avec une voiture et un tzigane violoniste, charger les ouvriers et les ramener entassés les uns sur les autres. Une « bombe fameuse », qui durait jusqu'à l'aube, ramenait le calme pour une semaine en remettant tout le monde d'accord.

Adrien l'avait connu dans des circonstances où la beauté d'âme de cet homme avait surgi de sa laideur avec la spontanéité du soleil d'été perçant les nuages.

La première fois, leurs chemins s'étaient croisés dans une maison d'exportation où Adrien servait comme garçon de courses. Le peintre vint un jour y faire quelques réparations. À la fin de cette journée, après avoir charmé toute la maison par sa bonne humeur, il assista à une violente dispute entre la femme de chambre et sa maîtresse. La première fut sauvagement jetée à la rue. Meister Pétrak ramassa la domestique éplorée, en même temps que ses outils, et la confia à sa

femme, aussi brave que lui, pour la placer ailleurs dans de très bonnes conditions. Adrien marqua un point dans son cœur à l'avantage de cet homme. Il ne devait plus le rencontrer qu'une année après.

C'était à l'époque douloureuse où, désœuvré depuis des mois, il se débattait à la recherche de tout travail à la journée. Un serrurier l'embaucha un jour pour l'installation d'une porte en fer forgé et Adrien se retrouva avec meister Pétrak dans le même chantier. Ils en furent contents tous deux, prirent leur thé en commun chez Procop et bavardèrent franchement. Un soir qu'Adrien venait d'être congédié par manque de travail, le peintre le questionna brusquement, avec l'indiscrétion de l'ami :

– Que faites-vous, en somme ? Vous êtes serrurier maintenant ?

– Non, répondit Adrien, je ne suis pas serrurier…

Et il ajouta avec dépit :

– … Je ne suis rien qui vaille !

Cette franchise fit naître un sentiment de compassion dans le bon cœur de meister Pétrak. Il regarda le jeune homme avec intérêt :

– Vous n'avez donc pas de métier ?

– Malheureusement, non.

– Et vous n'avez pas essayé d'en apprendre un ?

– Si, la mécanique dans l'atelier des docks, mais j'ai dû renoncer au bout d'une année, faute de moyens, car j'étais entièrement à la charge de ma mère.

Ils étaient chez Procop, au thé, où la communion entre les âmes se fait rapidement sous l'action de la température surchauffée. Meister Pétrak avalait verre sur verre du liquide rafraîchissant et s'épongeait à s'arracher le visage. Il redemanda :

– Et vous n'aimeriez pas apprendre un métier ?

– Bah, c'est trop tard… fit Adrien l'air navré.

– Quel âge avez-vous ?

– Près de dix-huit ans.

– Et vous croyez que c'est tard, à dix-huit ans ?… Tenez, moi j'en avais vingt-quatre lorsque j'ai pris le premier pinceau à la main, et pourtant, vous voyez bien : ça ne va pas trop mal… Seulement, voilà : si « le métier est un bracelet en or » pour l'artisan, notre gosier aussi est un entonnoir en argent ! badina-t-il en parodiant le dicton roumain qui veut dire que l'artisan gagne bien sa vie, mais qu'il boit encore mieux.

Adrien passa deux heures dans la compagnie de cet homme et rit

aux larmes sans arrêt, mais sans penser à une suite, lorsque, se trouvant seuls, le peintre lui demanda :

– Qu'est-ce que vous gagnez dans votre journée ?

– Deux francs.

– Eh bien, fit l'autre, si ma gueule ne vous effraie pas trop, je vous les offre à partir de demain matin… Venez… Vous verrez que « le diable n'est pas si noir que les peintres le font ! »

La surprise d'Adrien fut telle que des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux. Il y avait de quoi, car à cette époque-là, la rétribution d'un apprenti commençait à cinquante centimes par jour, et non deux francs.

Depuis, six mois s'étaient écoulés, Adrien s'était rendu digne de la générosité de son patron-ami, en brûlant rapidement les étapes et aujourd'hui, adroit dans les travaux qu'on lui confiait, son salaire s'était élevé à trois francs par jour, alors que les meilleurs ouvriers n'en touchaient pas plus que cinq.

*

L'étage supérieur du bâtiment où se trouvait le chantier repris était habité par la famille du client. Leur bonne, une jeune Hongroise expansive, tomba à l'improviste au milieu des peintres aux mines funèbres et s'écria, dans son roumain estropié :

– Ah, mastoro Patrak ! Cé comme ça que vous travaillez ? Allez ! Débout !

Le patron fit l'épouvanté, sauta en l'air jusqu'au plafond et, levant les bras, clama avec un désespoir qui égaya tous les visages :

– Ô Marichka, Marichka ! Belle fille du pays du « paprikash » qui emporte la bouche et rend l'homme amoureux ! Ô mascotte de tous les barbouilleurs découragés, dites-moi : aimez-vous les peintres ?

Posant cette question, il bossela son corps comme la cigogne fait avec son cou. Le nez dans le nez, Marichka répondit joyeusement :

– Oui, mossi Patrak, aimé moâ les peintres parce qué chanté toujours et bonnes garçonnes, ma travaillent peu !

– Bravo Marichka ! hurla meister Pétrak, en enlaçant la servante par la taille et en exécutant une pirouette avec elle. Eh bien, si vous voulez nous voir travailler comme des génies, allez vite nous fabriquer quatre cafés turcs avec caïmac(12), bien épais, pas trop sucrés et chauds à nous brûler… téremtété !

La bonne s'arracha de ses bras et courut en criant :

– Touté dé suité, mastoro Patrak !

Les ouvriers, dégourdis, se tordaient de rire. Peu après, la brave fille apporta sur un plateau les quatre tasses de café, auxquels elle avait ajouté autant de cuillerées de fruits confits et de verres d'eau, gracieuseté élémentaire de toute hospitalité roumaine, fort peu commune en Occident, où les gens vous laissent mourir de soif et d'envie de boire un bon café (le leur n'est jamais turc, hélas, c'est un « jus de chapeau »).

Le moral remonté par la délicieuse dégustation, les quatre compagnons prirent leur courage à deux mains. Mateï et Itzic, tous deux occupés aux plafonds, se jetèrent sur leurs échelles, avec lesquelles ils marchaient comme sur des échasses, l'un pour éparpiller ses myosotis, l'autre pour tracer ses filets (excellente méthode de travail, soit dit en passant, inventée par l'Allemagne, totalement ignorée en France, et qui épargne – à l'ouvrier, la fatigue de sans cesse descendre pour déplacer l'échelle –, au patron, une immense perte de temps).

Meister Pétrak et Adrien se mirent eux aussi, le premier, à préparer la « dernière couche » à l'huile pour la véranda, le second, à patronner sur les murs d'une chambre un pochoir représentant des scènes de chasse.

Le bavardage battait son plein. Les voix et les rires éclataient à tour de rôle. Tout en travaillant, chacun racontait les péripéties de sa « bombe » de la veille. Le patron, assis par terre, un camion entre les jambes, donnait le diapason du brouhaha et fouettait les énergies, tandis qu'il délayait sa peinture en y ajoutant tantôt de la couleur, tantôt de l'huile, du siccatif ou de la térébenthine, que Séraphime lui passait. Adrien, de sa chambre, écoutait les sottises, riait de bon cœur et couvrait ses murs de forêts vertes, chasseurs verts, cerfs et chiens verts.

Mais peu à peu les voix faiblirent, épuisées ; les réponses et les rires s'espacèrent ; les poitrines, devenues caverneuses, ne rendaient plus que des sons fêlés, et au bout d'une heure un mutisme quasi absolu régnait dans le chantier. De temps à autre, le rythme d'une échelle en marche, une brève toux rugueuse, un soupir de mécontentement, ou la voix sombre du patron qui disait doucement à l'apprenti : « du bleu de Prusse ! »… « du vert foncé ! »… « fous-moi ça au diable ! »… tombaient seuls au milieu du silence. Puis Adrien n'entendit plus rien, la somnolence et l'inertie des jours moroses enveloppèrent le tout dans l'engourdissement, le chantier s'éloigna d'Adrien et sa tête retourna au pays des nénuphars blancs, au bleu de leur ciel (non au bleu de Prusse), et surtout à l'idée fixe d'aller voir Samoïla Petrov et de le gagner à son projet de libérer Mikhaïl.

Machinalement, tout en rêvant, il appliquait son patron contre le mur, passait le pinceau sur les coupures, enlevait la feuille et recommençait plus loin la même opération sans intérêt, quand, s'arrachant à ses nénuphars, il s'aperçut soudain qu'il venait de patronner son dernier pochoir sens dessus dessous. Misère !... Le carton dans une main, le pinceau dans l'autre, Adrien contemplait tristement la forêt renversée, les chasseurs la tête en bas, les chiens et les cerfs les pattes en l'air. Et ne connaissant pas le vigoureux mot de Cambronne, prompt sur les bords de la Seine dans des cas pareils, il lâcha doucement un juron roumain qui eût fait frémir Cambronne lui-même, car les peuples d'Orient sont riches en jurons.

Mais si Adrien jurait presque mentalement, pour ne pas être entendu, un autre juron retentit à côté et fit trembler les vitres. Meister Pétrak, furieux, hurlait :

– Nom de tous les Martyrs de l'Église !... Qui a foutu du rouge de Berlin dans le carnet de vert Van Dyck ? Je viens d'abîmer deux litres d'huile !

Personne ne souffla mot. Séraphime expliqua de sa voix blanche que « c'est parce qu'on a tout jeté pêle-mêle dans la caisse le jour de l'abandon du chantier, et que maintenant il faut tout vérifier avant de s'en servir ».

Adrien, content de n'être pas seul à gaffer, lava silencieusement le panneau renversé et y passa une couche de peinture, tandis que le patron, dépité de sa méprise, allait jeter un coup d'œil au travail des deux ouvriers occupés au plafond. Il en fut mécontent :

– Mes amis, leur dit-il, soyez assez bons pour descendre de vos échelles. Tes myosotis, Mateï, sont froids, fanés ; et ta fausse moulure, Itzic, n'a pas de relief...

– ... Et mon pochoir, dit Adrien intervenant à son tour, je l'ai patronné sens dessus dessous !

Le pauvre meister sauta en l'air :

– Partout ? demanda-t-il.

– Non ; une seule feuille, répondit Adrien.

– Bon ! Lâchons tout ça ! Filons ! s'écria le peintre. Nous avons tous, aujourd'hui, les yeux troubles. On se rattrapera demain. La demi-journée, je vous la paie. Rangez les outils.

Tout le monde fut satisfait. On assura le patron que le lendemain chacun travaillerait « avec rage » pour gagner les trois heures perdues. Et ils s'en furent.

*

Dans la rue, Adrien tira sa montre : il était quatre heures et demie.

« Samoïla ne peut pas se trouver si tôt au tchéaïnik », se dit-il.

Et il se dirigea, à tout hasard, vers la demeure du poêlier-artiste-peintre, dans la rue des Maçons. C'est un quartier tranquille, petit-bourgeois. Au numéro 7 de ladite rue il vit une habitation modeste, frappa à la porte en bois de la cour et l'entrebâilla prudemment par crainte du chien. Une femme d'à peu près quarante-cinq ans, très corpulente, coiffée et habillée à la mode russe, sortit de la cuisine et vint à sa rencontre, lui souriant aimablement comme à une connaissance. Adrien salua et demanda :

– M. Samoïla Petrov habite-t-il ici ?

– Oui, oui, monsieur, entrez seulement ! Il vous attend depuis ce matin et vous a déjà demandé trois fois.

– Comment ça ? fit Adrien étonné ; vous ne me connaissez pas.

– C'est vrai, mais il m'a parlé pendant toute la journée de votre rencontre d'hier soir au jardin public. Il est tout amoureux de vous et je suis contente de vous connaître à mon tour.

À ce moment, Samoïla bondit d'une chambre du fond de la cour et alla vers Adrien, les bras tendus. Il était en blouse blanche, faux col mou et lavallière noire, et tout rayonnant de grâce et de jeunesse, plein d'exubérance, de vie, de fierté, plein de lui-même et de ses espoirs. Le prenant par le bras et le conduisant à son atelier, il déversa sur Adrien un torrent de paroles affectueuses :

– Enfin, vous voilà ! Depuis ce matin, je vous attends avec impatience. Figurez-vous, une de mes connaissances vous a aperçu vers les huit heures dans le port, vous promenant en compagnie d'un marchand de gâteaux. Cette personne a assisté hier à notre bataille de confettis, vous connaît de vue et s'est exprimée avec quelque mépris au sujet de votre promenade. Vous pouvez vous imaginer comment je l'ai promptement remise à sa place ! Mais par elle j'ai su que vous ne travailliez pas, et me basant sur la sincérité de votre promesse d'hier soir, j'étais certain de votre visite. Aussi ai-je averti ma mère de vous prier de m'attendre une minute si vous arriviez en mon absence.

Et sur le seuil de l'entrée, il cria à sa mère, avec un ton d'enfant gâté :

– Mami ! Veux-tu préparer le samovar ?

Ils entrèrent et Adrien vit deux pièces propres, modestement meublées : la chambre à coucher et l'atelier-cabinet de lecture de Samoïla. Dans ce dernier, un grand désordre artistique émut et charma Adrien. Une cinquantaine de toiles de toutes les dimensions couvraient les murs du soubassement jusqu'au plafond. Le paysage y dominait.

Par-ci par-là, quelques études de têtes et deux compositions à sujets religieux. Nombre de reproductions en chromolithographie et en noir d'après les chefs-d'œuvre de Rembrandt, le préféré de Petrov, ainsi que plusieurs portraits des maîtres de la peinture, de la musique et des lettres, étaient épinglés un peu partout. Sur son bureau, chargé de piles de livres, trônaient Tolstoï, flanqué de Pouchkine, Verechtchaguine, Lermontov, d'une photo du masque de Beethoven, d'Eminescu, tous pêle-mêle. Près de la fenêtre, le chevalet supportait une grosse toile, presque finie, qui retint l'attention du visiteur.

– Vous reconnaissez ce paysage ? lui demanda Samoïla.

– Je comprends ! Il m'est familier, dit Adrien. Quel est son nom ?

– Comment l'appelleriez-vous ?

– Ma foi… je dirais : *Le Danube devant Braïla.*

– Eh bien, ainsi soit-il ! s'exclama le peintre. Moi, je pensais l'appeler : *Marécage du Danube.*

– C'est peut-être moins juste, opina Adrien. Les marais sont au second plan, tandis que le fleuve, avec l'éclat de ses détails, l'emporte. Au reste, je vous avoue que je ne m'y connais point. J'aime la peinture, comme j'aime tous les autres arts – les lettres à part –, c'est-à-dire sans pénétration. Je tâtonne.

– Alors, nous nous compléterons, s'écria Petrov. Je vous parlerai peinture et vous me parlerez lettres. Là, vous êtes plus à l'aise que moi.

– Je ne sais pas jusqu'où vous pénétrez l'âme des lettres, mais dire que je m'y connais, c'est trop dire. Certes, je me suis toujours baigné dans cette chaude lumière, j'ai sans cesse regardé au cœur, mais le champ est si vaste qu'il effraie mon désir d'apprendre. Il me manque tout !

– Connaissez-vous d'autres langues ?

– Vous voyez ? Vous mettez déjà le doigt sur une de mes ignorances. Je ne connais que le grec moderne, et encore ! Mais je l'échangerais volontiers contre le français, par exemple, malgré votre ironie… Au besoin, j'ajouterais le roumain par-dessus le marché.

– Oh, comme vous avez les mêmes pensées que moi ! soupira Samoïla. Moi aussi je désire ardemment connaître le français, la France, Paris et ses chefs-d'œuvre.

– Cependant, vous possédez le russe, qui est tout autre chose que mon grec boiteux.

– Quand même, ce n'est pas une langue universelle, et, comme vous, je voudrais voler vers les grandes altitudes.

Petrov avait dans la conversation des familiarités et une mimique

qui plurent à Adrien. Le promenant devant ses tableaux et lui donnant cent explications sur les sujets, le dessin, le coloris, l'expression plus ou moins réussie de sa pensée, Samoïla le serrait par le bras, tapait sur son épaule, faisait les plaisanteries les plus saugrenues. Adrien, en l'écoutant, le comparait à Mikhaïl et se disait :

« Quelle différence énorme ! »

Et pourtant, il était attiré vers cet homme, tout vibrant d'enthousiasme, avec la même force qu'il le fut dans ses contacts avec Mikhaïl. Cela lui parut nouveau et étonnant. Deux hommes… Il avait découvert deux hommes. Le premier était long à venir ; le second venait en courant.

Le samovar en ébullition, aux cuivres reluisants, fut apporté par la mère de Petrov, avec la grâce et l'habitude que les Russes seuls connaissent. Sur le plateau, deux grosses tasses aux soucoupes profondes, du sucre, du citron, du rhum et des petits fours. Adrien n'avait jamais été si bien servi.

La bonne mère l'interrogea :

– Vous faites aussi de la peinture ?

– Oui, madame : je badigeonne les murs ! railla Adrien.

Samoïla, qui versait du thé, protesta :

– Ne le crois pas, manu ! Adrien est un garçon émérite, et je cherche depuis plusieurs semaines à mettre la main sur lui. Mais en ce moment nous sommes déjà de vieux amis, n'est-ce pas, Adrien ?

Se retrouvant seuls, absorbant bruyamment leur thé, Petrov demanda :

– Avez-vous des amis ?

– Je réserve ma réponse, dit Adrien, et je vous demande à mon tour : et vous ? en êtes-vous riche ?

La langue du peintre claqua :

– J'ai énormément de connaissances, dont certaines me sont attachées. J'ai été militaire, j'ai fait du sport et fréquente beaucoup de monde. Mais, chose curieuse : sans être plus instruit que ces amis-là, je me sépare d'eux toujours avec une réserve d'émotion qui n'est pas épuisée, comme à la fin d'un spectacle qui n'a pas satisfait vos désirs. Je ne leur cède pas en frivolité non plus, car nous faisons des « parties de chasse aux femmes », des « bombes », et des étourderies assez lamentables ; pourtant – je ne sais pas comment vous expliquer – on dirait qu'à certaines heures je ne suis pas le même homme. Quelquefois, en rentrant après une soirée passée avec les meilleurs

d'entre eux, je me sens accablé de tristesse : il me reste un goût d'amertume qui doit provenir de mon effort pour obtenir de la vie le maximum de plaisir, et je vous parle du plaisir que donne l'émotion artistique : celle-ci, je voudrais la communiquer à d'autres et la voir luire dans l'expression de leurs yeux. Alors ce serait pour moi le vrai bonheur : je me sentirais entièrement compris. Eh bien, cette lueur de joie, je l'ai vue un soir dans vos yeux…

– Quand cela ? fit Adrien surpris.

– Il y a quelque temps… Auparavant, je vous ai écouté plusieurs fois, de ma table, au milieu du brouhaha du tchéaïnik, lisant à meister Pétrak et commentant certaines pages de livres ; une fois, il s'agissait de la scène où Raskolnikov tombe aux pieds de Sonia, dans *Crime et châtiment,* et vous expliquiez avec flamme à votre patron la grandeur de cette scène. Le brave homme vous suivait péniblement – comprenant ici, ne saisissant rien ailleurs – mais vous alliez votre galop, sans vous apercevoir que votre interlocuteur était parfois très embarrassé par votre emballement.

– Je me souviens, dit Adrien, confus.

– Ce n'est pas tout. Je vous ai surpris aussi en train de vous enthousiasmer tout seul, et c'est là que j'ai eu la mesure de votre sincérité dans la joie de goûter l'art…

– Mais vous faites le détective, vous ! s'écria Adrien.

– Pas du tout. Tenez, je parie que vous avez la vue faible.

– Oui, je suis un peu myope, surtout le soir.

– Eh bien, un soir vous êtes entré chez Procop avec un petit paquet. Il n'y avait plus que cinq ou six personnes, dont moi, dans un coin peu éclairé ; j'attendais un ouvrier. Vous avez ouvert le paquet, sorti deux livres, coupé quelques feuilles et lu fébrilement, puis feuilleté, puis de nouveau plongé dans la lecture. Ensuite, appuyant le menton dans vos mains, vous êtes parti dans les sphères de vos rêves, mais le regard braqué droit sur mes yeux, qui vous criaient ouvertement : « Mais dites-moi de quoi il s'agit ! » Il est vrai que vous étiez éclairé, moi non, et alors j'ai pu voir, à mon aise, les lueurs de la joie qu'on ne peut goûter que seul, lorsqu'on n'a pas devant soi le miroir de cette amitié dont je vous parlais. À la fin, rasant votre table pour m'en aller, j'ai vu que vous étiez en compagnie de Sienkiewicz et de Balzac : *Hannia* et *Le Père Goriot.*

– Et pourquoi n'avez-vous pas donné un coup de poing sur ma table et tenu aussitôt ce langage ? fit Adrien, avec mélancolie.

– Ah ! soupira Samoïla ; on ne peut pas tomber comme ça sur quelqu'un. Si je l'ai fait hier soir avec vous, dans le jardin, c'est parce

que j'avais deux verres de mousseux dans le nez.

– Ce n'est pas vrai, Samoïla ! protesta Adrien. On peut tomber sur un homme, lui offrir ses élans et lui réclamer les siens, sans avoir bu du mousseux. Le meilleur mousseux pour des hommes comme nous, c'est l'amour qui gonfle notre cœur et qui fermente en nous depuis le commencement du monde. Sa griserie, son ivresse sont les seules qui me sont connues, à moi, qui n'ai jamais bu de mousseux. Et c'est bien cet amour qui m'a fait, pas plus tard qu'hier et ce matin, tomber sur un homme glacé par la misère et l'injustice, tomber brusquement, brutalement, et réussir tout de même à raviver la braise endormie de son propre amour, que l'ingratitude humaine avait presque tué. Je suis venu chez vous, Petrov, avec le désir de vous parler de cet homme et d'unir nos efforts pour le gagner à nous et à la vie qu'il aime. Je suis heureux de vous dire que je trouve en vous plus que je ne l'espérais, l'ami qui sait répondre avec élan à cette entreprise…

– Qui est cet homme ? s'écria Samoïla, fronçant les sourcils et sautant de sa chaise. S'il est digne de votre amitié, je serai heureux d'aspirer à la sienne. Demandez-moi tout ce qui est en mon pouvoir et je suis prêt à m'exécuter : voici ma maison et ma bourse, avant tout, s'il est dans la peine !

Debout, les bras ouverts, sa belle barbe dressée, les yeux jetant des flammes d'amour, Samoïla Petrov dépassait aux yeux d'Adrien la valeur du plus beau chef-d'œuvre d'art :

« Ça, se dit-il en le regardant, ce n'est pas une fiction sortie de la cervelle d'un grand artiste : ça, c'est un *morceau d'homme* vomi par les entrailles du suprême Créateur, et c'est à moi. »

Le prenant par la main, il lui dit, avec un profond regret :

– Mon bon Samoïla ! Vous honorez l'amitié et vous m'écrasez, en montrant cette grandeur d'âme. Mais, dans notre cas, *offrir* ne suffit pas, il faut pouvoir *faire accepter.* Quoique pauvre, n'ayant que mes deux bras, j'ai fait le même geste que vous, avec la même promptitude que vous, et je me suis heurté à un refus de granit.

– Mais qui donc est cet homme bizarre ? Ce n'est pas, par hasard, celui avec qui vous avez été vu dans le port, ce matin ?

– C'est lui !

– Le marchand de gâteaux ?

– Parfaitement ! Ce marchand de platchynta, c'est mon premier ami, découvert hier à deux heures, pour que je découvre, trois heures plus tard, votre propre amitié, vous désirant et vivant dans votre esprit depuis toujours, et ne vous découvrant que par hasard. Pensez donc,

Samoïla, dans quel océan d'ignorance nous vivons !

Le peintre, visiblement troublé, restait ébahi, le regard suspendu aux yeux d'Adrien, dans lesquels il tâchait de saisir l'image de Mikhaïl qui lui échappait.

– C'est un Roumain ? demanda-t-il, comme s'il se réveillait d'un songe.

– Non, ce n'est pas un Roumain.

– Quel est son pays ?

– Je ne sais pas.

– Il fallait le lui demander.

– J'ai fait cette bêtise, et il m'a remis à ma place.

– Oh, quel terrible oiseau ! s'exclama Samoïla. Parle-t-il le roumain ?

– Très peu. Nous causons en grec, mais il connaît six langues, il me l'a dit ensuite. Je l'ai vu moi-même lire en français.

– En français ? sursauta Petrov.

– Oui, mon ami. Et cet homme se trouve dans une misère où les poux même ne manquent pas !

Le peintre se couvrit les yeux :

– Pas possible… pas possible ! gémit-il. Et qui sait quelle valeur humaine il représente !

– Il n'y a pas de « qui sait », dit Adrien avec fermeté. J'en suis sûr. J'ai passé plusieurs heures avec lui, et je me suis vu comme un moustique à côté d'un éléphant.

Petrov empoigna Adrien par les épaules :

– Courons à son secours ! s'écria-t-il. Il faut le trouver, lui parler raison et amitié, le battre au besoin, mais le tirer de là à tout prix !

Adrien sourit tristement :

– Je reconnais en vous, dit-il, ma première fièvre de générosité, mais cela ne sert à rien, ou bien cela servira à l'éloigner de nous.

– Que faire, alors ?

– Je me le suis demandé, moi aussi, et j'ai fait un plan…

– Quel plan ? Comment faire ? se précipita le peintre.

– Eh bien, il faut s'y prendre avec lui comme les grands artistes ignorés avec la gloire effarouchée : ils la laissent venir d'elle-même, tout en la servant avec sincérité, avec amour, avec passion. Contentons-nous, pour le moment, d'être deux amis à vouloir le bien

de Mikhaïl et à l'aimer discrètement, *car à un homme on peut prendre de force, mais on ne peut lui donner de force,* m'a dit un jour ma mère.

Là-dessus, Adrien serra vigoureusement les mains de Samoïla et le quitta, en lui disant :

– À bientôt !

Ce ne fut pas de sitôt que devaient se revoir ces deux conspirateurs de l'amitié, car dès le surlendemain de cette visite, Petrov dut s'en aller très loin en province y construire des soba – merveilles de poêles en briques – dans la riche demeure d'un seigneur campagnard, où il s'attarda six semaines.

Pendant ce temps, la vie d'Adrien ne fut guère joyeuse. Celle de sa mère le fut encore moins. Et Mikhaïl en subit le contrecoup.

Il était naturel qu'il en fût ainsi. D'abord parce que Léana s'était chargée de crier sur tous les toits l'exaspérante question d'Adrien qui lui demandait si elle pouvait aimer Mikhaïl ! Et vas-y avec le « pouilleux » !

– Écoutez-moi ça ! s'exclamait-elle devant ses amies. Est-ce là une relation pour des « gens bien » ? Est-ce là tout ce qu'il a pu trouver de charmant dans notre ville pour me présenter, à moi, qui n'ai eu à Bucarest que de « bonnes fréquentations » ? Ah, non alors ! C'est le comble ! Je me demande s'il n'est pas un peu fou…

– Et moi je me demande, surenchérissait une amie, si leur amitié ne tient pas de l'amour turc, ou grec… Enfin, quoi, ce n'est pas naturel, c'est louche. (L'amie ne savait pas que « l'amour » qu'elle supposait à nos héros pouvait « tenir » de l'homme, tout simplement, de l'homme qui naît dans un égout et qui, aujourd'hui, proclame cette amitié dans les livres bien recommandés et fort goûtés, à Paris et ailleurs.)

Et pour que le « comble » de Léana et la supposition de ses amies fussent justifiés, Adrien y mit du sien : il n'eut plus de minute libre qui ne fût destinée au seul « pouilleux ». Sourd et aveugle ; la tête en avant comme toute belle brute ; à l'aube ; à midi ; le soir ; par la pluie et par le beau temps ; le dimanche ou un jour de travail, Adrien fonçait droit sur l'objet de sa passion (qu'elle soit bénie, cette passion-là, dans « l'éternité des éternités », car si jamais le monde devient un jour meilleur, ce ne sera que grâce à elle !).

Il y avait des jours où – levé trop tôt et n'osant pas toujours aller déranger Mikhaïl à son travail – Adrien, pour pouvoir lui serrer la main, se postait devant la pâtisserie qui vomissait les vapeurs de la platchynta en cuisson, et là, assis sur un tronc d'acacia, la tête dans un bouquin, guettait la sortie du génial domestique et grand ami.

Passaient les manœuvres et les voituriers du port. Passaient les femmes et les filles qui raccommodent des sacs. Passait toute la vie matinale de sa laborieuse banlieue. Adrien ne voyait rien, n'entendait rien. Et, Seigneur ! il y en avait qui lui étaient destinées, des grimaces à voir et des méchancetés à entendre, car la vie est riche de tout cela, comme elle est riche, aussi, d'amour.

… Bonhomme qui aime Mikhaïl de « louche » tendresse, va, sourd et aveugle, va ton train !

Calme, droit, inébranlable dans sa solitude, inflexible dans sa consigne, Mikhaïl recevait l'avalanche passionnelle du « fou », se défendait de son mieux et comprenait. Il comprenait qu'il n'était pour rien et qu'il était tout dans la cabale que la rue Grivitza ourdissait contre eux deux, uniquement parce que Adrien lui montrait son millénaire amour sans se soucier du mauvais œil qui les regardait, ainsi que l'arbre hisse ses branches dans la pleine lumière du ciel sans rougir de son épanouissement. Et, presque également heureux, ils se livraient à leurs brûlants entretiens philosophiques et sentimentaux, laissant les commères baver sur le dos de « cet autre fourvoyé, venu par-dessus neuf pays et neuf mers et niché dans la boutique de l'Albanais, encore plus sale que son patron et tout aussi avide de faire fortune chez nous, pour ne plus parler de ses rapports avec le fils de la blanchisseuse ; lequel court après lui comme la truie en chaleur après le verrat ! »

Quant à la pauvre blanchisseuse, elle aussi, comme Mikhaïl, se tenait droite et recevait la grêle qui tombait d'un peu partout, mais quand son propre fils lui envoyait la sienne, alors, fléchissant, elle pleurait dans ses genoux, les bras toujours enlaçant sa tête pour se défendre. Car Adrien, féroce comme tous les innocents et impitoyable comme tout enfant choyé, demandait, soir et matin, à sa mère, d'accepter Mikhaïl dans leur foyer et de le considérer « comme un fils aîné ». Rien que ça !

La pauvre mère avait accepté de bon cœur de laver et de raccommoder le misérable linge qu'Adrien lui apportait à l'insu de Mikhaïl ; elle l'avait même enrichi de quelques chemises usagées provenant de ses maisons bourgeoises et offrait de le recommander chaleureusement, pour un meilleur emploi, auprès de ses propres seigneurs, mais quant à lui donner abri dans son foyer :

– Hé, enfant ! disait-elle à son fils ; je ne sais déjà trop comment me disculper, aux yeux des gens, de t'avoir mis au monde, toi, ma seule fortune, et tu voudrais encore que j'adopte un nouveau trésor de ton espèce ? Pitié, mon garçon !

Adrien répondait :

– Moi, je m'en fous ! Je ne vis pas avec des « gens », moi, mais avec toi et avec des *hommes* comme Mikhaïl. Les gens ? Que la peste les emporte ! S'ils ne s'occupaient pas de moi plus que je ne m'occupe d'eux, je serais, certes, plus content de les voir manger à leur faim et de les savoir à l'abri, que crevant de misère. C'est là toute mon humanité pour des gens qui ne demandent que cela à la vie. Et que ce soit avec ou sans leur agrément, je vivrai avec mon Mikhaïl.

– Et Léana ? lui demandait sa mère. Tu verras qu'elle s'éloignera de toi.

– Qu'à cela ne tienne ! Les bottes de Mikhaïl me sont plus chères qu'elle !

– Mais Mikhaïl n'est qu'un ami. Il te faudra une femme.

– J'en ai trouvé cent, jusqu'ici, et j'en trouverai mille demain ; pourvu que je consente à être leur âne. Montre-moi une femme qui soit doublée d'un Mikhaïl, et je suis prêt à avaler un litre de pétrole ! Du reste, j'en ferai autant si tu peux me montrer un second Mikhaïl.

Et forts de leur inoffensive passion, les deux amis continuèrent à se rencontrer comme des amants, bravant langues méchantes, coups d'œil haineux et même insultes ouvertes.

Mais un matin, très tôt, alors qu'Adrien accompagnait Mikhaïl sur les deux cents pas qu'ils faisaient habituellement avant de se séparer, un bruit de voiture, de violon, de hurlements rauques d'ivrognes, les surprit au tournant même de la rue Grivitza ; et à l'instant où ils s'arrêtaient pour voir quels étaient les noceurs matinaux, ceux-ci s'arrêtèrent brusquement – trois furies, les trois frères Scatiou – et sautèrent sur les deux pauvres diables comme des sourds-muets, sans un mot, sans même un juron. Mikhaïl et Adrien eurent tout juste le temps, l'un de se débarrasser de son panier, l'autre d'empoigner une pierre, qu'ils se virent déjà terrassés et littéralement étourdis par les coups de poing et de pied, alors que la marchandise, roulée dans la poussière, était volontairement piétinée par les trois chenapans, qui, leur coup fait, remontèrent dans la voiture et disparurent, toujours sans avoir lâché le moindre cri.

Le tout fut l'affaire d'une minute. Raclée insignifiante à Braïla, puisqu'il n'y a pas eu de sang, ni même une côte cassée. C'est ce qui fait qu'Adrien, se relevant, hurla plutôt contre sa faiblesse physique :

– Ah, Seigneur ! Un seul doigt de Codine, si tu me l'avais envoyé en ce moment, m'eût suffi pour abattre ces trois borfaches(13)…

Mikhaïl, ramassant ce qui n'avait pas été abîmé de sa marchandise, objecta philosophiquement :

– Pourvu que nos envieux soient satisfaits, le mal n'est pas grand…

Et si nous pouvons, avec si peu, racheter notre droit d'indigénat, c'est encore nous qui devrons dire merci.

*

Les premiers jours d'août, Petrov rentra de la campagne, noir comme un tzigane et triomphant comme un guerrier victorieux. Il s'était mêlé à la vie paysanne, avait négligé son travail pour donner de joyeux coups de main aux écrasés du labeur agricole, connu mille de ces injustices administratives qui restent à jamais impunies et, le soir, s'était abreuvé de douce poésie rurale, en compagnie de grillons et de belles amoureuses.

Mis au courant par Adrien de la méchanceté banlieusarde qui leur avait valu, à lui et à Mikhaïl, l'humiliante raclée, Petrov se montra furieux et voulut partir de suite à la recherche des frères Scatiou :

– Je les connais, fit-il, ce sont des maraudeurs du port, et je n'aurai aucune peine, même à trois contre un, à leur casser les côtes.

Adrien l'en dissuada :

– Cela, dit-il, susciterait des revanches et nous obligerait à vivre leur vie de continuelles batailles. Je n'y tiens nullement, et Mikhaïl encore moins. Il ne voudra pas faire votre connaissance.

– Lui avez-vous déjà parlé de moi ?

– Beaucoup.

– Eh bien : se montre-t-il disposé à ce que je lui sois présenté ?

– Il ne montre rien. Il n'a répondu mot à tout ce que je lui ai dit de vous, mais cela ne veut rien dire avec un homme comme lui et rien ne nous empêche d'aller tout à l'heure le trouver dans le port, à condition d'être discrets, prudents.

– Mais comment m'entendrai-je avec lui ?… car si je comprends le grec comme tout Braïlois à la page, il m'est fort pénible de m'exprimer dans cette langue.

– Je crois qu'il parle le russe aussi, opina Adrien.

– Oh, alors ! s'écria Petrov, je suis à cheval !

– Tâchez de ne pas l'être trop. Et abandonnez-moi la mission dangereuse de le faire parfois parler malgré lui, ou accepter telle proposition qui ne lui dirait pas grand-chose.

Ce fut chez Samoïla, par un après-midi torride, qu'Adrien décida de mettre en contact Mikhaïl et le peintre. Celui-ci, tout en bavardant, dessinait à grands coups de charbon, sous l'œil distrait d'Adrien qui, inconsciemment, fouillait l'âme du peintre pour se convaincre de sa

sincérité.

Remarquant la mise coquette de Petrov, il dit :

– Vous savez : il ne faut pas vous trouver dans un contraste trop criant avec les haillons de Mikhaïl… Simple mesure de précaution.

– Voulez-vous que je m'accoutre avec ma salopette de poêlier ? Il m'arrive souvent de sortir ainsi, lorsque je transporte des échafaudages.

– Non, dit Adrien, mettez simplement un complet usagé comme le mien.

Samoïla s'exécuta. Il ne mit point de faux col, à l'exemple d'Adrien, et ils sortirent.

Dehors, un soleil tropical les força d'obliquer droit sur le jardin public, qui leur rappela tendrement leur première rencontre, mais ils durent vite abandonner la grande allée, afin d'éviter deux connaissances de Petrov qui discouraient sur un banc.

– Ce sont des « raseurs », expliqua le peintre, en traînant Adrien vers un sentier isolé, des sectaires empêtrés dans des formules plus rigides qu'un roc. Je ne les aime pas. Ils coulent leur vie à ne rien foutre, vous tapent sans vergogne et compromettent les plus belles aspirations de l'homme.

– Je ne les fréquente pas, répondit Adrien, et ils m'ignorent. Faites comme moi. Le sectarisme, quel qu'il soit, manque de bonté, alors même qu'il en prend le monopole. C'est tout le contraire de la vie, qui n'est en rien exclusive, pas même dans la mort, dont le terme est souvent ajourné. Aussi, je tâche de tout comprendre et tout tolérer, à condition qu'on ne m'impose pas ce qui répugne à ma façon d'être, sans quoi, je regimbe, je deviens violent.

– Comme nous sommes faits pour nous entendre ! s'écria Petrov. Nous formerons une belle éternité, si Mikhaïl est comme nous.

– Il est comme nous et plus, dit Adrien, voulant revenir sur sa pensée, mais le peintre coupa la suite en s'exclamant soudain devant la vue qui s'ouvrait à l'instant même, comme par enchantement, à leurs pieds :

– O-o-oh ! regardez, Adrien, quel paysage aujourd'hui ! On dirait un relief peint par un impressionniste, et plus proche que je ne l'ai jamais vu. Tous les détails sont sculptés au ciseau.

– C'est parce qu'il fait un temps d'orage, remarqua Adrien, déjà absorbé par la vue du port et du vaste delta.

Quoique habitués depuis l'enfance à ce panorama, nos tendres flâneurs en furent pleinement accaparés, mais de manière différente.

Samoïla, peintre et n'ayant jamais connu la misère, voyait plutôt le côté décoratif, tandis qu'Adrien ne pouvait séparer la beauté d'une image de son souvenir dramatique. Ainsi, les marécages, avec leurs fourrés de roseaux ; les parcs de saules pleureurs avec la marbrure de tous ces canaux naturels qui brillaient comme du mercure, lui rappelaient toujours Codine et sa terrible fin, oncle Dimi et l'assassinat du bel étalon. Dans le port, l'émouvant était tout aussi criblé de peine. Ces files ininterrompues d'hommes en chemise, allant au petit trot pour vider leur sac dans les cales des navires ; ces gaillards qui gambadent sous le fardeau, qui se font de plaisants crocs-en-jambe, qui chantonnent joyeusement, qui crient des obscénités aux femmes et qui trompent l'étranger avec leur fraternelle bonne humeur – Adrien les connaît : il sait qu'à la pointe du jour, lors de la formation des équipes, ces camarades-là, sombres, féroces, prêts au meurtre, se disputent leur droit à la vie le couteau au poing. Combien d'épouses, combien de mères désolées n'avait-il pas vues courir le long des quais et s'arracher les cheveux devant la mare de sang coagulé de l'époux ou du fils tombé sur cet autre, « champ d'honneur » de la civilisation moderne ?

C'est pourquoi, les montrant à Petrov, Adrien dit tristement :

– Voyez-vous ces hommes-là ? On dirait qu'ils sont à la noce. Cela me fait de la peine. A-t-on jamais vu un cheval caracoler pendant qu'il traîne son humiliant chargement ? Tout oublieux et grossièrement bourré de joie facile que soit le cœur de l'animal humain, je ne comprends quand même pas cette endurance qui justifie son esclavage millénaire. Il est vrai que le travail doit se faire dans la joie, mais quel travail ? En tout cas, pas celui qui s'enlève au coutelas et qui s'exécute en se crevant. Ce travail-là devrait donner un peu à réfléchir aux hommes.

Puis, contemplant les manœuvres qui séchaient les céréales, en les jetant au vent avec des pelles en bois, il ajouta :

– J'aime mieux les *lopatari*(14)… Ils ne travaillent pas à la tâche, ils peinent durement pour deux francs par jour, mais au moins on voit qu'ils sentent leur peine. Ce sont de pauvres bœufs, ignorant la joie et maudissant leur vie.

– C'est ce que je regarde depuis que nous sommes ici, répondit Samoïla. Je ne me rassasie jamais du spectacle qu'offre leur travail : c'est le plus riche en mouvements esthétiques et en couleurs, le plus élégant des travaux du port. Il me rappelle les scènes que je vois chaque année à la campagne, à l'époque du battage.

À Adrien, ces milliers d'hectolitres de grains répandus sur d'immenses bâches et que le *lopatar* manipule rappelaient tout autre chose. Ils lui rappelaient le travail le plus assommant et le plus mal

rétribué du port, travail imprévu qui grève parfois jusqu'à la ruine le prix de revient de la marchandise menacée de fermentation. Il est considéré comme une rançon inattendue prélevée sur un bénéfice certain et on le juge facile. À sa recherche, aucun homme jeune et valide ne se presse. Mais dans une société fondée sur l'injustice, toute peine trouve son homme. Ainsi, on recrute les lopatari parmi les vieillards que la mort oublie, parmi les ravagés de l'alcool, les femmes sans Dieu ni foyer, les enfants vagabonds et chlorotiques qui ne se souviennent plus s'ils ont jamais prononcé les mots de *père* et *mère*. Et on les paye, tous, avec un salaire de famine, parce qu'on sait que leur travail, n'importe qui peut le faire.

Bon Dieu ! Ce n'est pas œuvre de Titan que de prendre les céréales avec une pelle en bois et les jeter en l'air. En effet, on dirait un amusement : dans un élan rythmique, les larges pelles happent les grains et les lancent contre le ciel de feu. C'est de la poudre d'or qui flambe au soleil. Le tas de gauche diminue ; celui de droite grandit. Et, certes, tout cela ne manque pas de beauté, mais le lopatar ne voit rien, ne sent rien. Il jette, jette des wagons entiers dans une journée. Et s'il lui arrive de voir ou de sentir quelque chose, c'est l'astre du jour qui chemine à pas d'escargot, c'est l'œil du surveillant, lorsqu'on veut poser la pelle pour cracher un peu dans les mains, ce sont ces bras de plomb, ces jambes qui chancellent, cette vie trop inutile au pauvre lopatar.

– Il est quatre heures, dit Adrien, tirant sa montre. Allons chercher Mikhaïl.

*

À peine venaient-ils de se mettre en marche qu'un vent froid les frappa de face. Le ciel s'était obscurci brusquement. De gros nuages, extrêmement chargés, tournoyaient sur leur masse menaçante. Cela arrive souvent en été par les chaleurs tropicales. En passant devant la maison d'un cantonnier, ils entendirent une femme qui criait dans la cour :

– Rentrons vite le linge ! Nous aurons un orage…

Cent pas plus loin, de grosses gouttes de pluie, lourdes et glacées, leur cinglèrent le visage.

– Ça y est ! dit Adrien ; nous raterons Mikhaïl.

Ils soulevèrent le col de leurs vestes, enfoncèrent leurs casquettes et partirent au pas de gymnastique. Dans le labyrinthe des entrepôts, aux voies ferrées embouteillées par les wagons de céréales, la pluie tombait à verse. Bientôt, fouettée par le vent, elle se transforma en rafales.

Se faufilant le long des murailles ; passant maintes fois à quatre

pattes par-dessous les files de wagons qui obstruaient la traversée des rues ; sautant d'énormes flaques d'eau et les torrents écumants qui barraient le passage à tous les carrefours, les deux amis débouchèrent enfin sur la place du port et grimpèrent dans un wagon vide pour s'y abriter. Ils étaient trempés comme des rats sortis de l'eau et essoufflés à ne plus pouvoir reprendre haleine.

Des rires homériques accueillirent le premier coup d'œil qu'ils se jetèrent réciproquement. Samoïla, surtout, avec sa voix puissante, couvrait le bruit de l'orage. De dessous la casquette noire d'Adrien, déteinte par la pluie, un jus noirâtre ruisselait sur sa figure et allait s'infiltrer dans la chemise, affreusement salie, tandis que de la barbe de Petrov, devenue pointue comme celle d'un bouc, l'eau s'écoulait ainsi que d'une gouttière. La physionomie du peintre était méconnaissable.

– On ne pourrait pas dire, à présent, que nous aurions besoin de parapluie ! hurla Samoïla.

– … Et non plus que nous serions venus pour chercher un marchand de covrigi sur une place ouverte, ajouta Adrien, qui se donnait la peine de voir, à travers la nappe d'eau, l'émouvant spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

Ce spectacle, en effet, était digne d'être vu, car ce n'était plus rien de ce qu'ils avaient contemplé un quart d'heure auparavant.

Sur la place du port, large de quelques hectares et balayée par de furieuses trombes d'eau, un immense enchevêtrement d'hommes, de voitures et de chevaux, luttait sous la tempête dans un tragi-comique pitoyable, ou se laissait accabler, impuissant, par la majestueuse force des éléments déchaînés.

La fourmilière des manœuvres courait maintenant, d'un galop d'autruche, à la recherche d'un abri, chacune voulant protéger, à l'aide d'un sac, plutôt ses vêtements que son corps presque nu. Cinq cents charretiers environ – tassés en masse compacte avec leur voiture à cheval (ou *ghiotch)* – se démenaient dans un lourd mouvement de foule prise par la panique, hurlaient, juraient, frappaient les bêtes aveuglées par la tornade flagellante et, se dégageant par petits paquets, prenaient la poudre d'escampette.

Il y en avait aussi qui s'en allaient lentement, péniblement, résignés, tels les marchands ambulants, encombrés par leur outillage : vendeurs de fruits, pastèques, boissons rafraîchissantes ; cuisiniers qui grillent, sur leur voiture à bras, du menu poisson, ou des tranches de foie ou de bas morceaux, dégustation qu'ils offrent aux travailleurs à tout moment de la journée.

Mais ce qui retenait le plus les regards des deux amis, c'était la lutte acharnée des pauvres lopatari, les seuls ouvriers du port qui étaient forcés d'oublier leur propre défense, afin de protéger d'abord l'or fragile qu'on leur avait confié, le couvrir soigneusement avec les bâches qu'ils devaient fixer avec de gros cailloux et seulement après se mettre à l'abri. Or, par cette rafale, leur travail de défense devenait une peine absurde comme celle de Sisyphe.

À une centaine de mètres du wagon où s'abritaient nos deux spectateurs, un couple de lopatari semblait particulièrement éprouvé par la tempête. L'homme et la femme étaient seuls à se débrouiller avec leur pyramide de maïs. Personne ne venait à leur secours.

Petrov les montra à Adrien :

– Regardez ces deux-là, quelle peine ils ont à maintenir la bâche.

Sous la poussée du vent, la vaste toile, lourde comme du plomb, s'alourdissait plus encore par la chute de l'eau, et, à peine fixée d'un côté, elle s'échappait aussitôt des mains, s'enflait et se soulevait en l'air comme un ballon. Et les misérables bras, amollis par la fatigue, l'âge, la sous-nutrition, s'évertuaient piteusement à l'étendre sur les grains déjà inondés.

L'homme hurlait de rage. La femme, les jupes collées à ses jambes, tombait à genoux dix fois dans une minute. À un moment donné, le vent lui arracha la toile des mains et la projeta sur l'homme, qui disparut sous elle.

Devant le comique de cette scène, Samoïla partit d'un grand rire, mais Adrien ne l'imita que faiblement, craignant quelque horreur, et ce fut juste, car le mâle, sorti de dessous la bâche, prit un gros caillou de rivière et le lança sur son esclave. Frappée en pleine poitrine, la pauvre s'écroula.

Cette sauvagerie arracha un seul cri d'horreur aux deux amis. D'un bond, Petrov sauta du wagon, parcourut la distance à grandes enjambées et, tombant sur le mari cruel, le jeta à terre d'un coup de poing aussi lourd que la pierre reçue par la femme. Adrien les rejoignit aussitôt, et tous deux portèrent secours à la misérable, qui saignait par la bouche et le nez.

Maintenant le port était désert. La tornade sévissait rageusement. Le Danube et les marais n'étaient plus visibles, engloutis dans la masse d'eau brumeuse qui tombait en cataractes pulvérisées par la tempête. Et ici, quatre malheureux meurtris par une tristesse que personne ne soupçonnait.

Indifférents sous l'averse, Adrien et Petrov réussirent à arrêter l'hémorragie de la femme, laquelle paraissait morte. Le peintre,

menaçant comme un archange barbu, engueulait le mari et lui promettait de le livrer aux gendarmes. Mais le pauvre diable, toujours assis dans la flaque d'eau, prenait le malheur comme il venait et faisait bonne mine à son agresseur :

– Regarde, disait-il, en montrant la marchandise submergée, tu pourrais au moins te donner la peine de couvrir ce maïs, puisque tu t'es dit que je n'avais pas assez avec l'orage et la bâche, et qu'il me manquait ton coup de poing par-dessus le marché !

– Je me moque de ton maïs, âne ! lui cria Samoïla ; tu ne vois pas que tu as tué ta femme ?

– Ne t'en fais pas pour elle, le calma l'époux ; elle en a vu d'autres, mieux servis, et elle n'est pas crevée : « la femme a sept âmes, comme les chats ».

À ces paroles, l'épouse lâcha un hurlement de bête, se leva lestement comme si elle n'avait jamais eu de mal et empoignant une pelle qui barbotait dans l'eau, la souleva pour frapper son mari, mais elle glissa et tomba en pleurant sur l'époux, sur la pelle et sur toute une vie de misère.

– Vous voyez ? fit l'homme en riant ; je vous disais bien qu'elle n'était pas morte !

Puis, revenant à sa tâche :

– Donnez-moi, dit-il, un coup de main pour couvrir cette soupe au maïs et filons d'ici, nom de nom !

Adrien et Petrov saisirent la bâche avec leurs bras vigoureux et la fixèrent au moyen de ces grosses pierres en lave volcanique qui servent au pavage. Le lopatar ramassa les deux pelles, pêcha leurs hardes et cria à sa femme, qui pleurait toujours :

– Allons, lève-toi, vache ! Tu ne crèveras pas si vite, va, et moi non plus. Nous aurons encore du maïs à éventer ensemble, avant d'arriver au bout de notre rouleau.

Cette façon de se consoler apitoya Samoïla. L'affreuse vie de ces créatures lui apparut dans toute son horreur. Il eut des remords d'avoir frappé l'homme. Le voyant s'éloigner avec sa femme, il fit cette réflexion :

– En quoi lui suis-je venu en aide ? Au lieu de le faire à temps, je m'amusais à le voir lutter avec sa détresse et je n'ai bougé de ma place que pour le frapper. Il a eu raison de me le dire.

Puis à Adrien, qui marchait bossu :

– Allons les inviter à prendre un verre avec nous ! ajouta-t-il. Ils coururent après les lopatari, qu'ils rejoignirent. Petrov leur dit :

– Écoutez : nous pensons qu'après une telle baignade, vous n'aurez aucune peine à avaler, en notre compagnie, un demi-litre de tsouika… Venez… L'averse a bien l'air de vouloir s'arrêter. Si le soleil nous revient, nous retournerons ensemble à votre « soupe au maïs ».

À cette invitation, le visage du lopatar s'épanouit. Sa large face, toute bosselée et sillonnée de rides profondes, s'éclaira d'une vive joie :

– Ah ! fit-il ; ça, c'est parler mieux que saint Jean Bouche-d'or ! Que le ciel vous bénisse ! Je mourais d'envie de mettre une goutte de tsouika sur ma langue, mais je n'ai qu'un sou, juste de quoi payer un verre et, voyez-vous, je ne puis pas boire et que la femme reste là, devant moi, à me regarder et avaler sa salive : elle est assez maudite, sans que je lui fasse encore cette peine-là…

– Vous aimez mieux lui jeter un caillou à la tête ! dit Petrov.

L'homme leva sa pelle vers le ciel.

– Eh oui, monsieur ! Cela vous paraît drôle, n'est-ce pas ? Mais entrez seulement pendant huit jours dans ma peau : vous y crèveriez comme une petite grenouille qu'on écrase – pac ! – sous sa semelle…

Ils rirent tous les quatre. La femme, encore pleine de boue et de sang sur la figure, approuva son mari :

– Oui, m'sieur, vous y crèveriez !

Le groupe se dirigea vers l'entrée des docks, où les bistrots ouvriers font face à la poissonnerie. En les regardant par-derrière, on eût dit quatre naufragés qui venaient d'être tirés de l'eau. Dans leur démarche, en balançant les bras, les corps semblaient estropiés, et des gouttes d'eau sale leur dégoulinaient des mains et des manches.

*

En moins d'une demi-heure, la tempête avait inondé la région et disparu. Sur le ciel d'un bleu éclatant, on ne voyait plus que quelques débris de nuages blanchâtres se dissipant comme des haillons. Le soleil qui réapparut fut brûlant. Les montagnes du Macin étaient masquées par d'épaisses vapeurs, qui s'élevaient, lentes, fumeuses, comme si de gigantesques chaudières eussent éclaté quelque part, dans les vallées. Une universelle fatigue pesait sur la nature meurtrie par l'orage.

Sur le sol encore couvert d'eau, des centaines de petites grenouilles, pas plus grosses qu'une fève, sautillaient dans tous les sens et on risquait à chaque pas de les écraser.

Le port, lavé, rafraîchi, ressuscita. Des hommes et des hommes surgirent en masse – par les portes des wagons et des tavernes, ou vomis par le ventre des bateaux et des chalands –, comme les abeilles

de leurs ruches. Ceux qui avaient été trempés et devaient continuer le travail se déshabillaient jusqu'à la chemise, étendaient leurs vêtements au soleil et reprenaient l'ouvrage interrompu.

Les lopatari furent les premiers à courir à leurs tas de céréales. Le couple, qu'accompagnaient Adrien et Petrov, y accourut à son tour, suivi par ceux-ci et parlant haut. La bâche fut enlevée, le maïs étendu en une vaste couche mince, qu'on remuait sans cesse avec des pelles.

Ce faisant, l'homme monologuait intarissablement, alors que les deux amis – espérant toujours voir Mikhaïl surgir de quelque coin – écoutaient et s'ensoleillaient :

– … Il ne faut pas m'en vouloir, mais c'est ainsi… disait-il. C'est facile de se mettre en colère, de frapper un inconnu et de lui dire : *brute !*… à cause de ceci ou de cela… Mais essayez de vous mettre à sa place… Éventez, par exemple, comme moi, du maïs et la misère, trente ans durant – oui, trente ans –, et vous verrez… Hum… diable… On n'est pas de pierre… Ça tient ce que ça tient, et puis ça craque, comme la chemise. Mais la chemise, on la jette, tandis que la peau, eh… on garde toujours un peu de pitié pour elle, si laide, si tannée soit-elle…

» Et puis, quoi ? N'ai-je pas été, moi aussi, jeune et beau garçon ? N'ai-je pas cru, moi aussi, pouvoir toucher la lune avec la main ? N'ayez pas peur : personne n'aime le mal… On est poussé au mal, voilà tout…

» Mon père était forgeron, et j'ai voulu, bien voulu, devenir moi aussi forgeron, car les sous tombaient à chaque coup de marteau qui frappait sur le fer, mais, oh, ho ! C'est que son marteau ne tombait pas seulement sur le fer, mais sur moi aussi, son fils, petit gamin de onze ans. Ah ! cela vous étonne ? Eh bien, tous mes os ont été crevés par le marteau de mon père. Et, sacré nom de Dieu, si mon père n'a pas eu pitié de mes os, voudriez-vous que ce monde en ait davantage ?

» Tenez, vous qui m'avez renversé tout à l'heure d'un coup de poing, vous n'êtes pas un homme méchant, et, quand même, vous m'avez fait du mal. Pourquoi ? Parce que j'avais frappé ma femme. Mais savez-vous pourquoi j'ai fait ça ? Ce n'est pas parce qu'elle était fautive, non ! Toute notre faute, c'est d'être de pauvres bougres, voilà.

» La faute est d'abord à mon père, qui m'a cassé les côtes à un âge où d'autres enfants sont aidés à s'habiller. J'ai dû fuir de la maison, vagabonder dans le port, rompre les plombs des wagons, voler des grains et vivre… Oui, vivre ! Là, d'autres m'ont cassé les côtes, avant de m'envoyer dans la maison de correction.

» Puis, il y a eu de longues années où je n'ai pas su ce que c'était que de coucher dans un lit, mais toujours dans les granges, dans les greniers, avec des rats morts, qui puaient, et avec des vivants, qui me

couraient la nuit sur la poitrine. Enfin : le service militaire. Trois ans… Là, encore, on m'a cassé les côtes… C'est entendu : il faut défendre sa patrie, et en attendant qu'elle soit attaquée par quelqu'un, on t'assomme tous les jours.

» Depuis, voilà trente ans « de pelle » et de misère : toujours de la poussière à avaler, toujours courbaturé, toujours du borche(15) aux haricots et de la mamaliga rassise – et la chemise sale, et le taudis puant, et la tsouika mauvaise…

» Et quoi encore ?…

(L'homme arrêta son travail, s'appuya sur sa pelle et regarda Adrien et Petrov avec défi.)

» Quoi ? Qui est venu me dire : Dis donc, peut-être que ça te fait mal lorsqu'on te casse les côtes, hein ? Personne ! Ou bien, oui : cette femme-là, que j'ai failli tuer tout à l'heure… Elle m'a frotté souvent les reins avec du vinaigre à l'ail. Elle est bonne, brave. C'est pourquoi je n'ai pas le cœur d'aller boire seul le petit verre de tsouika, mais toujours ensemble… Pas vrai, Stana ?

– Vrai, vrai, Toader, balbutia la femme, mais ne me frappe plus avec des cailloux…

Les deux amis s'éloignèrent.

Avant de disparaître parmi les entrepôts, ils jetèrent un dernier coup d'œil vers les lopatari : maintenant les pelles lançaient les grains d'or bien haut vers le soleil.

Ils allaient lentement, silencieux et un peu déçus, en zigzaguant parmi les entrepôts, tous deux en bras de chemise, la veste à la main, lourde, le pantalon collé sur les cuisses. Craignant un refroidissement, Adrien dit :

– Nous irons chez Procop nous réchauffer avec du thé au rhum et finir de sécher nos vêtements.

Comme il parlait, il faillit marcher sur deux jambes bottées qui avançaient au travers du trottoir étroit : c'était Mikhaïl ! Les habits secs, tranquille comme un pacha, il déchiffrait un journal roumain du soir, tout de long étendu sur un de ces escaliers courts et très obliques qui garnissent les entrées des dépôts.

Adrien lâcha un bref cri de plaisir, pareil à celui des étourdies hirondelles, et se précipita sur les mains de Mikhaïl, cependant que Samoïla frémissait comme un fol étalon, les yeux grands ouverts.

– Ça, ce n'est pas mal ! Nous parlions du loup, et le loup était derrière la porte ! s'exclama Adrien.

Ces témoignages d'amitié ne produisirent d'autre effet que d'amener Mikhaïl à mieux se renverser sur le dos et à sourire à sa façon de sceptique voluptueux, les paupières mi-closes, soi-disant pour se défendre du soleil cuivreux qui inondait la ruelle solitaire.

– Que faites-vous là ? demanda Adrien.

– J'attends… répondit Mikhaïl, avec une incommensurable paresse.

– Qu'est-ce que vous attendez ? La fin du monde ?

– Non… J'attends que l'eau s'écoule.

– Quelle eau ?

– L'eau de pluie… Là, au carrefour, il y a une grosse mare qui empêche de passer.

Petrov, les regards avidement fixés sur Mikhaïl, rageait de ne pouvoir intervenir dans la conversation en grec. Adrien comprit sa soif et voyant son ami dans une bonne disposition, il l'aborda de front :

– Savez-vous qui est cet homme ? fit-il mystérieusement.

Pour toute réponse, Mikhaïl haussa doucement les épaules, avec un air qui voulait dire :

« Tu découvres les hommes comme les bouses dans un pâturage. »

Adrien prit feu devant cet air incrédule. Il fronça les sourcils, ramassa ses épaules et avança sur Mikhaïl, tel un bélier, ce qui ne déplaisait guère à l'autre. Avec ardeur, haletant, il lui rappela succinctement tout ce qu'il lui avait dit du peintre : sa sincérité, son enthousiasme, son amour pour tous les arts, sa grande soif pour l'amitié et son brûlant désir de connaître Mikhaïl et de l'aimer.

Cela ne dura pas trois minutes, mais, de seconde en seconde, sans broncher de son abandon, les yeux mi-clos de Mikhaïl se rouvraient à mesure que le torrent de mots crépitait sourdement, chaudement, sur les lèvres d'Adrien, et quand celui-ci conclut en disant avec foi, avec conviction : « Je gage ma tête que vous ne regretterez pas de lui donner la main ! » on aurait pu voir que le *dolce farniente* de Mikhaïl n'était plus qu'une volonté de granit qui tenait son corps cloué sur les marches, alors que dans ses grandes prunelles brillait l'aveu : *je sens, je vois, je comprends.*

Une seconde d'hésitation, une seconde d'effort (oh, simplement pour coqueter avec son pessimisme vaincu !) et voici Mikhaïl qui remue son beau torse (comme pour l'arracher à un vilain serrement), se lève avec lourdeur et, droit devant Samoïla (qui crève de bonheur), lui tend la main franchement, le regard dans les yeux, puis…

Puis Adrien ne comprit pas un traître mot de tout ce qu'ils se dirent.

Ce fut, pour ses oreilles, un tendre galimatias russe qui se débitait mélodieusement sur les lèvres charnues des deux hommes et coulait dans son cœur comme du baume. Appuyé nonchalamment contre le mur, l'œil au garde-à-vous (prêt à bondir au moindre signe de mésentente), Adrien leur transmettait cette passion qui soude les âmes et dont il débordait ; ses yeux féroces caressaient les deux visages amis, celui de Petrov, embrasé par le feu de l'astre et par son propre feu, celui de Mikhaïl, doré par le même torrent de flammes rougeâtres, mais immobilisé par l'heureuse maîtrise de son âme domptée.

Et pendant que ces derniers tâtaient leurs pulsations dans une langue incompréhensible pour lui, Adrien voyait dans cette première communion la force toute-puissante de l'amitié qui se découvre d'elle-même, qui se mire dans son propre visage et qui, surgie sur tous les points de la terre, se sent attirée à travers les murs les plus irréductibles par l'aimant de l'amour qui est sa loi et son empire.

Amitié… Je ne t'explique pas : je voudrais te chanter…

*

Après ce brusque et bref échange de chocs affectueux, Mikhaïl, qui savait ses amis trempés, empoigna son panier vide et mit le cap sur le « Gué de la Comorofca », où ils arrivèrent presque en courant. Ici, c'est le quartier des lipovans. Maisonnettes et taudis malsains se superposent, grimpent le talus et débouchent enfin, face aux dernières maisons de la rue Grivitza et dans la Comorofca même, avec laquelle les braves lipovans – tous pêcheurs et manœuvres aux mœurs paisibles – n'ont rien de commun. C'est le chemin de retour habituel de Mikhaïl après la vente du soir, car, tout comme à l'autre extrémité du port – où le marchand de gâteaux distribue les débris de son panier aux petits Grecs –, ici il les distribue aux petits lipovans.

On les vit, en haillons, tête et pieds nus, sales, s'amuser en pataugeant dans l'eau sablonneuse qui dévalait de la côte défoncée par l'orage. Ils accueillirent Mikhaïl avec des cris de joie, mais, plus timides que les Grecs, ils restèrent aussitôt interdits, quand ils le virent accompagné de deux étrangers. Mikhaïl pria ses amis de se tenir à l'écart, de peur de les effaroucher, et il alla leur distribuer des fragments de craquelins et des poignées de feuilles grasses et sucrées détachées des gâteaux. Ils formèrent cercle autour de lui, et tout en mangeant ils parlaient à leur ami, qui les questionnait. Un enfant d'environ huit ans jouissait plus particulièrement des faveurs de Mikhaïl. C'était un pâlot aux cheveux blonds et lisses. Lorsqu'il levait la tête, on voyait deux yeux verts, souffreteux. Sa voix était si faible que Mikhaïl, pour pouvoir le comprendre, le faisait parfois parler dans son oreille. À la fin, ils disparurent tous deux dans une chaumière enduite de boue, couverte de roseau, tout inclinée et marbrée de

crevasses profondes, où Mikhaïl s'attarda quelques minutes. Il réapparut seul, ne donna nulle explication et se mit à grimper la côte, suivi par Adrien et Samoïla, qui n'osèrent pas le questionner. Ils s'étaient aperçus qu'il dissimulait un trouble et respectèrent son silence.

En haut de la côte, Mikhaïl entra dans une épicerie, où il commanda, au compte de son patron, certaines quantités de fromage, saindoux et sucre. Pendant qu'on le servait, il posa son panier et alla dans un coin qui semblait lui être familier. Là, assis sur une caisse, il entreprit de fouiller, tout à son aise, dans un gros tas de vieux livres, versés pêle-mêle, très poussiéreux et la plupart déchirés.

Adrien dit tout bas à Samoïla :

– Je parie qu'il consulte sa bibliothèque.

– Comment, sa bibliothèque ?

– Je crois que c'est ici qu'il se procure ses livres.

En effet, Mikhaïl revint avec un bouquin, et, les voyant sourire, comprit qu'ils avaient deviné. Il dit à Adrien, en plaisantant :

– Vous êtes deux espions.

– Oui : deux espions qui vous admirent !

– Il n'y a rien à admirer.

Et quand il fut dehors, son lourd panier sur le dos, il expliqua :

– S'il y a quelque chose à admirer, c'est la bêtise de cet épicier qui enveloppe deux sous d'olives dans une page d'auteur célèbre. Vous comprenez : ce bonhomme a acheté, Dieu sait où, quelques centaines de kilos de livres et de paperasses pour en faire des cornets. Comme la plupart de ces livres sont dans des langues étrangères, et fort sales, personne ne s'occupe de les trier ou de les revendre, mais je suis sûr que ce tas-là renferme au moins une centaine de volumes en bon état et de valeur. J'ai lu jusqu'à présent plus de vingt ouvrages de premier ordre.

– Vous les achetez ? demanda Adrien.

– Non… Je paye un sou pour lire le volume et je le rends.

– Quel livre est-ce, celui-ci ?

Mikhaïl le montra. Petrov y fourra aussitôt son nez, et les deux affamés du livre purent déchiffrer : H. de Balzac, *Un ménage de garçon,* titre qu'ils furent très satisfaits de pouvoir comprendre, mais quand ils tentèrent d'aller plus loin, d'y lire quelques lignes, ce fut un bégaiement inintelligible qui les exaspéra. Petrov, laissant Adrien bouquiner seul, dit à Mikhaïl :

– Comme vous devez être heureux de pouvoir lire le français !

– Oui, je suis vraiment heureux… Au moins ça…

Alors, saisi par un dépit fiévreux et oubliant la consigne donnée par Adrien, le peintre voulut tout savoir ; il demanda vivement :

– Et pourquoi lisez-vous ?

– Et pourquoi me le demandez-vous ? répliqua l'interrogé, cabré dans sa crainte perpétuelle des questions indiscrètes.

Adrien, occupé par son Balzac indéchiffrable et ne comprenant pas le russe, n'eut point connaissance de la gaffe commise par Petrov. Toutefois, il écarquilla bien les yeux. Il voyait Mikhaïl se rebiffer et l'autre se plier, humble, effrayé de son erreur.

– Excusez-moi, monsieur Mikhaïl, dit Petrov ; ce n'est pas pour vous blesser que je vous ai demandé cela… mais… je voudrais vous comprendre…

Touché par son accent sincère, Mikhaïl adoucit le sien :

– En voilà une question ! Pourquoi je lis… Vous lisez aussi, et Adrien également… Tout le monde lit…

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Adrien, s'interposant.

Et comme les autres se taisaient, il dit à Mikhaïl, l'air bourru :

– Il ne faut pas être méchant !… Allez vous débarrasser de votre camelote et venez vite : nous irons prendre le thé chez Procop.

C'était presque un ordre, mais Mikhaïl comprit que cet ordre partait du cœur, et il sourit avec bonhomie :

– Je m'exécute…

– Vous avez failli tout gâter ! dit Adrien à Samoïla, lorsqu'ils furent seuls. Je vous ai averti qu'il ne faut en rien le brusquer.

– Ah ! quel homme ! quel homme ! s'écria le peintre. D'où nous vient-il, cet oiseau ? Si vous saviez quel russe impeccable il parle ! Non, il n'est pas de notre classe.

– Je crois moi aussi qu'il n'est pas de notre classe, mais il est de notre race. Son patron l'a dit, sans peut-être savoir ce qu'il disait.

– Comment, « de notre race » ?

– Oui : de la race de ceux qui aiment les mêmes choses.

– Vous croyez qu'il y a une race comme cela ?

– Vous le voyez bien : hier nous ne nous connaissions pas ; demain nous serons des amis inséparables.

– C'est vrai, approuva Samoïla ; il doit y avoir une race d'hommes

qui anéantit la différence des conditions sociales.

Ils étaient au coin de la rue Grivitza. Mikhaïl sortit de sa « boîte », cigarette aux lèvres, la mine gaillarde, heureux comme un chardonneret sur la branche. On eût dit qu'il venait d'enfermer dans son coffre-fort un gros bénéfice gagné le jour même.

– Vous savez, dit-il en grec, la banlieue sait déjà que nous sommes *trois,* et nous appelle gentiment : *les trois timbrés.*

– C'est parfait, répondit Adrien ; nous aimons ce *timbre*-là !

Et se dirigeant ensemble vers Procop, qui avait son tchéaïnik à la *piatza* Galatz, il céda Mikhaïl à Petrov (« pour qu'ils puissent s'aimer à leur aise ») et il les suivit, quelques pas en arrière, toujours bouquinant du Balzac muet. Mais il les surveillait, l'oreille tendue au diapason de leur causerie. Celle-ci reprit aussitôt, par la volonté de Mikhaïl, qui était dispos ce soir-là :

– Vous ne vous trompez pas, dit-il au peintre, quand vous vous expliquez mal la lecture assidue chez un homme *comme moi,* mais votre erreur est grande quand vous me prenez, moi, pour ce que *je ne suis pas.*

Et l'autre :

– Vous comprenez : lorsqu'on lit, il faut être, sinon heureux, au moins content, c'est-à-dire, avoir le nécessaire… Diable ! Vous ne m'affirmerez pas qu'on peut lire lorsqu'on a faim !

– Oui : je vous affirme cela…

– Alors, je ne comprends plus rien.

– Vous allez comprendre. Qu'est-ce que la lecture pour vous ?

– Un bonheur.

– Ce n'est pas assez. Pour moi, elle est une nourriture.

Petrov resta perplexe. Mikhaïl reprit :

– Sachez que l'art n'est pas goûté de la même façon par tout le monde. Il y en a qui s'en servent comme d'une liqueur, pour digérer leur repas…

– … Je ne suis pas de ceux-là ! interrompit vivement Petrov.

– Non, vous êtes au-dessus de ceux-là, du moment que vous voulez tirer de l'art un profit idéal, mais pour y arriver, il vous reste encore du chemin à parcourir.

– Quel est ce chemin ?

– Celui de la souffrance acceptée, appelée presque, comme un salut. Et aussi bien vous que notre ami Adrien, vous n'avez pas suffisamment

souffert.

– Voir souffrir, n'est-ce pas souffrir soi-même ?

– Non. Non. Pas du tout.

Samoïla ne voulut pas se donner pour battu. Il allégua l'exemple des lopatari : il raconta la scène qui s'était passée sous la tempête, avoua sa brutalité envers l'homme…

– … Mais, ajouta-t-il, quand j'ai appris la triste existence du malheureux couple, l'histoire de l'enfant forgeron à onze ans, toute sa vie depuis, ah ! cela m'a crevé le cœur et j'ai regretté amèrement de l'avoir frappé.

– Je parie, dit Mikhaïl, que vous lui avez payé ensuite un litre de vin pour le dédommager.

– C'est vrai, je les ai conduits au bistrot ! avoua le peintre, honteux.

– Vous voyez ? Vous êtes la proie de vos moindres colères, de vos moindres émotions. La maîtrise vous manque totalement.

– C'est ma nature. Je n'y puis rien.

– Si, vous pouvez. Vous devez pouvoir. Notre nature se modifie.

– Comment ?

– En tirant un meilleur profit de ce que nous enseignent les livres et surtout la vie, et cela, en mordant la poussière.

– Mais je lis et j'observe avec toute l'attention possible.

– Vous ne faites rien qui vaille, vous vous cassez la tête et perdez votre temps. Faites plutôt des poêles !

Samoïla, très susceptible, esquissa une grimace telle qu'on l'aurait cru aspergé avec de l'eau froide.

– Ah, cela vous fait mal ? dit Mikhaïl. C'est bien naturel, mais voilà le défaut nécessaire de toute vraie amitié. Vous aimeriez mieux que je vous dise que vous êtes un grand peintre. Oui, vous avez un tempérament d'artiste ; mais sans voir vos toiles, je peux vous dire qu'il n'y a là que le babillage d'un enfant heureux et peut-être doué. Et votre cas est celui des neuf dixièmes, et plus, des artistes du monde entier : on vibre un peu (bien moins qu'une mouche au soleil), on rit facilement, on pleure facilement, on est vite heureux, vite malheureux, et alors on peint, on sculpte, on compose, on écrit… et voilà de l'art ! Mais c'est peu de chose que d'avoir du talent, un bon cœur et même d'être révolté…

– Comment ? s'écria Petrov. Ce ne sont pas des qualités, cela ?

– Si : les qualités de l'acier qui n'est pas trempé. Mais on ne creuse pas le granit avec le doigt, ni les entrailles de l'ignominie humaine

avec de la bonne volonté. Or, l'artiste doit faire cela, uniquement cela. Il doit marcher là où personne n'ose mettre le pied, il doit élargir les sentiers rocailleux des vies futures, les polir et nous les rendre praticables en abandonnant sur la route des lambeaux saignants de sa propre chair, car le véritable artiste est généreux comme le soleil et comme lui indifférent. S'il n'est pas cela, arrière les museaux ! L'ouvrier qui descend dans la mine et en tire du charbon pour que nous nous chauffions les fesses est bien plus utile à l'humanité.

» Voilà pourquoi je vous disais qu'il vous faut souffrir. La souffrance – celle qui est muette, ignorée – renferme un grand trésor : *le calme.* C'est la plus forte conquête qu'on puisse arracher à la vie qui tue. Elle ne se fait pas d'un seul coup – si cela arrivait, vous ne seriez plus qu'un cadavre –, mais par degrés. Or, regardez ce que vous faites : vous voyez un homme battu par la rafale, celle du dehors et celle de ses instincts, et au lieu de plonger en lui la sonde du grand entendeur, saisir le drame, voir tout ce qu'il vous a raconté et au-delà, vous faites comme le premier cocher qui eût passé à cet instant, vous le renversez d'un coup de poing. Certes, je ne doute pas que vous n'eussiez pleuré sur lui si vous l'aviez tué.

» Un autre exemple : vous me rencontrez, moi ; vous me cherchiez même. Pourquoi me vouliez-vous ?

– Pour vous connaître… balbutia Petrov.

– Et m'avez-vous connu ?

– Pas encore…

– Et vous ne me connaîtrez jamais avec les moyens dont vous disposez aujourd'hui, parce que, comme tout à l'heure, au lieu de pénétrer ce qui se trouve au-dessous de mes haillons, vous ne voyez que les haillons, et vous vous mettez aussitôt à gémir sur eux, en me prenant pour un malheureux. Vous allez jusqu'à croire que mon état actuel m'empêcherait d'apprécier une lecture ou les caresses du soleil, et vous voulez sauter à mon secours malgré moi, à l'exemple d'Adrien qui vous y a appelé, pas vrai ? Vous ne savez pas que s'il y a quelqu'un de nous trois qui ait besoin de secours, c'est bien vous, c'est bien Adrien. Il faudrait vous donner la main pour vous aider à descendre dans la boue et les ténèbres d'où l'on apprécie mieux la lumière ; ou bien, si vous avez l'étoffe d'un artiste, vous faire plonger dans cette huile mordante qui est la douleur de l'homme solitaire, et d'où l'on sort avec des mâchoires qui broient le silex. Mais, pour que cela soit, il faudrait être de ceux qui se chauffent à blanc, auparavant, en en voulant à Dieu, au monde et à soi-même.

» N'allons pas si loin. Nous voici chez *gospodine* Procop, où le thé est incomparable, à ce qu'on dit.

*

« À ce qu'on dit ! » Comment pouvait-il, ce sceptique de Mikhaïl, mettre en doute jusqu'à la renommée, universelle, à Braïla, du tchéaïnik, ou de la *tchéaïnerie* (maison de thé) du gospodine Procop ? Car cette renommée ne concernait pas uniquement la qualité du thé, lequel, chez Procop, était « du vrai Popoff » (lorsqu'on le demandait expressément en y ajoutant le sou supplémentaire). Elle ne concernait pas davantage le sucre – cet éternel élément de discorde qui faisait que maints clients fidèles changeaient brusquement de tchéaïnik, parce qu'on leur avait servi du « sucre farineux » –, et ici je suis obligé de faire une petite digression.

Pourquoi fuyait-on, comme la peste, le « sucre farineux » ? Parce que à Braïla, à l'exemple de la sainte Russie, on ne boit pas le thé comme à Paris ou à Londres. Libre à vous de sucrer votre jus tiède et même de le « salir » d'une goutte de lait ou plus, ou de n'en rien faire et de l'avaler – glouc ! – comme on avale une purge, ou, encore, de l'accepter « pour faire plaisir » et de vous en aller – avec, un « merci beaucoup » – sans l'avoir touché. Dans le second port danubien de la Roumanie, les habitants boivent le thé tout autrement. Ces habitants, qu'ils soient nationaux *get-beget* ou *pravo-slavniks* lipovans aux barbes à la Tristan Bernard, aux bottes d'égoutiers et à vaste lévite qui trimbalent dans une poche l'inséparable verre, lourd comme un caillou, dont on se sert là-bas individuellement pour avaler dans des bistrots impurs de la *vodka* pure, après s'être d'abord copieusement signé, ces habitants sont, avant tout, de grands buveurs de thé. Ils le boivent, du matin à la nuit, pour ses multiples vertus : apéritif, nutritif, digestif, laxatif, constipant, excitant, calmant et diurétique. On le boit l'hiver pour se réchauffer, l'été pour se rafraîchir, et on en absorbe de deux à quatre litres par jour comme un rien. Mais, direz-vous, que fait-on de cette masse d'eau dans le ventre ? Eh bien, on boit verre sur verre en toute tranquillité, puis, avec la même innocence, on sort dans la rue et on pisse sur le trottoir, en s'épongeant le front et, parfois, en tournant le dos à une aimable personne qui passe tout justement. Ainsi, le thermosiphon circule à souhait. Les boyaux, lavés à grande eau, sont pincés par la faim, et souvent aussi les bronches par le froid, lorsqu'on sort en hiver « pour faire des trous d'ambre dans la neige immaculée ».

Et pour que l'on puisse boire économiquement tant de thé, vu le prix exagéré du sucre et la modicité des gains, on a dû recourir à un expédient : réduit à l'état de minuscules dés, au moyen d'un petit engin appelé *siftch,* le grain de sucre est d'abord trempé dans du citron, puis adroitement placé entre la joue et la mâchoire, où il résiste vaillamment à toutes les gorgées du bouillant liquide qui le frôlent sans trop le malmener, et de cette façon on arrive au fond du verre en

conservant encore dans la bouche une vague sensation du précieux aliment. C'est ce qu'on appelle là-bas : boire le thé *prikoutsk.* Voilà pourquoi tout le monde évite le « sucre farineux », que le thé emporte rapidement, « comme si c'était de la semoule », et on recherche celui qui est « dur comme du verre » et phosphorescent, la nuit, comme ces allumettes dont on usait autrefois pour s'empoisonner.

Les deux morceaux qu'on servait par « demi-portion » – cinquante grammes environ – provenaient du sectionnement à la scie d'un pain de sucre de cinq kilos, opération faite par le patron lui-même, car il faut avoir un œil exercé et la terrible adresse de scier des morceaux d'une qualité quasi parfaite, afin d'éviter que certains d'entre eux puissent paraître aux clients trop petits pour soi et trop grands pour le voisin de table. Là encore, source inépuisable de mécontentement. Le pain de sucre, fût-il triplement raffiné, il n'en est pas moins vrai que « vers la pointe », il est plus dur, de même qu'il est plus « farineux » vers la base. Et le pauvre garçon de courir comme une navette entre le client hargneux et la patronne du comptoir qui ne sait plus où donner de la tête :

– Mada-a-ame ! M. X*** veut un morceau « de la pointe ! »

– Voyons, monsieur X***, vous savez bien qu'un pain de sucre n'a pas que « de la pointe » !

– Oui, madame, mais il n'a pas non plus que « du cul » !

Sur ce, gospodine Procop, qui voit tout et entend tout, intervient promptement, fouille, trouve et offre au client le morceau « du côté de la pointe » : il sait, lui, que ce client-là est raisonnable, et il lui donne satisfaction, car il lui arrive aussi d'en mettre certains à la porte.

Mais – à l'exemple du thé, qui est incomparable, alors même qu'il n'est pas expressément « du Popoff » – toutes ces questions qui concernent le sucre excellent, le service et le matériel (irréprochables), le magasin (vaste, propre et bien éclairé), l'eau (provenant de deux chaudières dont une en permanente ébullition), tous ces avantages rassemblés ne font pas la renommée du tchéaïnik de gospodine Procop autant que le fait la personne même de gospodine Procop.

Et le lieu fut sanctifié…

C'est que l'homme – jusqu'au plus vulgaire – est un animal qui porte en lui inconsciemment le germe de la perfection universelle vers laquelle l'humanité se dirige malgré elle. C'est pourquoi le manœuvre grossier qui se contente d'un petit coin de table chez Procop sait que le géant lipovan, à l'œil clair et à la barbe bien peignée, fait une sévère distinction entre client et client. Il sait que le prix et la qualité de la

consommation sont les mêmes pour tout le monde, mais que le bonjour du patron ne l'est point. Et c'est à quoi il aspire le plus, dans sa rudesse, sous la dictée du noble grain dont il est l'inconscient porteur.

Ce manœuvre grossier redoute Procop autant qu'il l'aime, et il mendie un brin de son estime parce qu'il a vu le fier lipovan quitter son comptoir – où il se tient debout, près de sa femme assise, droit comme un juge – et aller d'un pas digne serrer la main à tel client qui vient d'entrer, le conduire à une bonne place, lui essuyer lui-même la table, par simple politesse – car les tables sont propres – s'entretenir une minute avec lui et puis, commander de sa voix de patron, ce qu'il sait que le client prend d'habitude :

– Une demie pour monsieur X… !

Cela veut dire – pour les oreilles du garçon du buffet et pour toutes les oreilles – considération, d'abord, puis, quelques bagatelles : service non ébréché, sucre et tranche de citron présentable.

Mais cela veut dire, surtout, que le client qui jouit ainsi de la considération de gospodine Procop ne fait rien de ce qu'il fait, lui, le buffle à rudesse millénaire : il ne chipe pas le journal qu'on lui donne en lecture ; ne crache pas par terre ; ne dit pas de grossièretés devant les femmes présentes ; ne frappe pas comme un abruti lorsqu'il veut appeler le garçon ; ne pisse pas dans la rue ; n'essaie pas de dérober le siftch, ou de s'approprier les sous qu'un consommateur voisin vient de laisser sur la table en partant, ou de disparaître sans payer en simulant un « besoin urgent » qui lui permet de sortir dans la cour.

Et lui, l'homme sans vergogne, il fait tout cela. Il ne peut pas ne pas le faire, car ce sont des calamités qui lui appartiennent en propre – comme l'exploitation éhontée et le crime collectif appartiennent en propre à cet autre homme sans vergogne au sommet de l'échelle sociale, qui le domine de toute sa cruauté. Mais, férocement tenu dans l'ignorance, tristement livré à ses instincts et jamais aidé à se relever, il s'aide tout seul. Non, il ne s'aide pas, il obéit. Il frissonne sous l'effervescence du levain qui fermente dans son âme. Et lorsqu'il voit que gospodine Procop honore l'homme correct, propre, délicat, le pauvre bougre ouvre les yeux, admire béatement, sourit, clignote, crache de plaisir et se résigne dans son coin : elle n'est pas pour lui, cette estime-là, mais il en jouit quand même, car il est, aujourd'hui, l'ancêtre grossier de l'humanité correcte, propre, délicate, de demain. Il ne le sait pas. Et Procop, qui est le pionnier du progrès moral, ne sait pas davantage ce qu'il est. Lui aussi ne fait que se soumettre, mais à sa loi de précurseur.

L'été, campé sur ses jambes solides, au milieu de ses dizaines de tables répandues sur le trottoir et bondées de monde, quand, la tête

naturellement haute et l'œil méprisant, il regarde le spectacle qu'offrent les terrasses des tchéaïniks voisins, où les clients jurent, se tapent les fesses, pètent bruyamment, s'empoignent par la brayette, offensent les femmes – tout cela sous les yeux du patron qui rigole –, gospodine Procop, en ces moments-là, ne mesure pas l'influence qu'il exerce sur son petit monde rien qu'en détournant la tête et en disant noblement, après avoir maîtrisé une forte envie de cracher de dégoût, à un client qu'il estime : « Parfois je ne suis pas bien loin de croire que Dieu a mis l'homme sur la terre uniquement pour prouver aux bêtes combien elles sont plus honnêtes et plus délicates que lui ! »

Procop ne fait, ne dit que cela. Aussitôt, le vulgaire manœuvre se sent plus heureux de se trouver sur la terrasse de ce lipovan juste, au lieu d'être mêlé aux hommes que celui-ci méprise si royalement et n'admet pas chez lui. Et, le dimanche, quand Procop part pour la liturgie de l'église russe, vêtu de sa lévite noire, immense comme lui, et entouré de sa femme ronde et de ses six enfants joufflus et solennels dans leurs habits bariolés de rouge cramoisi, de jaune citron et de bleu outremer, Samoïla Petrov, l'athée convaincu, se lève au passage de l'honnête famille, s'incline pieusement et sent en lui une envie irrésistible d'emboîter le pas de gospodine Procop, de le suivre là où il ne va plus depuis qu'il est sorti de l'enfance.

Voilà de quoi est faite l'attirance du tchéaïnik de Procop : elle est bâtie, non pas de « sucre dur » et de « thé Popoff », mais de belle foi humaine. On ne le sait pas. On lui obéit. Elle pioche inlassablement dans le roc de notre ignominie, elle provoque la germination de ce monde nouveau qui approche à pas de tortue des lointains abîmes célestes. Pour réaliser son destin, elle n'a pas besoin de prêcher : elle oblige les uns à donner l'exemple et les autres à imiter les premiers. Et ses moyens sont simples comme la lumière : gospodine Procop ne fait pas de conférences doucereuses, ni de reproches amers ; il vit, d'abord, dignement, puis il montre son estime à ceux qui respectent sa maison, il la leur montre de la façon la plus commune, en leur donnant un bonjour plus chaud et en ayant à leur égard plus de prévenances.

C'est ainsi que, voyant apparaître la tête dominante de Samoïla – qui avait courtoisement fait passer Mikhaïl et Adrien avant lui –, gospodine Procop alla à leur rencontre et dit à Petrov :

– Il y a une minute à peine, je demandais au garçon qui vous sert si vous aviez déjà pris votre thé du soir.

Et les examinant :

– Mais vous êtes trempés jusqu'à l'os ! fit-il.

– C'est pourquoi, dit le peintre, je vais vous demander pour une heure votre chambrette près des chaudières : en prenant notre thé, les

habits sécheront.

Puis il ajouta en russe :

– Je vous *recommande* gospodine Mikhaïl. S'il vient ici, seul, ou en compagnie d'Adrien, que vous connaissez déjà, je vous prie d'être avec lui comme vous êtes avec moi.

Procop s'inclina à la mode russe, serra la main de Mikhaïl et ne fut pas choqué de son apparence misérable. Ensuite, les conduisant vers la chambre demandée, il cria, de sa voix grave :

– Une portion Popoff « avec trois » (verres) pour monsieur Samoïla !

Et tout le monde de lever la tête.

Ces événements se passaient à l'époque de la guerre russo-japonaise. La défaite russe se dessinait clairement, et nombreux étaient les pravoslavniks, ainsi que les autres citoyens de Braïla, qui dépensaient leur salive à soutenir, dans les tchéaïniks, le moral du « petit père » le Tsar, lequel envoyait à son armée de Mandchourie – en guise de munitions – une icône pour chaque soldat, alors que son adversaire de Tokyo répondait avec du riz, des obus et des vêtements.

Des noms de villes, de places fortes et de généraux, que les Braïlois ignoraient la veille, devinrent si populaires, si familiers, que les enfants, jouant aux soldats, frappaient la semelle en prononçant :

Kou-ro-pat-kin. Port-Ar-thur !

Les journaux à grand tirage avaient triplé le nombre de leurs lecteurs, les bistrots et les tchéaïniks, celui de leurs clients. De braves pères de famille, qui n'avaient ni l'habitude ni les moyens de consommer une boisson hors de leur foyer, furent aperçus presque chaque soir stationnant devant un verre de thé, « pour entendre où on en est de la guerre », lire le journal et palabrer sur ce qui se passait « à l'autre bout du monde ».

Ce soir-là, bien que ce fût l'heure du dîner, les discussions continuaient, passionnantes, et personne ne songeait que les siens attendaient à la maison avec le repas prêt. C'était à cause d'une grande nouvelle que le télégraphe avait envoyée de l'Extrême-Orient et que les journaux offraient aux moutons humains comme un vrai régal : la destruction, par les Japonais, du grand cuirassé russe *Petropavlovsk.*

Ah ! la belle « édition spéciale » qu'on fait avec une telle nouvelle ! Ça vaut la peine d'être directeur-propriétaire d'un « grand organe » ! Dommage, seulement, qu'il n'y ait pas, tous les ans, une guerre et, toutes les semaines, un cuirassé détruit, n'importe où et par n'importe qui ! Quant à la manière d'interpréter l'événement, ce n'est pas là une

affaire à embarrasser un journaliste : si le désastre est subi par la nation antipathique, on l'entoure d'hymnes de joie ; s'il touche « le peuple » avec lequel on sympathise, on hurle à la vengeance, à la revanche, on attise les haines et, dans un cas comme dans l'autre, le journal se vend, le tirage grossit, et avec lui le prix de sa publication et surtout sa part dans les budgets des gouvernements.

Dans la petite chambre réservée, dont une fenêtre ouvrait sur le tchéaïnïk, les trois amis attendaient leur thé, Mikhaïl, déchiffrant le journal du soir, les deux autres se chauffant contre le mur brûlant des chaudières. Ils étaient contents de se trouver seuls. Le brouhaha du magasin les touchait peu. Comme tout le monde, ils s'intéressaient, eux aussi, aux événements de la guerre, mais avec l'indifférence des gens préoccupés d'eux-mêmes avant toute chose extérieure.

Profitant de leur isolement momentané, Samoïla résuma à Adrien, à voix basse, la conversation qu'il avait eue en route avec Mikhaïl, rendit hommage à l'intelligence de leur ami, mais fit à la fin ses réserves :

– Voyons, Adrien ! Vous ne me direz pas que cet homme n'est pas capable, avec ses connaissances et ses langues, de faire autre chose que de vendre des gâteaux qu'il fabrique la nuit dans la crasse et les poux ! Tenez : s'il le voulait, demain je l'habillerais à neuf et lui trouverais une occupation digne de lui. Ce n'est pas une vie, ça ! Il fuit le monde, et le monde l'évite. On cherche aujourd'hui un homme comme au temps de Diogène le Cynique et, quand on le découvre, on est obligé de descendre jusqu'à sa misère, au lieu de l'élever au bien-être. Il faut s'habiller de haillons, comme lui, et se méfier de lui prendre le bras pour ne pas attraper quelques-uns de ses pensionnaires. Allons, ne me dites pas que c'est là l'idéal !

Le garçon entra, un plateau chargé de tout un arsenal en porcelaine fine, richement peinte et dorée, les couvercles dansant sur les théières bouillantes, les soucoupes sonnant comme l'airain, thé Popoff, sucre « de la pointe », le tout pour soixante centimes.

Petrov, qui mourait de soif, se précipita sur le service, échauda les verres, les distribua, versa, puis, le siftch à la main, demanda à ses amis :

– *Prikoutsk ?*

– *Prikoutsk,* lui répondit-on.

En un clin d'œil, les cinq tranches de sucre aux formes diverses et harmonieusement géométriques furent transformées en un tas de grains de maïs. Après quoi, vidant la moitié du verre dans sa soucoupe, chacun la porta aux lèvres avec plus ou moins de grâce, mais tous

absorbant bruyamment à cause de la grande chaleur du liquide, seule raison qui oblige le buveur de le verser dans la soucoupe très plate.

Ainsi ils allèrent jusqu'à leur cinquième verre, suant, s'épongeant, appelant constamment le garçon – avec un tac, tac métallique du couvercle sur la théière – pour qu'il leur apporte encore et encore de l'eau bouillante (toujours pour les mêmes soixante centimes !), quand, jetant un coup d'œil sur le journal de Mikhaïl, Adrien s'écria :

– Quelle horreur ! Verechtchaguine a été tué dans l'explosion du maudit cuirassé *Petropavlovsk !*

– Pas possible ! gémit Samoïla, sautant de sa chaise.

Et arrachant la feuille des mains d'Adrien, il lut, tremblant, le télégramme qui annonçait la catastrophe du navire amiral et, en gros caractères, la mort du peintre. Il voulut dire quelque chose, mais ses yeux furent envahis par les larmes, et il laissa tomber son front dans ses bras croisés sur la table.

(Dix ans plus tard, le 31 juillet 1914, Adrien verra des centaines de manœuvres grossiers courant sur les quais du port en criant : Jaurès a été assassiné !… Jaurès est mort ! Et nombre d'entre eux, les yeux pleins de larmes. Ils n'avaient jamais connu, ni entendu parler Jaurès.)

Verechtchaguine avait été révélé à la jeunesse idéaliste roumaine de cette époque par la guerre russo-japonaise. Entre autres, deux de ses œuvres, inspirées par le massacre de 1904 et reproduites sur des milliers de cartes postales, étaient devenues fort populaires : sa fameuse *Pyramide de crânes* et la *Sentinelle* engloutie à son poste, sous la neige. On les voyait épinglées dans toutes les maisons, et leur influence était d'autant plus grande que Verechtchaguine, seigneur parmi les seigneurs russes, avait risqué sa vie (jusqu'à la sacrifier, comme on le vit ce jour-là) pour servir l'humanité et combattre son plus grand fléau.

Petrov avait une vraie vénération pour ce grand cœur d'artiste. Sa mort tragique le jeta dans un désespoir égal à celui qui frappa, sur toute la terre, tant de braves âmes, le jour où la grande vie de Jaurès expira sous les balles d'un idiot.

Comprenant sa douleur, Adrien lui caressait amicalement la main. Quant à Mikhaïl, cet être mystérieux, il ne trahissait rien. Les coudes sur la table, il restait muet, impassible, et fumait.

Samoïla, relevant la tête et essuyant ses yeux, dit, étranglé :

– Je n'aurais pas donné un jour pour prolonger la vie de mon père, mais je donnerais la moitié des années qui me restent à vivre pour ressusciter Verechtchaguine !…

Et dans le silence qui suivit ces mots, il continua de se lamenter, les yeux sur les lettres du funeste télégramme :

– Ah, quelle valeur perdue ! Qui saura jamais combien de chefs-d'œuvre sont engloutis avec lui ! Vraie catastrophe pour l'art ! Et irréparable !

– Mon bon Petrov, objecta doucement Mikhaïl, toute vie qui s'éteint, tragiquement ou non, peut être une catastrophe pour quelqu'un.

– Oui, mais ce n'est pas une perte pour l'art.

– Il n'y a pas que l'art qui subisse des pertes douloureuses et irréparables. Depuis que nous sommes assis à cette table, il y a eu, sur la surface du globe, des centaines d'êtres humains qui sont morts, les uns naturellement, d'autres noyés dans les mers, ou broyés dans les usines, écrasés dans les mines, poignardés par la jalousie ou la haine, ou qui se sont suicidés par désespoir. Pensez que nombre de ces morts constituent des catastrophes, et savons-nous quels sont le père, la mère, l'époux, l'épouse, l'enfant, le fiancé, la fiancée, l'ami qui pleurent ces pertes, *bien plus irréparables pour ceux qui les subissent* que la perte ressentie par l'art dans la mort de Verechtchaguine ?

– Oh ! s'écria le peintre, vous commettez un sacrilège, en parlant ainsi !

– Non… Je ne commets aucun sacrilège. J'ai connu Verechtchaguine bien avant qu'il fût connu à Braïla, et j'aime son art généreux. Mais l'art n'est qu'une vie fictive, dont la perte ne provoque jamais de drames, tandis que la vraie vie n'en est que trop riche, et pour celle-ci les pertes sont bien autrement irréparables.

Samoïla s'exaspéra devant cette façon de raisonner :

– Donc, pour vous, la mort du grand peintre et celle du petit matelot qui a sombré avec lui sont égales en conséquences !

– Pour moi, elles peuvent être comme elles peuvent ne pas être égales. Mais je ne vous parle pas de moi ni de vous, qui irons ce soir nous coucher plus ou moins tranquillement, malgré la catastrophe du *Petropavlovsk.* Je vous parle de ceux que la perte d'une vie couche par terre et ne fait plus se relever : pour ceux-là, « grand peintre » et « petit matelot » sont des paroles vides.

Petrov ne fut pas convaincu. Il prit Adrien comme arbitre. Celui-ci, flairant l'approche d'une « séance passionnante », fit semblant de partager l'avis du peintre, afin de pousser Mikhaïl à parler :

– Vraiment, dit-il, je n'ai jamais songé à une pareille question. Moi aussi je crois que les vies ne sont pas égales.

Alors, Mikhaïl, redressant son buste, le visage illuminé par une flamme intérieure, dit brusquement :

– Écoutez, mes amis !

(Il s'exprima en grec, s'étant aperçu que Samoïla le comprenait assez bien, alors qu'Adrien ignorait totalement le russe.)

Je venais d'arriver à Braïla, votre patrie à vous deux et belle ville, sans doute. Je venais de quelque part (cela ne vous intéresse pas), disons que je venais de… Russie, cette formidable Russie de Verechtchaguine. Et je n'avais ni sou dans ma poche ni bagage à vendre, car il était déjà vendu à Odessa.

La plus élémentaire des sagesses me conseilla d'échanger les beaux habits que je portais alors, contre les respectables haillons que vous voyez sur moi et, avec le bénéfice réalisé, de pousser plus loin les pions de ma vie.

Je ne cherchais pendant ce temps aucun travail. Je faisais le rentier, avec du pain, des olives et des concombres salés, précieux aliments à très bon marché, que je voyais dans la main des hommes qui déchargeaient de lourds fardeaux. Comme je ne déchargeais que des souvenirs peu agréables, j'adoptai leur nourriture et, sans savoir un mot de roumain, je montrais du doigt la marchandise, offrais mon sou et partais déguster au bord du Danube mon pain, mes olives et mes concombres.

Et ce fut une douce, voluptueuse vie pleine d'émotions, vie qui n'est connue que par des hommes qui sont capables d'échanger de beaux habits contre des haillons, de grignoter calmement le bénéfice réalisé dans cet échange et de ne même pas penser, pendant ce temps, à chercher du travail. Oui, j'ai fait cela. Et cela s'appelle : *contempler de face, gentiment, la vie qui se prépare à vous dévorer.* Mais combien de temps ai-je pu vivre ainsi ? Je ne me rappelle plus : peut-être un mois, peut-être deux, puis…

Puis, je commençai à avoir faim… Cela n'est pas plaisant du tout. Deux jours de suite je n'ai avalé que des gorgées d'eau. Le troisième, comme je me promenais, les mains dans les poches, je trouve un sou sur le quai et j'achète un morceau de pain noir qui me tombe plus lourd dans l'estomac que du plomb. Alors j'eus des crampes qui me firent croire que j'étais empoisonné. Et je ne voulais pas mourir, non ! Une petite minute encore – encore une minute de ce précieux soleil et de cette pensée tout aussi précieuse d'homme seul au monde, d'homme fort comme une montagne. Car je pensais, si cela est permis lorsqu'on a faim, je pensais à bien des choses, à mille choses qui ne peuvent être senties que le jour où l'on est convaincu du désert de la terre.

Je me traîne comme je peux jusqu'à « mon wagon » – car j'oubliais

de vous dire que, depuis mon arrivée dans votre belle ville, je ne couchais que dans des wagons de céréales qui stationnaient, vides, sur les lignes du port. C'était vers la fin mars et il faisait encore bien frais. Je me retire donc dans mon appartement, je m'allonge sur les planches, le ventre en l'air, et je reste tranquille. Ma bonne humeur se tenait assez bien, mais les douleurs aussi, quoique moins mortelles…

Ah ! les inoubliables instants d'espoir de vie alternés avec d'horribles visions de mort, ce soir-là, quand, les yeux tournés vers le crépuscule qui me saluait dans sa froide éternité, je me voyais dans mon wagon aussi seul, aussi abandonné, aussi ignoré de mes semblables qu'un homme peut l'être sur cette terre ! Ce sont des minutes plus précieuses que toutes les fortunes de l'univers. Qui ne les a jamais vécues est un homme pauvre et incomplet, même s'il est un roi de l'or et un prince de l'esprit, car tout est relatif dans l'existence, sauf la mort désespérée, son doute désolant et sa mesquine certitude, cette mort qui se présente brusquement – alors que tu luttes avec la souffrance pour lui arracher encore une minute de belle pensée, encore un rayon de généreux soleil – et qui te dit, stupidement :

– Allons !

– Tout de suite ?

– À l'instant !

– Plus moyen de retarder un peu ?

– Plus !

Et elle t'arrache à ton songe inachevé et t'emporte. Stupidement.

Enfin, je m'endors au bout de quelques heures de supplice, quand, tout à coup, tard dans la nuit, un choc violent, qui m'ébranle le cerveau et les entrailles, me parut si épouvantable dans mon sommeil que je crus être déjà mort. Puis des sifflets de locomotive… et me voilà parti en voyage de noce avec ma faim dans une direction inconnue… Ah ! me suis-je dit, il n'y avait que cette partie de plaisir qui manquait à ma collection, mais enfin : il est préférable de voyager affamé dans ce monde que le ventre plein dans l'autre…

Cela me réveilla complètement. Les tourments physiques et moraux disparurent comme par enchantement. Et, sans bouger du plancher – où je me sentais maintenant aussi bien que dans un wagon-lit –, je me suis mis à hurler de toute la force de mon ventre creux une chanson érotique de Pouchkine, bien plus heureux dans ce fourgon à bestiaux qu'au moment où je l'avais apprise et où je me croyais un des heureux de la terre.

Après une demi-heure de ballottement, mon train spécial stoppa dans la gare centrale, où je fus remisé sur une ligne déserte.

Tout cela n'est qu'un préambule. Voici maintenant l'histoire.

*

Le lendemain à midi, revenu dans le port et défaillant comme un chat battu, je m'étais assis sur la plate-forme d'un wagon ouvert et je mâchais des grains de froment, que je picorais de ma main comme un oiseau, la pensée tout entière à ce soleil qui me grillait encore le dos.

Je me croyais seul, mais à un moment donné je m'aperçus qu'une lipovanca me regardait fixement par l'entrebâillement d'une porte à coulisses d'un wagon situé sur une ligne d'en face, dans lequel elle s'était enfermée pour le balayer et ramasser les grains. Nous nous regardâmes longuement dans les yeux, sans broncher ni l'un ni l'autre, comme deux bonnes bêtes, puis, je ne sais pourquoi, je me mis à rire (je riais à ses yeux étonnés), mais la pauvre femme se mit, elle, à pleurer comme une Madeleine.

Vous comprenez : avec la mine que je devais avoir et me voyant manger du froment, elle avait oublié ses malheurs pour s'apitoyer sur les miens. Ah, cela me gâta le cœur : j'étais donc si misérable que je pouvais faire fondre en larmes les êtres les plus pétris par la misère ?

Je saute de ma plate-forme et m'approche d'elle :

– Ne pleure pas, lui dis-je en russe, tu n'es pas plus heureuse.

Mais la lipovanca, au lieu de me répondre, fouilla dans son sac – où elle avait les grains, le balai et le ramassoir –, en tira un morceau de pain sec et me l'offrit avec un geste qui voulait dire : « Prends-le ! Mange ! »

Je suis resté immobile, navré de ne pouvoir descendre dans l'enfer et y être brûlé vif.

Le pain sur ses genoux, elle pleura sans grimace, des larmes qui surgissaient de ses yeux fixes et coulaient sur le pain. Puis je l'entendis dire, comme un miaulement :

– Si tu ne veux pas le manger, tu n'es pas un bon chrétien !

Eh bien, mes amis, j'ai mangé devant elle ce pain bénit, pour que je sois au moins une fois dans ma vie païenne « un bon chrétien ». Et nous nous sommes connus mieux, c'est-à-dire que ce fut moi qui eus à apprendre d'elle, car sachez que cette femme loqueteuse m'a tiré de l'apathie et rendu à l'espoir, au désir, à l'activité, seuls leviers de l'existence.

– Pourquoi, m'a-t-elle dit, ne ramasses-tu pas ces plombs que tu vois par terre ? Ils tombent des wagons qu'on déplombe le matin, et ça fait parfois dans une journée deux kilos, quatre-vingts centimes ; on peut vivre avec ça en attendant mieux. Moi, je l'ai fait pendant longtemps,

mais je gagne davantage en balayant les wagons, d'où je tire le soir pour un à deux francs de grains. Tu le feras aussi plus tard, quand tu pourras t'acheter des outils : sac, balai, ramassoir, crible. Alors, tu seras moins peiné…

Je regardais ce déchet humain au visage hâve, aux mains et pieds crevassés et boueux, mais à l'âme stoïque, et j'eus honte de ma défaillance. De mon passé aussi : jamais, à aucun moment de ma vie de jeune homme orgueilleux d'hier, je ne m'étais douté que les « simples d'esprit » (ces « simples » dont je ne daignais même pas honorer le bonjour d'une réponse) fussent possesseurs du plus beau trésor terrestre : *celui d'oublier ses malheurs devant le vaincu, de se montrer l'âme forte devant plus faible que soi et de l'aider à se relever.* C'est là toute la supériorité de l'homme sur l'animal. Le reste n'est que vanité. Je ne le savais pas, malgré mes études. Il a fallu que je morde la poussière des bas-fonds, pour qu'un de ces misérables vienne me révéler le chemin de la vraie vie, en dehors de laquelle il n'y a que désarroi et bestialité.

Ainsi, grâce à cette créature qui me donnait l'exemple, je me suis mis debout, je gagnai mon pain avec effort, sans dégoût, exempt de toute gêne morale, en vivant comme un oiseau. Je pus enfin m'acheter du tabac et ne plus fumer des mégots, car, par surcroît de malheur, je suis un oiseau qui fume passionnément.

Je dormais toujours dans mes wagons, et quelquefois, le caprice des mécaniciens tentait à nouveau de me faire faire des voyages malgré moi, mais à présent, je sautais lestement de ma chambre roulante et, à moitié endormi, je me cherchais un autre « appartement ».

De cette façon, moi avec les plombs, elle avec les grains, nous sommes devenus amis. C'était une femme d'à peu près quarante ans, grande et atrocement maigre. Elle marchait courbée, toussotait continuellement et était sujette à de longues heures de tristesse et même de larmes. Pour l'égayer un peu, la faire rire, je lui racontais toutes sortes d'histoires à amuser « les simples », car on se rencontrait tous les jours autour des mêmes wagons. Et une fois je la fis si bien rire qu'elle s'ouvrit le cœur et me conta son histoire, laquelle, comme vous verrez, ne sortait pas d'un cœur qui riait souvent.

Ma lipovanca n'avait pas toujours été si malheureuse. Son mari avait été pêcheur à son compte. Avec l'aîné de ses trois enfants – « un garçon de quinze ans, fort comme un taureau » –, il partait tous les soirs à la pêche sur le Danube et rentrait le matin assez tôt, le poisson vendu et l'argent dans sa poche. Ils étaient, le père et le fils, bien braves : ils ne buvaient pas et confiaient tous leurs sous à la

babouchka. Ce n'était pas beaucoup, mais, un jour moins, un jour plus, ça pouvait aller. Et en effet, cela alla passablement bien « jusqu'au jour de l'Ascension de l'année dernière » où cela n'alla plus du tout, car « ce matin maudit », le garçon vint frapper à la fenêtre à deux heures de la nuit, et lorsqu'elle lui ouvrit, il n'eut plus que la force de dire : *Mère ! Il s'est noyé !* et tomba sur le sol de la chaumière.

La barque avait chaviré à cause des grandes vagues. Le père, lourdement botté, avait fait tout son possible pour se maintenir à flot pendant que le fils, qui était pieds nus, luttait vaillamment pour lui arracher « les funestes bottes » – seul grand obstacle pour ces nageurs innés – mais, vieux, épuisé, il coula au moment même où une des deux bottes restait dans les mains du garçon. Celui-ci l'entendit crier un instant avant : *Petrouchka ! Sauve-toi, et sois bon avec ta mère !*

Petrouchka fut bon avec sa mère, qui faillit mourir. « Mais on ne meurt pas comme ça, quand on est pauvre ! » Qui sait ? « Peut-être qu'il faut vivre pour racheter certains crimes des pères et des grands-pères ? »

Le ménage se releva de la douleur sous les vigoureux efforts du garçon, qui devint un vrai chef de famille pour ses petits frères et pour la maman, « vieillie de dix ans en six mois ». Petrouchka fit des prodiges pour gagner suffisamment, afin que la misère ne montrât pas ses dents à la porte du foyer, mais cela ne fut pas possible. Il y entrait trois fois moins d'argent qu'au temps du père, et pourtant, il se courbaturait au plus dur et au mieux payé de tous les travaux du port : le déchargement des wagons de blé. Il abattait, entre six heures du matin et huit heures du soir, de dix à quinze tonnes de céréales, portées sur ses épaules de seize ans. Et néanmoins ce ne fut pas assez pour nourrir quatre bouches, car il n'y avait pas de travail tous les jours. Petrouchka, lipovan, était vite écarté par les Roumains, « qui avaient des couteaux gros comme ça » à la ceinture.

Alors, la pauvre babouchka dut abandonner le ménage entre les mains de la fillette âgée de douze ans et aller se mêler aux malheureuses qui courent de wagon en wagon ramasser grains et poussière, des jurons aussi, et gagner péniblement encore un ou deux francs par jour.

Et c'est dans un de ces jours du commencement de son humiliant métier qu'elle vit, un après-midi, « du monde accourir et un grand rassemblement de manœuvres se faire » à un poste de travail qui n'était pas très éloigné de l'endroit où elle balayait un wagon. Mais elle ne voulut pas aller voir de quoi il s'agissait, sachant que les débardeurs « jurent et bousculent pour rien », quand soudain son « œil droit se mit à battre rapidement et très fort », puis le cœur aussi, d'une façon qui la faisait défaillir, et alors elle abandonna son sac, balai et tout, et courut

à toutes jambes pour voir « qui on mettait sur un brancard et qui l'on transportait déjà ».

Elle n'eut pas besoin d'arriver tout près pour s'assurer que c'était bien son fils, Petrouchka, le jeune homme dont ses camarades disaient qu'« il avait eu la poitrine prise entre les tampons et aplatie comme une assiette », car elle aperçut de loin « sa large ceinture en laine verte qui tramait par un bout hors de la civière ». Alors elle vit noir, sa tête tourna, et bientôt elle ne sut plus rien…

On l'avait ramassée et transportée dans une pharmacie, où elle se réveilla avec de terribles douleurs dans la tête. Le pharmacien se trouva être un brave homme, l'assista de son mieux, mais elle fut pendant un bon moment très étonnée de se voir assise, là, sur un lit propre, elle, femme misérable. Puis devant ses yeux défila soudain le bout de ceinture qui traînait hors de brancard, la mémoire lui revint et elle se leva en hurlant « comme une bête égorgée », voulut bondir dans la rue et ne fit que tomber sur le seuil de la pharmacie. Le bon pharmacien la ramassa, la fit coucher dans une chambre derrière son magasin, la caressa, fraternellement, téléphona à l'hôpital, d'où l'on répondit que « ce n'était rien de grave », que Petrouchka n'avait qu'une épaule meurtrie, mais que tout cela se remettrait.

Malheureusement, ce ne furent là que consolations de circonstance, et la réponse de l'hôpital un mensonge plein d'humanité ! La vérité, la misérable mère ne la connut qu'au commissariat, où l'humanité ne loge pas souvent, et cette vérité fut cruelle, telle qu'elle l'avait sentie lorsque son cœur et son œil droit s'étaient mis à battre : oui, Petrouchka avait eu sa belle poitrine « écrasée et aplatie comme une assiette ! »

– Mais au moins, dit-elle en terminant, Petrouchka a une tombe : les lipovans sont accourus, qui avec un franc, qui avec deux, et on ne l'a pas laissé à l'hôpital, « où on coupe les morts et où on les enterre tristement ». Il a été enterré dans le cimetière lipovan, « avec pope et évangile », en bon chrétien qu'il fut de son vivant.

C'était toujours ça ! La pauvre femme avait besoin d'une consolation, et elle la trouva dans la tombe de son fils. Et la trouva en moi aussi, après s'être déchargé le cœur par le récit de ses malheurs, et cela me fit autant de bien à moi qu'à elle. « Tiens, me disais-je, je ne suis pas tout à fait inutile sur cette terre. »

Nous nous rencontrions tous les matins comme de vieux amis. Elle me souriait de loin, en me montrant son sac déjà lourd de *gozouri ;* et moi, je lui montrais la musette avec mes plombs encombrés de ficelle, musette qu'elle m'avait donnée un jour pour que je ne mette plus les

plombs dans mes poches.

Et cette créature, que mon éducation m'avait désignée comme un objet de mépris, me devint si chère que, parfois, ne l'ayant pas rencontrée à midi, je me mettais à sa recherche d'un bout à l'autre du port, parmi les centaines de wagons et la fourmilière des voitures. Je la trouvais, je lui disais des gentillesses et j'accourais jusqu'à la cuisine ambulante la plus proche d'où je lui rapportais des tranches de foie frit et du pain.

Mais un jour je ne la trouvai pas, bien que j'eusse fouillé tout le port. Le lendemain et les jours suivants non plus. Ah, je me sentis alors le plus misérable des misérables ! Je fus certain qu'elle était malade. La tuberculose la rongeait petit à petit. Et je ne savais pas où elle habitait. Je ne connaissais même pas son nom, puisque nous nous étions toujours dit, elle à moi : *batiouchka,* moi à elle : babouchka.

Le cinquième jour d'absence, je me mis à fouiller le quartier des lipovans tout entiers, allant de maison en maison, interrogeant les habitants et leur donnant comme signalement sa propre histoire.

Et je la découvris. Et jamais bonheur et malheur ne furent si bien ensemble. Je fus heureux comme je ne l'ai jamais été et ne le serai, quand on voudrait me donner un royaume. Mais qui saura quel fut mon cœur en la trouvant irrémédiablement perdue ?

Dans son taudis, couchée sur un lit de planches, elle fixait de ses yeux brillants de fièvre les nombreuses icônes rassemblées dans le coin du levant. Près d'elle, et leur tenant les mains, sa fillette et son petit garçon ; tous deux déjà minés par la maladie qui ne pardonne pas. Sur la table, le reste d'une soupe aux haricots apportée par des voisins. Et devant ce spectacle, moi, impuissant comme un forçat mis aux fers !

Me voyant apparaître, elle eut un tel éclat de joie sur son visage terreux que je l'ai prise dans mes bras, avec une frénésie dont je me croyais incapable et j'ai pleuré de tout mon cœur devenu humain…

J'ai agi…

Ce que je n'aurais pas fait pour moi, pour mon père et ma mère ; ce que je n'aurais pas fait pour ma liberté et mon soleil, je l'ai fait pour ce soleil de souffrance : je me suis vendu comme domestique. Pour mon bonheur, je suis tombé sur un homme. Un homme qui me comprit sans rien lui dévoiler, et qui m'avança de l'argent sans condition ni palabres. Cet homme est Kir Nicolas, envers lequel j'ai contracté une dette dont je ne m'acquitterai jamais.

Maintenant, savez-vous, amis, quelle est cette femme ?

*

Adrien et Petrov ouvrirent grands leurs yeux humectés de larmes :

– C’est sûrement, là… où…

– Parfaitement : là où vous m’avez vu entrer tout à l’heure avec le petit blond, au bas du Gué de la Comorofca.

– Ah ! s’écria Samoïla ; demain, à la première heure, je prends un médecin avec une voiture et je vole chez elle !

– Ce serait un geste de bonté, dit Mikhaïl, mais sachez, mon brave Samoïla, que pour cette malheureuse, il n’y a plus de « première heure », ni de médecin, ni de bonté, qui puissent lui venir en aide utilement, car elle est frappée par l’*Irréparable !*

» L’irréparable, dont vous disiez tout à l’heure qu’est frappé l’art par la mort de Verechtchaguine, peut encore être réparé par d’autres Verechtchaguine, qui pourraient même le surpasser. Mais, de toutes les tristesses de la vie humaine, l’irréparable qui a terrassé ma *babouchka* est le plus douloureux, le plus navrant, le plus sanglant, car ici il ne s’agit pas de toiles qui ne seront jamais peintes, mais de la vie elle-même – qui est le but suprême de la Création –, cette vie qui nous ravage froidement, indifférente qu’elle est à sa propre existence ou à sa propre non-existence.

» Et cet *Irréparable* s’accomplit, sur toute la surface de la terre, à chaque minute du jour et de la nuit : quand nous travaillons, quand nous nous reposons, quand nous dormons, ou flânons, ou chantons, ou pleurons. Il s’accomplit infailliblement, et continuera à s’accomplir tant que la vie terrestre durera, car le mal, c’est l’existence même. Contre lui, nous ne pouvons rien. Que peut-on contre l’arbre qui croît et que l’orage déchiquette ? Que faut-il ?

» Du calme… Du calme… Appelons le calme comme le baume suprême à nos plaies éternellement saignantes… Lui seul, avec sa lumineuse et toute apparente indifférence, peut nous aider à voir clair dans l’œuvre complexe du Créateur et, nous la faisant pénétrer, la rendre enfin moins cruelle.

*

Pendant les trois jours qui suivirent cet après-midi de pluie torrentielle, d’amitié passionnante et de confession inattendue, ce fut la désolation et presque le deuil dans le foyer de la mère Zoïtza. Adrien faillit mourir d’une violente pneumonie.

Il rentra le soir en grelottant, ne dîna pas et se coucha. À minuit, toutes les couvertures dont disposait le ménage ne suffisaient plus à le réchauffer. À quatre heures du matin, sa mère promenait sur sa poitrine un jaune d’œuf frais, pour chercher la place du *jounghi* (le poignard), qui n’était autre que la dyspnée. Le vilain « poignard » fut découvert juste au-dessous du sein gauche, où le jaune d’œuf « se brisa

net ». On le lui étendit sur tout ce côté-là, on le saupoudra avec du sel et du poivre et on colla par-dessus un morceau de linge fin, mais cela ne servit à rien : deux heures plus tard – heure où la pauvre femme devait partir à son travail –, Adrien brûlait comme un four et perdait connaissance. Dans son paisible délire, un seul mot revenait :

– Mikhaïl… Mikhaïl… Mikhaïl…

Et il jetait toutes les couvertures par terre. Affolée, pleurant à chaudes larmes, la malheureuse mère oublia promptement les médisances et courut à la pâtisserie, dont elle ouvrit la porte avec une telle violence que la petite cloche d'avertissement vola contre le mur :

– Mikhaïl ! cria-t-elle ; Adrien meurt et vous appelle ! Ah, j'ai perdu mon fils !

Mikhaïl chargeait son panier, prêt à sortir. À l'apparition foudroyante de la mère désolée et à ses paroles de détresse, dites en un grec parfait, il vira sur ses talons comme un automate, blêmit et interrogea doucement :

– Adrien meurt, dites-vous ?

Puis, à Kir Nicolas, présent :

– Maintenant, débrouillez-vous, dit-il.

Et se tournant vers la mère :

– Allons vite !

Devant Adrien qui ne reconnaissait plus personne, Mikhaïl se rendit compte de la gravité du mal, mais, s'imposant le calme dont il avait parlé la veille :

– Il me faut de l'eau de puits et un drap, dit-il, enlevant sa veste.

On les lui apporta. Mikhaïl pria tout le monde de se retirer, car il y avait encore dans la chambre Léana et sa mère, puis d'autres locataires qui se tenaient en grappe sur la porte ouverte.

En un tournemain, il procéda au premier enveloppement froid qui devint aussitôt bouillant et fut répété. Puis Mikhaïl entra chez la mère du malade, dans la cuisine, où elle pleurait.

– Avez-vous un thermomètre ? demanda-t-il, toujours serein.

– Nous n'en avons jamais eu ! répondit la mère, sanglotant.

– Il m'en faut un, absolument… Et comme je ne dois pas quitter Adrien, veuillez courir à une pharmacie en acheter. Par la même occasion, je crois qu'il serait prudent de faire venir un médecin.

Mère Zoïtza partit arroser quelques rues de ses larmes et revint avec thermomètre et docteur. L'instrument ne fonctionna pas, mais le médecin étonna Mikhaïl. C'était un tout jeune Juif, pauvret,

maigrichon, petiot, très brun, aux yeux et aux mouvements d'écureuil. Avant de voir le malade, il avait déjà vu la misère du ménage et celle de l'infirmier, qui l'aborda et l'ébahit avec ses mots en français :

– Si vous trouvez le cas inquiétant, veuillez ne rien trahir !

Il plongea en Mikhaïl un regard chaudement fouilleur, prit la température d'Adrien et trouva 40°. Puis, prenant sa canne :

– Continuez, dit-il ; vous faites la seule chose que nous pouvons recommander efficacement en de tels cas : les enveloppements. Donnez-lui du lait, du consommé, un peu de vin. Et puisque vous n'avez pas de thermomètre, je vous laisse le mien.

Cela dit en français à Mikhaïl, il se tourna vers la mère, qui se tenait dans un coin, le visage couvert avec son tablier, lui mit la main sur l'épaule et dit :

– Votre garçon tuera la maladie et donnera encore du fil à retordre à ses amoureuses, je vous le garantis. En tout cas, je suis à votre disposition. Au revoir.

Et il sortit.

– Mais, fit la mère, accourant derrière lui : je vous dois votre visite, monsieur le docteur.

– Vous ne me devez rien, bonne mère. Dieu me doit davantage ! Allez, soyez bien portants !

La femme resta stupéfaite, au milieu de la cour. Mikhaïl, qui comprit tout, alla le rattraper à la porte :

– Mon docteur, pardon : puis-je vous serrer la main ?

– La voici !

Et les deux hommes de se regarder et de penser l'un de l'autre toutes sortes de choses ineffables.

Pendant trois jours et trois nuits, Mikhaïl ne ferma pas l'œil une minute et n'arrêta les enveloppements que pour courir au puits chercher de l'eau fraîche, après quoi, Adrien ouvrit grands les yeux et enlaça son cou et celui de sa mère dans le même mouvement. Il y eut des larmes de joie. Mikhaïl dit :

– Maintenant je te crois sauvé, mon vieux, et à partir d'aujourd'hui nous allons nous tutoyer, pour fêter cela !

Samoïla, présent, fut de la partie, sauta par toute la cour, embrassa tout le monde qui entrait, Léana comprise, et fit venir du marché toute une cuisse de bœuf et une voiture de légumes pour le consommé d'Adrien, mais le malade n'était pas guéri. Cinq autres jours de

traitement, avec des intervalles de repos, furent ajoutés aux trois premiers, quand Petrov dut presque se battre avec Mikhaïl pour que celui-ci lui cédât la place. Il le fit en passant les nuits sur un matelas jeté au pied du lit d'Adrien et un œil ouvert. Alors la banlieue vit que l'amitié de ces hommes-là était tout autre chose que de « l'amour turc » et Mikhaïl tout autre homme que ce que montraient ses haillons. Et devant la mère qui disait :

– Que Dieu le protège : c'est lui qui m'a sauvé Adrien ! Maintenant j'ai deux fils et j'en suis heureuse !

… La banlieue, s'inclinant, répondait :

– Oui, Zoïtza, c'est vrai, nous avons été méchants avec ce pauvre étranger.

Et la paix fut faite. Même Léana vint un jour, comme une chatte, dire à Mikhaïl, sous les yeux souriants d'Adrien :

– J'aimerais bien avoir un catalogue de mode de Paris, mais je ne sais comment faire. Le sauriez-vous, peut-être, vous qui connaissez la langue ?

Mikhaïl prit la plume, traça quelques lignes, qu'il adressa à une grande maison de Paris et, huit jours plus tard, Léana recevait un kilo de paperasse, mais ce qui la fit s'extasier le plus, dans cet envoi, ce fut son nom, qu'elle vit *imprimé* sur les enveloppes.

Et les deux amis d'entendre l'étourdie s'écrier dans la cour :

– Je suis tellement contente que je l'embrasserais, vraiment, si…

– C'est presque toujours d'un « si » que dépend la vertu d'une femme, dit Mikhaïl.

*

Adrien se tira de sa pneumonie avec quinze jours de lit et une semaine de convalescence, plus dix-huit livres perdues, et qui seront à jamais perdues : c'est le terrain bien préparé pour la tuberculose de demain. Mais le jour de sa première sortie en ville, après cette bonne raclée que son trop-plein de vie lui administra, il pouvait au moins aller tête haute, entre Mikhaïl et Petrov, son regard, encore fiévreux, disant clairement :

– C'est mon droit ! J'ai payé !

Maintenant, Mikhaïl travaillait avec Petrov, Kir Nicolas ayant été obligé de le remplacer sur-le-champ. Pour le logement, il s'était refusé jusqu'au bout à partager la demeure d'Adrien, ainsi que la mère et le fils l'y invitaient, et il se contenta d'un lit qu'on lui aménagea dans une baraque d'été, sise sur le côté droit de la cour, en face de la chambre qu'occupait son ami.

Certes, ce furent toujours des couleuvres que Mikhaïl dut avaler en acceptant ce taudis même, et il ne cacha pas à Adrien sa grande gêne de se « frotter les coudes » à Léana et à ses locataires.

Mais, là encore, le destin intervint avec son sabre et trancha promptement, en les expulsant tous deux de la rue Grivitza, pour les envoyer « se frotter les coudes » au vaste monde.

Cette brusque aventure commença de la manière suivante.

On était en septembre, mois généreux, temps doux. Adrien complètement remis, Petrov vint lui proposer d'entreprendre à son propre compte la peinture de quelques pièces situées dans un village proche, habitation d'un pope, où justement il construisait des soba, aidé par Mikhaïl. Adrien exulta :

– Voilà que mon rêve commence à se réaliser, dit-il ; travailler tous les trois en commun, librement, c'est le premier pas vers le bonheur auquel nous avons droit, en amis libres.

Il alla voir le chantier. L'affaire fut conclue sur-le-champ. Le soir même, après avoir gentiment bu l'*aldamasch*(16), ils rentraient chez eux en chantant, les jambes flageolantes.

Et ce fut une belle vie qui dura trois semaines.

De Braïla jusqu'au village pope, il y avait cinq kilomètres à couvrir le matin, à la pointe du jour, et autant le soir, dans les dernières palpitations du crépuscule. Ils les faisaient à pied, comme toute vraie jeunesse : une petite heure, lorsqu'ils étaient en retard, ou que le ciel ne leur disait rien, ou que l'« apprenti poêlier » avait un pli vertical entre les sourcils ; une heure longue (parfois doublée de toute sa longueur !) lorsque le ciel, la terre et leurs âmes s'unissaient dans le même élan qui arrête la vie dans sa course et la boit d'une seule gorgée. Et ils la buvaient souvent de cette façon, car elle est digne de nos cœurs quand l'aurore asperge de ses flammes la moitié de la coupole céleste et quand la terre gémit sous le poids du maïs – haut de deux mètres et vaste comme l'océan –, ce maïs qui offre des deux côtés de la route, longue et solitaire, ses épis dodus et laiteux comme les seins des jeunes femmes qui font sa cueillette ; mais elles, perdues dans sa forêt immense, appellent dans leurs chansons plaintives l'Amour qui se promène libre, en dépit des efforts que fait l'homme pour lui couper les ailes.

En de tels moments, Mikhaïl n'avait plus le vilain pli qui lui fendait le front au-dessus du nez, et il ne courait plus comme traqué par des loups. Tête nue, poitrine en avant, les flancs de son veston chiffonné battant l'air, et la chemise entrebâillée laissant le zéphyr caresser son

thorax poilu, ses pieds touchaient à peine la poussière épaisse comme de la ouate et semblaient vouloir retarder la marche du temps. Toujours à la gauche d'Adrien, toujours à la droite de Petrov, Mikhaïl savait parfois trop qu'il était serré entre deux gendarmes de l'affection, et cela ne lui allait guère. Pour leur « apprendre à vivre », il s'enfermait dans un mutisme absolu, la figure joviale, les yeux scintillants d'un plaisir moqueur, et il pouvait marcher ainsi une heure sans mot dire, fatiguant ses sentinelles et s'amusant de leur attente inutile. Car telle est la bizarrerie de la nature humaine, qu'un homme trop attentif à ce que vous n'avez pas envie de dire est aussi ennuyeux qu'un bavard qui n'arrête plus de dire ce que vous n'avez pas envie d'écouter.

Tel fut le début de leurs courses entre Braïla et la maison du pope, mais les deux amis en furent guéris sans trop de souffrance : voyant Mikhaïl s'occuper tout au long de la route à toucher du doigt la rosée du matin, qui pendait en gouttes de diamant sur les feuilles rêches du maïs, ou caresser la soie blonde des épis, ou lancer des cailloux vers la voûte céleste, ils finirent par faire comme lui. Ils ne s'en portèrent pas plus mal. Et quand la gêne des déceptions subies durant les premières allées et venues fut complètement oubliée ; quand, plus tard, Mikhaïl se vit dépassé par ses amis dans toutes sortes de jeux folâtres à travers l'immensité du maïs – d'où ils sortaient tout essoufflés, la face rouge, les joues scarifiées par le tranchant des feuilles et bondissant comme des chiens après les cailles qui se sauvaient épouvantées –, il leur dit, un matin qu'ils rayonnaient de contentement :

– Voyez-vous, mes amis ? L'homme le plus intéressant n'est jamais plus digne d'attention que ce qui se trouve autour de lui, alors même qu'il n'y aurait que des champs de maïs, une route et le ciel dessus.

Ainsi, débarrassé de son attente, toujours aux aguets d'un oracle, Mikhaïl se sentit plus à son aise, si bien qu'un soir il se mit à dire « des bêtises ».

Ce fut le jour qui marqua la fin de leur travail chez le pope, et par la faute d'« un verre » de bon cotnari, un verre, toujours le même, mais un peu trop souvent rempli.

Je jette la responsabilité sur le vin, mais le vrai fautif fut le pope, lequel, content de l'ouvrage exécuté, encore plus content de sa « popie », livra la « nitroglycérine » de ses divines barriques aux langues infernales des trois artisans. Quoique du « pope roux » le paysan roumain se méfie et fasse un nœud à son mouchoir lorsqu'il le rencontre sur sa route, il n'en était pas moins brave pope et brave homme, peut-être un peu trop riche pour une commune si pauvre. La médisance villageoise des maris lui en voulait également parce que,

dans cette contrée habitée par une population brune, on voyait de temps en temps apparaître dans certains foyers de petites têtes blondes comme celles des anges, et qui ressemblaient à s'y méprendre aux enfants du prêtre. Les maris étaient furieux, et la prêtresse ne l'était pas moins. Mise en demeure par son époux d'expliquer ce phénomène, la femme qui mettait au monde « une pareille honte » répondait tranquillement :

– Mon homme, tu sais de nos parents que la femme enceinte est souvent impressionnée par ce qu'elle voit… Cela agit sur le fœtus. Moi, peut-être ai-je regardé avec des yeux trop curieux notre pope, le dimanche à la messe et le premier du mois, lorsqu'il vient pour baptiser le foyer, et… que sais-je ?… Il se peut que je l'aie trop regardé !…

– Comment, femme ? répliquait le mari ; tu ne vois le pope que le dimanche et le premier du mois, et tu trouves que tu l'as trop regardé ? Mais, moi, que tu vois tous les jours, n'as-tu pas pu me regarder, aussi, un peu ?

Cela se passait dans les foyers paysans. Dans celui du pope, c'était pire. C'était pire, parce que le foyer du pope constituait en quelque sorte la Maternité de l'église, où la prêtresse voulait avoir à elle seule le monopole divin de fabriquer des petits popes. Et si le pauvre serviteur de Dieu s'en tirait du côté paysan avec un nœud au mouchoir, du côté de la prêtresse il encaissait d'autres choses qui, souvent, lui restaient dans le gosier et qui exigeaient pour les faire descendre « une gorgée de liquide sacré ». Ce « liquide » était naturellement le vin, que le prêtre se voyait obligé de posséder, afin de le servir aux communions. Mais là aussi les paysans étaient médisants :

– Tandis que nous le goûtons aux communions *avec la petite cuiller,* le pope le goûte à la maison *avec la bouteille !* s'écriaient-ils.

Ce n'était pas vrai. Les trois amis avaient vu de leurs propres yeux que le prêtre ne buvait pas « avec la bouteille », mais avec le verre. Ils le virent et même participèrent à ses libations, car le malheureux, toujours aux prises avec ses misères domestiques, fuyait souvent son acariâtre épouse pour venir – cheveux et barbe en l'air, riant de toute sa face large et rousse – communier avec les artisans et oublier près d'eux les offenses sacrilèges que lui prodiguait la prêtresse.

C'est ainsi que, ce jour de bel automne et de voluptueuse paresse, les trois amis entendirent soudain un grand bruit de casseroles farci de malédictions. Ils n'y comprirent rien sinon, comme d'habitude, qu'il s'agissait d'une scène de jalousie ; mais ils virent le pauvre pope bondir de la cuisine comme de l'enfer, suivi aussitôt par son haut-de-forme qu'on appelle potcap et qui vint rouler entre ses jambes. En même

temps, la sainte épouse criait à son époux :

– Tiens, ta marmite ! Que tous les diables t'emportent, et que je ne te voie plus de mes yeux ! Sacré bouc, va !

– Entendez-vous, mes enfants ? soupira le malheureux, ramassant sa « marmite » et l'essuyant avec sa manche. Ah ! ne vous en étonnez pas ! Les femmes sont toutes les mêmes, qu'elles soient prêtresses ou diablesses. Dès qu'on les épouse, elles vous persécutent avec leur fidélité, vous l'imposent et vous rendent la vie insupportable. Mais, Seigneur Dieu ! Si je devenais seulement veuf ! Alors, oui, ce serait une vie, car nous autres popes, une fois veufs, nous n'avons heureusement plus le droit de nous remarier. Voilà une loi faite par un sage. Celui-là, sûrement, a été marié, lui aussi.

Là-dessus il courut à la cave et revint avec une cruche « d'ambre de Cotnari » et un gros *ghioudème,* qui est un saucisson très pimenté et très sec.

– Allons, mes amis, fit-il, levant son verre : mangeons et buvons ! Par bonheur, il nous reste encore le sang de ce bon Christ qui ne fut pas empoisonné par le venin du mariage !

– Mais, père, objecta Samoïla, il est pourtant dit dans les Saintes Écritures que les humains doivent « se multiplier comme les sables »…

– Oui, répondit le prêtre, suçant sa moustache trempée dans le vin, oui, « se multiplier » mais on peut faire cela sans se marier… Et puis, les Livres Saints ne sont que des livres, je veux dire : la vertu leur est facile, comme aux femmes en couches.

Petrov riait de son formidable rire qui faisait trembler les fenêtres. Le pope en eut peur :

– Ne ris pas si fort, mon garçon ! La « blasphémée » peut encore venir ici et me jeter à la tête un de vos pots de peinture !

Et il alla tourner la clef.

Doucement la cruche de cinq litres se vidait à mesure que disparaissait le ghioudème. La figure du prêtre devenait de plus en plus rouge, mais sa tête tenait bon. Celles de nos amis commençaient à avoir le vertige. Petrov, qui voulait transporter tous les outils le jour même, alla chercher un paysan avec sa voiture. Peu après, à califourchon sur ses chevalets, il prenait le chemin de Braïla en se tirant la barbe et faisant des singeries à Mikhaïl et à Adrien, lesquels, pour éviter les secousses du chariot, avaient préféré le suivre à pied. C'était aussi parce qu'ils voulaient se trouver un peu seuls, dans cette dernière rentrée.

*

Le soleil brillait encore assez fort, quoique déjà « entraîné vers le couchant par un lièvre boiteux ».

Dès qu'ils dépassèrent la maison du cantonnier, qui surplombe la vallée du Sereth, la route les engloutit dans la mer de maïs qu'elle coupe en deux champs infinis. C'est sur ce chemin que le jeune paysan ralentit le pas – comme ses ancêtres les haïdoucs –, déboutonne son gilet et allume sa cigarette. C'est ici, perdu dans la solitude mouvante, qu'il ouvre les écluses de sa joie ou celles de sa peine, et lance à tous les vents la confession ardente de son amour ou le cri vengeur de sa haine. C'est ici que toutes les âmes passionnées qui traversent cette mer d'abondance se jettent à la nage, et Mikhaïl, qui en était une, ne put pas lui non plus y résister. Ses yeux mi-clos se couvrirent du tendre voile des souvenirs, ses épaules tombèrent écrasées sous le poids des jours douloureusement vécus.

Adrien n'eut pas besoin de le regarder pour tout pressentir. Ah ! si nous n'avions que le regard de nos yeux pour voir les choses, c'eût été bien triste pour nos pauvres âmes ! Mais quand vous sentez que votre compagnon s'occupe un peu trop de sa cigarette ; qu'il tourne trop souvent la tête de l'autre côté pour respirer ; ou bien qu'il regarde trop ses pieds, comme si la route était parsemée d'embûches, oh ! laissez-le alors en paix, si vous voulez qu'il vous chante les hymnes de son cœur !

Pour laisser Mikhaïl en paix, Adrien se livra à maints jeux d'adresse, et ces jeux, d'une naïveté enfantine, ne firent qu'augmenter l'affection que son ami avait pour lui. Et puis, n'est-ce pas un plaisir que d'attraper des sauterelles, des grillons, et de les considérer longtemps, en restant en arrière ? Ou de s'attarder auprès des épis de maïs, leur faire une entaille avec les ongles et voir où en est la croissance des grains ?

Mikhaïl arrêta Adrien pour prendre du feu à sa cigarette, et ce faisant il le fixa dans le blanc des yeux. Mais ses lèvres esquissaient déjà le bon sourire de la paix reconquise par un convalescent.

– N'as-tu pas froid, Adrien ? lui demanda-t-il.

– Du tout ! Je pourrais même coucher ici, si j'avais une ghéba(17).

– Reposons-nous, alors, un moment.

Et il se jeta comme un tronc sur l'herbe haute qui bordait la route. Puis :

– Vois-tu ? dit-il, les amis rêveurs ne sont pas toujours agréables : ils aiment parfois à rêver seuls, tout en étant accompagnés par de bons copains comme toi. On pourrait trouver cela quelque peu égoïste, mais

l’égoïsme aussi est une des sèves qui nourrissent l’arbre de la vie, à condition qu’elle aide à faire mûrir le bon fruit. Donc, tu ne m’en veux pas ?

– Pourquoi t’en voudrais-je ? D’ailleurs, je ne me suis aperçu de rien.

– Tais-toi, charmant vilain, coupa Mikhaïl. Tu ne voudrais pas m’apprendre à marcher ?

Adrien rit et avoua :

– Oui, c’est vrai : je t’ai senti loin, mais j’ai préféré te laisser venir seul que de t’appeler à moi avec la trompette de l’affection.

– Voilà ! C’est comme cela que je te veux. Si tu te rends compte de la vérité que tu viens de dire, eh bien ! nous serons bons amis. Et maintenant, je peux te payer de ta délicatesse, en te disant pourquoi je t’ai laissé seul la moitié du chemin.

» Tout à l’heure, devant la maison du cantonnier, j’ai vu deux moineaux qui s’amusaient à leur façon, en sautant l’un sur l’autre. Et que le diable m’emporte – avec ce sacré vin dans la tête, les moineaux m’ont rappelé soudain une vieille histoire, une chose désagréable, ou le contraire, si tu veux. Connais-tu ça, Adrien ? Quand la tristesse se mêle à la joie… C’est très mal… Cela fermente. Enfin : j’ai vu autrefois encore deux moineaux qui s’amusaient.

» Je me trouvais dans une cour, une grande cour, entourée de grands murs, très grands. Aucun homme n’a jamais pu escalader ces murs-là ! Et moi, je m’y trouvais depuis quelques jours. Quand on est dans des endroits pareils, il n’y a qu’un seul moyen de s’évader : c’est de penser à la vie qu’on a vécue avant d’y entrer et de la revivre. C’est tout. Celui qui ne peut pas faire cela meurt. Je m’y appliquai de mon mieux.

» Comme c’était une saison douce, je passais toute la journée dans la cour, soit à me promener, soit allongé sur les dalles, surtout allongé. Il m’arrivait souvent de ne plus comprendre comment on pouvait expliquer l’existence du soleil, du vent, de la pluie, les seuls éléments qui se succédaient sous mes yeux et qui me semblaient aussi peu libres et aussi stupides que mon existence dans cet endroit…

Mikhaïl s’interrompit, roula une autre cigarette et, plongeant de nouveau son regard dans les yeux d’Adrien, lui demanda brusquement :

– As-tu jamais perdu la liberté ?

– Non, jamais.

– Je te souhaite de la perdre un jour, pour un moment, un dur

moment… C'est une nécessité vitale pour des hommes comme nous : celui qui n'est jamais sorti de son pays ne connaît ni son pays ni les autres, et celui qui n'a jamais perdu sa liberté ne connaît ni les ressources de son âme ni ses défaillances. Ah, tout n'est pas bien fait sur cette maudite terre, mais tout est bon à sentir, jusqu'à la rupture de l'équilibre !

» Je faillis le rompre. Quand cela arrive, on perçoit un bruit, un frémissement dans l'espace, semblable à celui que les paysans croient entendre l'instant qui précède un tremblement de terre, et dont ils parlent avec force détails. En même temps que ce bruit, on sent sa tête devenir légère, mais avec une étourdissante pression sur le sommet du crâne. Les visages aimés se succèdent alors rapidement sur la rétine, puis disparaissent derrière la tête, où les yeux se tournent eux aussi, comme pour les suivre, tandis que les bras veulent s'appuyer quelque part, même s'ils sont déjà appuyés. Tout cela est affaire d'une seconde, puis… Puis c'est l'un des deux : la folie ou la remise en place. Je fus remis en place par deux moineaux, comme ceux de tout à l'heure.

» Dans la seconde où je fus frôlé par la fuite de ma raison, je me trouvais dans cette cour, à ma place favorite, le dos sur les dalles, les pieds appuyés très haut contre le mur et les yeux vers le ciel, m'évertuant depuis une heure à apprendre qui j'étais en prononçant sans cesse mon nom. À l'instant même où je perçus le bruit, où je reçus le coup de marteau qui me rendit la tête légère et où je battis les dalles des deux mains, je vis passer rapidement, l'un après l'autre, deux oiseaux noirs et géants qui éclipsèrent le ciel de leur masse : c'était simplement deux moineaux, grossis et noircis par la faillite de l'harmonie cérébrale. Mais leur passage suffit à ma raison pour retrouver son aplomb.

» Je voulus alors me lever : je n'eus même pas la force de changer de position et dus attendre. C'est à ce moment-là que je me rendis compte de la bizarrerie de ma vision précédente : les deux moineaux s'étaient posés sur la crête du mur ; et ce fut pour moi un repos que de les voir s'amuser si joyeusement. C'était toujours le même qui sautait sur l'autre. Il sauta onze fois de suite. S'agit-il là d'une vraie virilité – en ce cas, fabuleuse – ou simplement d'une espièglerie ?

» Je n'en sais rien, comme je ne sais également plus la suite de mon histoire.

Et se levant pour repartir, il ajouta :

– En voilà *des bêtises !* Oublie cette histoire de moineaux et de leur virilité, pareille à celle de notre pope roux !

*

Ils firent le reste du parcours dans un silence absolu. Mikhaïl devint

aussitôt glacial, muet, d’un mutisme sans tendresse, sans rêverie, féroce.

En ville, passant devant les réverbères, il fouillait les yeux d’Adrien avec un regard méchant. Le terrible pli du front était plus accentué que jamais. Adrien en eut peur. Il ne savait pas s’il devait parler ou continuer à se taire. Et cependant, il n’avait rien à se reprocher : il ne lui avait posé aucune question indiscrète ni ne l’avait provoqué à conter cette histoire.

En arrivant à la maison, Mikhaïl refusa de dîner, alla droit à sa baraque et se coucha tout habillé, sans même allumer la lampe. Les supplications d’Adrien furent coupées court :

– Quand je te dis de me laisser tranquille, il faut me laisser : je n’ai pas l’habitude de faire des façons.

La mère d’Adrien demanda à son fils de s’expliquer :

– Tu l’as offensé !

– Mais non, maman, je te le jure.

Elle alla chez Mikhaïl, lui caressa la tête dans l’obscurité et lui dit :

– Allons, ne sois pas fâché ! S’il a été méchant je lui allongerai les oreilles ! Dis-le-moi seulement…

Mikhaïl lui prit la main et la lui baisa.

– Bonne mère… Sainte mère… Je vous assure qu’Adrien n’est pour rien dans mon accablement. La faute est à moi, même pas à moi : je me suis rappelé des choses qui m’ont fait mal. Veuillez donc me laisser seul. Personne ne pourrait me soulager en ce moment. Je suis ainsi… Ça passera…

Était-ce minuit ? Était-ce avant ou après ?

Adrien n’aurait pas su le dire quand il se réveilla sous la terreur d’un cauchemar : Mikhaïl se cognait la tête contre les murs d’une forteresse et parlait à des moineaux qui gazouillaient sur les remparts.

Heureux de se convaincre que ce n’était qu’un vilain rêve, les paupières lourdes de sommeil, il se rendormit.

Mais voilà qu’il se réveille à nouveau avec cette question nette devant les yeux : « Est-ce que Mikhaïl est là au moins ? »

D’un brusque mouvement, il sauta du lit et alluma, pour regarder l’heure : cinq heures. Il mit son pantalon, diminua la flamme et sortit par la fenêtre, afin de ne pas réveiller sa mère. Dehors il faisait bon. Ciel étoilé. Du côté du levant, le jour montrait sa tête blanchâtre.

Adrien alla, le cœur battant, se rendre compte si Mikhaïl était encore au lit : la baraque était vide ! Il tâtonna pour trouver un sac :

rien !

Un instant il ne voulut pas croire à un tel crime de l'amitié, puis il se souvint d'un dicton que Mikhaïl lui avait fait connaître un jour : « Si longtemps qu'un secret reste ligoté dans ton ventre, il est ton esclave. Dès que tu le dis à un autre, c'est toi qui deviens l'esclave. »

C'est cela : Mikhaïl n'aimait aucun esclavage…

*

On aurait pu voir, par cette aube de septembre, un jeune homme qui sortait par la porte de Galatz et courait comme le vent, pieds nus et en bras de chemise.

Les bergers, qui paissaient leurs brebis dans la plaine des chardons, et les maraîchers qui allaient à Braïla avec leurs légumes, se signaient, le voyant, et crachaient derrière lui :

– Un possédé !…

« J'en suis un ! » pensait Adrien, lorsqu'il les entendait.

Il épouvanta aussi les bêtes : ânes, moutons, corbeaux, chardonnerets, faillit se faire dévorer par les chiens et renverser par un train qui ébranla l'air en passant à deux mètres de la route.

C'est ainsi qu'ils quittèrent Braïla, pour le vaste monde.

Puis, très loin, lorsqu'il n'y eut plus que ciel doré et plaine grise, Adrien aperçut à quelques centaines de pas devant lui un petit homme qui allait en se dandinant, la musette lui tapant la cuisse – petit homme, de cœur grand, qui allait sans se douter de rien et cataloguait déjà la ville de Braïla et son Adrien parmi les souvenirs qui devaient lui remplir ailleurs les yeux de larmes.

Ah ! Ami vilain, méchant, qui fuit l'amitié, fi donc ! Cela vaut bien une embrassade !

Encore quelques bonds de lévrier, puis :

– Mi-kha-ïl !…

Et Adrien tombe sur la poussière fraîche.

Comme frappé d'une balle, Mikhaïl fait une pirouette, lève les bras vers le ciel :

– Pas possible !… Pas possible !

Il accourt, se jette sur le corps bouillant de son ami, lui couvre le visage de baisers :

– Pardonne-moi, Adrien ! pardonne-moi ! Je ne mérite pas une telle amitié !

– Que si ! fait l'autre de la tête.

Mikhaïl lui arrache sa chemise trempée, lui en passe une prise dans son sac, ainsi que son propre veston, puis, debout, il le prend par la main :

– Courons, maintenant, courons aussi vite que possible, autrement ce serait ta mort !

Mais Adrien :

– Pas de mort !… La vie !… Car nous courons ensemble et dans le même chemin !…

....

C'est ainsi qu'ils quittèrent Braïla, pour le vaste monde.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc; AichaA, PatriceC, Coolmicro.

1 Eau-de-vie roumaine.

2 Façon d'interpeller quelqu'un.

3 Grec de noble souche (du quartier du Phanar); d'abord hauts fonctionnaires de l'Empire ottoman, les ph. Participèrent à la lutte pour l'indépendance de la Grèce (1830).

4 Mon poulet.

5 Héros chevalier du folklore roumain des contes de fées.

6 Faubourg.

7 Maison de thé.

8 Russe appartenant à une secte religieuse.

9 Craquelins.

10 Préparation culinaire à base de maïs.

11 Instrument de portage à l'épaule.

12 Crème.

13 Filous, voleurs.

14 Hommes de peine.

15 Soupe. (russe borchtch).

16 Vin du marché.

17 Manteau de paysan.